



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





A 169/19

PUBLICATION DE LA SOCIÉTÉ DE SAINT-VICTOR

LA VIE
DE LA
SAINTE VIERGE

VIVIT DOMINUS

APPROBATION DE SON ÉMINENCE MONSEIGNEUR LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE MALINES

A LA PREMIÈRE ÉDITION

Ayant fait examiner l'ouvrage intitulé : *La Vie de la Sainte Vierge, Mère de Dieu*, par M. J. Collin de Plancy, nous en permettons l'impression.

Malines, le 29 juin 1843. J.-B. PAUWELL, vic.-gén.

APPROBATION DE SA GRANDEUR MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE TROYES

A LA DEUXIÈME ÉDITION

Nous, JEAN-MARIE-MATHIAS DE BELAY, par la grâce de Dieu et l'autorité du Saint-Siège apostolique, évêque de Troyes :

La Société de la *Bibliothèque approuvée* ayant soumis à notre approbation un livre intitulé : *Vie de la Sainte Vierge, Mère de Dieu, ensemble la Vie de Saint Joseph*, par M. J. Collin de Plancy,

Nous avons fait examiner cet ouvrage, et, sur le compte favorable qui nous en a été rendu, nous l'avons approuvé, comme pouvant offrir une lecture agréable et édifiante.

L'auteur a eu la sage précaution d'avertir ses lecteurs qu'il laissait à leur libre appréciation quelques traits empruntés aux anciennes légendes.

Donné à Troyes, le 31 mars 1846.

† J.-M.-M., ÉVÊQUE DE TROYES.

Par Monseigneur,

COFFINET, chancelier.





LA VIE DE LA SAINTE VIERGE

MÈRE DE DIEU

PAR J. COLLIN DE PLANCY

QUATRIÈME ÉDITION



PLANCY
SOCIÉTÉ DE SAINT-VICTOR
pour les bons livres
ARRAS
Rue Ernestale, n° 289

PARIS
SAGNIER et BRAY, rue des
Saints-Pères, 64
AMIENS
Rue de Noyon, 47

1853

PROPRIÉTÉ

PLANCY

Typ. de la Société de Saint-Victor. — J. COLLIN, imp.

AU SOUVENIR RÉVÈRE
DU P. DE HASQUE
HOMMAGE DE RECONNAISSANCE
L'AUTEUR

PRÉFACE

Depuis que Luther et Calvin, et ceux que leur école a trompés, sont venus dessécher l'histoire et semer l'aride doctrine du doute sur les vieux récits, — en commençant par l'histoire sainte, qu'ils ont voulu priver de la lumière des traditions, et en poursuivant leur méthode dans les autres contrées des domaines historiques, — repoussant les légendes, les chroniques, les souvenirs, les monuments, — ils ont amené ce fait, que l'histoire sainte présentée au vulgaire a été timide et décolorée; que les vies des saints sont devenues tron-

quées² et froides ; que l'histoire profane n'a plus été qu'une arène où, de thèse en thèse, à force d'éclectisme dans les faits, on n'a guère laissé qu'un squelette informe. Tout ce que croyaient nos pères a été soumis au creuset d'une critique orgueilleuse qui dévore et consume, et qui jamais n'a rien produit.

Dans les choses humaines, on regardait autrefois l'histoire comme une muse. On la réduit aujourd'hui au personnage d'un greffier qui arrange ses récits en procès-verbaux et les dépouille de tout ce qui en faisait la vie et la parure. Les livres d'histoire qu'on nous donne depuis un siècle ne sont donc souvent que des dissertations académiques ; les légendes des saints, des notes peureuses. Dans la vie même

de Notre Seigneur Jésus-Christ, des écrivains éminents, comme le père de Ligny, ont marché en discutant et en tremblant devant les censeurs. La légende de la Sainte Vierge, — dont les Évangélistes ont révééré l'humilité au point d'indiquer seulement les circonstances de sa vie qu'ils ne pouvaient taire, — est donc ainsi méconnue à la plupart des lecteurs.

Mais comment s'est-il fait qu'on ait plié de la sorte devant un système glacé? Est-ce que saint Jérôme, saint Cyrille, saint Augustin, saint Jean Chrysostome, saint Jean Damascène, saint Germain de Constantinople, saint Anselme, saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin, saint Bernard, saint Dominique et vingt autres grands noms

ne sont plus des autorités vénérables? Est-ce que devant leur foi, devant leurs études consciencieuses, devant les monuments des vieux siècles, devant les traces si vives que la Palestine a conservées, nous devons baisser la tête sous le joug des discussions négatives? Il semblerait que la Réforme, qui a détruit les travaux des artistes par toute l'Europe et reculé de trois siècles la marche des arts, ait laissé tomber aussi son marteau de plomb sur les écrivains.

Le moment d'une autre renaissance est peut-être venu; déjà plus d'un écrit catholique l'a signalée; et nous pensons trouver aussi des sympathies pour cette rapide histoire de la très sainte Vierge Marie, restituée avec l'aide de tous les témoignages que nous

venons de citer. Nous ne prétendons pas imposer comme incontestables tous ces témoignages pieux, malgré leur sainteté, ni toutes ces traditions glorieuses à Marie, malgré les circonstances qui les soutiennent; il nous semble que l'épidémie ne nous a pas entièrement épargnés et que nous avons peur aussi. Nous ne présentons donc comme articles de foi que ce qui est admis, reçu et prescrit par la sainte Eglise; mais nous croyons qu'il est bon de conserver ces petits faits merveilleux, que des saints ont recueillis, que l'Eglise, notre mère, n'a pas repoussés, quoique son extrême prudence ne lui ait pas permis d'en établir la foi.

Dans les détails qui relèveront la gloire et les prérogatives de Marie, nos

lecteurs ne perdront jamais de vue la supériorité infinie de Dieu sur elle. En adorant le Seigneur, en honorant Marie ¹, ils ne confondront pas les hommages; ils n'oublieront pas que, dans sa splendeur, Marie, si puissante et si glorifiée, si compatissante et si bonne, n'est pourtant que la plus élevée, la plus pure et la plus sainte des créatures; et que, si elle est notre mère bien-aimée, c'est Dieu qui nous la donne.

¹ Sit in honore Maria, Deus adoretur ! (*Saint Épiphanie.*)



LA VIE

DE LA

SAINTE VIERGE

MÈRE DE DIEU

I

CONCEPTION IMMACULÉE.

Après la chute de nos premiers parents, Dieu ne les punit pas sans les consoler. Une femme avait amené le péché dans le monde ; l'éternelle bonté leur annonça qu'une autre femme y amènerait la réparation. — « Je mettrai, dit le Seigneur au » serpent maudit, une inimitié entre toi et la » femme, entre ta race et la sienne elle-même

» t'écrasera la tête ¹. » Et ces heureuses paroles ont été prononcées avant la sentence du châtiment; car la miséricorde de Dieu surpasse encore sa justice.

Cette douce et chère attente d'un réparateur ne s'est pas conservée seulement chez le peuple fidèle; on en retrouve la merveilleuse tradition dans toutes les contrées du monde. Les diverses théogonies des peuples égarés gardèrent la croyance à une Vierge Mère du Sauveur des hommes. Les Égyptiens, les Perses, les Guèbres, les Mages, les Chinois, les Siamois, les Indiens avaient tous ce pieux dogme, que l'on rencontre encore avec étonnement chez les sauvages idolâtres de l'Amérique. Les druides de nos pères rendaient un culte à *la Vierge qui devait enfanter le Rédempteur*.

Dans toutes les promesses que fit le Seigneur à son peuple, il renouvela constamment celle du Messie; et la Vierge sainte était annoncée par

¹ Genèse, chap. iii.

les plus consolantes paroles des prophètes. Chez les anciens Hébreux, une opinion très répandue voyait déjà, dans la Vierge prédite, l'Immaculée, exempte de la tache originelle. Ils se la représentaient sous les traits d'Ève avant sa faute. En effet, la plus légère souillure pouvait-elle convenablement approcher de celle dont le sein béni devait porter le Fils de Dieu? Quoique les saintes Écritures n'expriment pas formellement ce privilège d'une conception immaculée, on a pourtant toujours cru que la Vierge choisie, destinée à devenir la Mère du Rédempteur, annoncée dans l'Éden, devait être exempte du péché et naître pure. Dès les premiers siècles de l'ère régénérée, Marie porte les noms de pure et d'immaculée. Saint Cyprien dit qu'elle se distingue spécialement du reste des hommes; qu'elle n'a de commun avec eux que la nature humaine, mais non la faute. Saint Jean Damascène demande si celle qui ne fut créée que pour être le temple de Dieu a pu être infectée un seul instant du péché originel? La puissance infinie qui a garanti les anges fidèles

de la chute de leurs frères révoltés pouvait-elle, dit saint Anselme, ne pas préserver la Mère de son Fils et la reine des anges de la tache laissée aux hommes par le premier péché ?

Plusieurs ordres religieux se sont dévoués à la défense de cette croyance. La Sorbonne exigeait de ses docteurs le serment de la soutenir. Le Saint-Siège l'a toujours favorisée avec éclat, aussi bien que la fête solennelle qui en imprime le sentiment, et qui a lieu le 8 décembre. Les souverains-pontifes interdirent même, au seizième siècle, de traiter la thèse contraire à l'Immaculée Conception. S'ils ne condamnèrent pas ceux qui la combattaient, c'est qu'ils furent retenus par le respect qu'ils portaient à de saints et savants docteurs qui, tout en révéraient tendrement Marie, avaient paru douter d'une faveur aussi spéciale que celle d'être conçue hors du péché originel. Mais tout récemment le cardinal Lambruschini vient de démontrer, dans une dissertation pieuse et savante, que, selon la doctrine générale de l'Église et pour ainsi dire la doctrine de tous les

saints Pères, même de saint Thomas d'Aquin, il faut soutenir que Marie a été préservée, dans sa conception, de l'ombre même du péché originel¹.

Et ce qui montre jusqu'à quel point la Conception Immaculée a toujours été le sentiment universel, c'est que le Koran même² excepte Marie, comme Jésus son fils, de la tache imprimée par Satan.

« Il convenait, dit saint Alphonse de Liguori³, que Dieu préservât Marie de la faute originelle. Ne devait-elle pas, selon ses promesses, écraser de son pied la tête du serpent? Donnée au monde pour vaincre Lucifer, elle ne pouvait pas subir son joug; il fallait au contraire qu'elle marchât à lui pure de toute tache et de toute souillure. »

Saint Ambroise a dit : « Ce n'est pas sur la terre, mais dans le ciel, que le Seigneur consacra ce

¹ Dissertation polémique sur l'Immaculée Conception.

² Au chapitre troisième.

³ Sermon sur la Conception Immaculée.

vase d'élection, qui devait être le temple de la chasteté et recevoir Jésus. Puis faisant allusion à ces paroles de l'apôtre : « Le premier homme qui venait de la terre fut attaché à la terre ; l'autre fut céleste comme son origine¹, » il appelle Marie *un vase céleste*, non pour lui attribuer, comme ont fait certains hérétiques, une nature sur-humaine, mais seulement pour faire entendre que la grâce l'a rendue supérieure en sainteté, en pureté, à tous les esprits bienheureux, et digne de recevoir le Roi de gloire.

Origène, saint Éphrem, saint Augustin, saint Jérôme, saint Amphiloque, saint Jean Damascène, saint Pierre Damien, saint Bruno, saint Anselme, saint Bonaventure, une foule d'autres saints parlent dans le même sens.

Enfin le concile de Trente déclare que, dans son décret sur le péché originel, il ne prétend pas comprendre la bienheureuse et immaculée Mère de Dieu² ; et le concile de Bâle, dans sa

¹ Saint Paul, I Corinth., chap. xv, verset 47.

² Declarat hæc sancta Synodus non esse intentionis suæ

session du 21 septembre 1429, s'exprime ainsi :

« Il s'est élevé dans ce saint concile une question difficile sur la conception de la glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu, et sur le moment où avait commencé sa sanctification :— les uns disant que son âme a été, pendant quelque temps, ou au moins pendant quelques instants, assujétie de fait au péché originel ;— les autres soutenant au contraire que l'amour que Dieu a eu pour elle s'est manifesté dès le premier moment de sa création ; que le Très-Haut, qui l'a prédestinée lui-même, et que le Fils qui l'a formée pour être sa mère sur la terre, l'ont comblée de grâces singulières et extraordinaires ; que Jésus-Christ l'a rachetée d'une manière supérieure et toute particulière, en la préservant de la tache originelle et en la sanctifiant dès les premiers instants de sa conception .

» Ayant examiné avec désintéressement les raisons et les autorités qui, depuis plusieurs an-

comprehendere in hoc decreto, ubi de peccato originali agitur beatam et immaculatam Dei Genetricem.

nées, ont été alléguées de part et d'autre, ayant en outre porté notre attention sur d'autres circonstances relatives au même sujet, tout pesé et mûrement considéré, — nous décidons et nous déclarons que la doctrine qui enseigne que la glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu, par une faveur spéciale, n'a jamais été assujétie au péché originel, mais qu'elle a toujours été sainte, immaculée, exempte de tout péché originel et actuel, — nous déclarons que cette doctrine est pieuse, conforme au culte ecclésiastique, à la foi catholique, à la droite raison, et à l'Écriture sainte, et que comme telle elle doit être approuvée, tenue et suivie par tous les catholiques, en sorte qu'il ne soit permis à personne dans la suite de prêcher ou d'enseigner le contraire. »

II.

NAISSANCE DE MARIE.

Quatre mille ans d'attente et d'espoir avaient passé, quand Dieu, selon qu'il l'avait promis, voulut renouveler le monde, au moment où l'homme était descendu partout dans le dernier degré de la corruption et de la bassesse, où Rome, séjour de toutes les idolâtries et de tous les vices, dominait la terre ; où le sceptre de Juda venait de tomber dans des mains étrangères ¹.

Il y avait à Nazareth en Galilée un homme juste de la tribu de Juda et de la maison de David, qui se nommait Joachim². Sa femme, appelée Anne,

¹ Hérode était Hémécéen.

² D'après les rabbins, saint Hilaire et beaucoup d'autres anciens, il paraît que le père de Marie eut deux noms, Héli et Joachim. (Christophe de Castro, cité par M. l'abbé Orsini, dans son *Histoire de la Mère de Dieu*). Les noms de Joa-

était de la tribu sacerdotale. Tous deux marchaient devant Dieu dans la simplicité de leur cœur. Ils n'avaient pas d'enfants ; ce qui chez les Juifs était un opprobre. Mais ils ne se plaignaient point, et vivaient soumis à la volonté du Seigneur.

Or, après de longues années passées ainsi, Anne fut délivrée de sa peine ; et c'est une pieuse et antique tradition que les deux époux, vivant dans une grande retraite, furent séparément, en vision ou en songe, avertis par un ange qu'ils auraient bientôt une fille, qui serait la consolation du monde ¹. Quand le temps fut venu, Anne enfanta, avec joie, la plus parfaite et la plus sainte des créatures de Dieu, Marie, désirée par tant de générations.

Cette naissance, qui eut lieu, selon Baronius, le 8 septembre, un samedi, à l'aube du jour, et

chim et d'Anne ne se trouvent pas dans les saintes Écritures. Nous en devons la connaissance aux traditions recueillies par l'Église dès les premiers temps.

¹ M. Menghi d'Arville, *Annuaire de Marie*, 1^{er} Exercice.

que toute la terre fête aujourd'hui dans l'allégresse, fut obscure, ignorée, humble, comme tous les mystères de la Rédemption.

Le huitième jour, on donna à l'enfant son doux nom de Marie, qui en syriaque voulait dire *reine et dame*, qui signifiait en hébreu *étoile de la mer*, et qui est, pour toutes les oreilles, si suave et si harmonieux ; pour tous les cœurs, si rempli de bénédictions et d'amour !

Quatre-vingts jours après l'heureuse nativité de Marie, terme fixé par la loi pour toute mère qui était accouchée d'une fille, saint Anne alla se purifier au Temple.

Elle présenta l'offrande modeste de deux tourterelles. Mais elle fit plus : elle donna au Seigneur l'enfant qu'elle en avait reçue, et prononça le vœu, de concert avec Joachim, de consacrer Marie au service de Dieu.

Le père et la mère de la Sainte verge s'en retournèrent ensuite dans leur pays. Anne allaitait elle-même sa fille ; et, dès qu'elle put entendre ses premières paroles, elle reconnut que cette

enfant, l'honneur de sa vieillesse, n'était pas un enfant ordinaire.

III.

PRÉSENTATION DE MARIE AU TEMPLE.

La jeune Vierge n'avait guère plus de trois ans¹, lorsque son père et sa mère jugèrent que le temps était venu de tenir leur vœu.

Ils partirent pour Jérusalem, quoiqu'on fût au commencement de la saison d'hiver, pressés peut-être par le désir d'assister aux solennités des fêtes de la Dédicace, — ou parce qu'alors c'était l'époque de service du grand-prêtre Zacharie, leur parent.

Préservée du péché originel, Marie était pure

¹ Quelques récits disent cinq ans.



O divine Marie,
Encore tendre enfant,
Vous offrez votre vie
Au Seigneur tout puissant.

Quatrains du P. Barré.

aussi de toute atteinte des sentiments terrestres et des mouvements dérégles. Sa jeune âme brûlait, dégagée de distractions et d'entraves ; et tous ses sens concouraient à louer et à bénir Dieu ¹. Depuis que le premier rayon d'en haut avait brillé à ses yeux, elle s'était avec joie offerte elle-même au Seigneur ; et, à un âge si tendre, elle fut, dit-on, la première à solliciter de ses parents leur sainte démarche.

Arrivés à Jérusalem, ils s'arrêtèrent dans la partie orientale de la ville, en une petite maison que la tradition depuis a toujours appelée la maison de sainte Anne. Joachim rassembla les parents qu'il avait dans la cité sainte et se rendit au Temple. On conte qu'en ce moment une grande affluence d'officiers du roi Hérode, de docteurs de la loi, de dames de la cour, et de personnages illustres, s'y trouvait réunie sous le portique de Salomon, comme si Dieu eût voulu « que l'heureuse Vierge qu'il avait choisie de toute éternité

¹ Saint Alphonse de Liguori, Discours sur la Nativité de Marie.

pour être la mère de son Christ entrât dans la maison de la prière avec l'appareil convenable à ses hautes destinées ¹. » Un cortège plus saint l'accompagnait, disent les vieilles légendes : « Les anges du Seigneur, gardiens du Temple, chantaient ses louanges, célébraient sa bienvenue, et semaient les fleurs sous ses pas. »

Après le sacrifice de l'agneau, appelé dans de telles circonstances *la victime de prospérité*, ce fut sans doute dans la cour des femmes que sainte Anne et saint Joachim présentèrent au prêtre du Seigneur l'enfant qu'ils lui donnaient. Suivant plusieurs traditions, Marie franchit elle-même les quinze marches qui la séparaient du pontife. On était au 21 novembre, jour où l'Église fête la Présentation de la Sainte Vierge. Le grand-prêtre ² ayant béni l'assemblée, Anne et Joachim se

¹ Isidore de Thessalonique, cité par M. Menghi d'Arville, *Annuaire de Marie*; et M. l'abbé Orsini, *Histoire de la Mère de Dieu*.

² Saint Germain de Constantinople croit que ce fut saint Zacharie, père de saint Jean-Baptiste, qui reçut la sainte Vierge.

séparèrent de leur fille ; et Marie fut admise parmi les jeunes Vierges qu'on élevait, loin de tous les regards, à l'ombre des autels.

IV.

MARIE DANS LE TEMPLE.

Marie fut donc nourrie dans le Temple. Quelques écrivains ont voulu admettre des doutes sur cette circonstance. Mais l'Église n'a pas accueilli ces hésitations. Une tradition révérée les repousse. Saint Jérôme et plusieurs Pères des premiers siècles appuient de leur grave témoignage l'authenticité de cette tradition.

L'éducation de Marie dans le Temple fut dirigée par les prêtres, qui lui donnèrent, dit saint Ambroise, l'intelligence des livres sacrés. On croit que Zacharie prit surtout le plus grand soin

MARIE

d'elle. Les saintes femmes qui vivaient là lui apprirent les choses domestiques. Au rapport de saint Épiphane, elle excella dans l'art de travailler la laine, de broder la soie, de filer le lin et de tisser les étoffes. Elle brilla plus encore dans les vertus qui plaisent au regard de Dieu. Son humilité fut si grande et si vraie, que beaucoup d'écrivains sacrés en font la base des faveurs inouïes dont elle fut comblée ¹. Sainte Brigitte raconte, dans ses Révélations ², qu'elle vit un jour apparaître devant elle deux femmes : l'une, pleine de faste et de fierté ; l'autre, humble, soumise et douce.

— Celle-là est l'orgueil, lui dit Jésus en désignant la première ; cette autre est l'humilité ; — elle s'appelle Marie ³.

¹ Bourdaloue, Sermon pour le jour de l'Assomption.

² Lib. 1, cap. 29.

³ Lorsque sainte Isabelle de France, cette digne sœur de saint Louis et cette digne fille de la reine Blanche onda le monastère de Longchamp, près Paris, elle lui donna le nom de *Notre-Dame-d'Humilité*, « parce que c'est la vertu qui

La vie de Marie dans le Temple fut si parfaite, dit un vieil écrivain, « qu'il n'est homme qui la puisse dire, ni parfaitement écrire ¹. » Les documents antiques qui nous auraient initiés quelque peu à cette vie sainte ont été perdus. Une précieuse narration de la vie de la Sainte Vierge, citée par saint Épiphane, a disparu malheureusement. Des légendes anciennes disent que Marie était là servie par les anges ; et voici sur ce sujet un passage de saint Jérôme :

« Marie, dit-il, réglait ainsi son temps : depuis le matin jusqu'à la troisième heure du jour, elle se tenait en prières ; de la troisième à la neuvième heure, elle travaillait. Puis elle recommençait à prier jusqu'à ce que l'ange lui apportât sa nourriture de chaque jour.

» Elle mettait tout son zèle à être la plus exacte dans l'observation de la loi, la plus humble, la plus parfaite en vertu, d'entre toutes ses com-

a le plus mérité à la sainte Vierge son auguste dignité de Mère de Dieu. »

¹ *La vie des trois Marie*, chap. 18.

pagnes ; et les paroles sortaient de sa bouche si pleines de douceur, qu'il était facile d'y reconnaître l'esprit de Dieu. »

Les bons légendaires ont semé, sur ces premières années de la Sainte Vierge, des prodiges que nous ne rapportons point ; car ils manquent d'autorité. L'Église n'admet pas non plus avec eux que Marie fut élevée dans le Saint-des-Saints, cette partie du Temple dont la loi de Dieu ne permettait l'entrée qu'au seul grand-prêtre et pour de rares et courts instants.

Mais il est certain que Marie fut fort instruite, et que, dans le sens humain, elle était douée d'un noble génie. Le *Magnificat*, qu'elle nous a laissé, à part le côté sacré qui le rend si auguste, sera toujours une œuvre poétique du plus haut prix. Toutefois, le mérite et le génie de la Sainte Vierge furent soigneusement voilés par son humilité profonde. Ajoutons donc, avec un historien moderne ¹, « qu'en effet Marie est le chef-d'œuvre de la na-

¹ M. l'abbé Orsini, *Histoire de la Mère de Dieu*.

ture, la fleur des générations et la merveille des siècles ; que jamais la terre n'avait vu et que jamais la terre ne verra tant de perfections réunies dans une simple fille des hommes ; que tout était grâce, sainteté, grandeur, dans cette noble et bienheureuse créature, conçue dans l'amitié de Dieu, sanctifiée avant de naître, riche d'une plénitude de dons que n'atteignirent jamais les saints, ni les anges. »

Comme si Dieu voulait cacher à nos regards et ne réserver que pour les applaudissements des cieux certaines existences merveilleuses, on a très peu de détails sur les circonstances particulières de la vie de la Sainte Vierge. On sait peu de choses aussi de ses parents. Saint Grégoire de Nysse représente Joachim comme un homme qui n'était pas riche, mais qui jouissait pourtant d'un peu d'aisance. Quelque temps après l'entrée de Marie au Temple, il vint avec Anne s'établir à Jérusalem. — On pense que la Sainte Vierge avait douze ans, lorsqu'il tomba gravement malade ; il sentit que sa dernière heure allait sonner,

et il demanda sa fille, qui lui fut amenée. Marie pleura bientôt son père; elle prit le cilice, vêtement du deuil et de la douleur chez les Juifs. Dieu voulait la retirer de tout attachement ici-bas; sainte Anne allait aussi lui être ôtée; elle bénit à son tour sa fille chérie, la recommanda à celui qui la lui avait accordée, et rendit doucement l'esprit dans ses bras.

Mais d'autres légendes et d'anciennes vies de sainte Anne font vivre la mère de Marie bien plus longtemps. Suivant ces récits, l'heureuse épouse de Joachim aurait eu le bonheur de voir l'enfant Jésus. Les artistes ont mis à profit cette douce tradition.

« Quelques-uns croient que la bienheureuse
» Anne survécut plusieurs années à son époux
» et qu'elle passa les jours de son veuvage dans
» une piété et dans une prudence qui la font re-
» garder comme le modèle et la protectrice des
» veuves chrétiennes ¹. »

¹ Madame Daniel, *Vie de la très sainte Vierge*.



**De la Vierge fidèle
Que la sainte union
Nous serve de modèle
Dans toute affection.**

Quatrains du P. Barré.

C'est, dit-on, à la mort de son père que la jeune Vierge fit le vœu formel d'une perpétuelle virginité : elle rentra dans le Temple avec l'intention de n'en plus sortir et d'y servir tout le reste de sa vie, si Dieu l'eût voulu. — Des auteurs sacrés présument que Marie (la première au monde, selon la remarque de l'abbé Ruppert) avait pris cet engagement d'une virginité perpétuelle, dès l'instant de sa présentation.

V.

MARIAGE DE LA SAINTE VIERGE.

Quoique la virginité ne fût chez les Hébreux que la vertu de la jeunesse, et que toute femme juive fût appelée au mariage, les vierges étaient parmi ce peuple un objet d'honneurs et de respects. Il y avait dans le Temple une réunion de

jeunes vierges occupées du service de Dieu. Mais leurs vœux n'étaient que temporaires. Lorsque leurs parents voulaient les marier, ils pouvaient, selon la loi, racheter leur engagement et les retirer ainsi du lieu saint, moyennant une petite somme d'argent.

Quand Marie eut quinze ans accomplis, ses tuteurs, qui étaient de famille sacerdotale, et qui, suivant les idées répandues en Israël, considéraient le célibat comme une tâche, lui proposèrent un époux ¹. Saint Grégoire de Nysse cite d'imposantes autorités qui rapportent qu'elle repoussa cette offre, ne demandant toujours qu'à mener dans le Temple une vie ignorée. Les tuteurs insistèrent. Elle était du sang de David; de ce sang devait naître le Messie, et une jeune fille d'une race si auguste pouvait moins qu'une autre se soustraire à la loi du mariage. Les Juifs,

¹ De graves écrivains donnent à la sainte Vierge un âge plus avancé lors de son mariage. Plusieurs croient qu'elle avait vingt ans. Le cardinal Gaëtan prétend qu'elle en avait vingt-deux.

voyant dans le libérateur attendu un roi brillant et fort, ne savaient pas quels seraient les mystères de sa naissance et de sa vie. Mais ils savaient par les prophètes que les temps étaient proches. Malgré les désirs et le vœu de Marie, ses tuteurs s'occupèrent donc de son mariage, comme d'un devoir.

Entre ceux des hommes fidèles sur lesquels les prêtres jetaient les yeux pour choisir un époux digne de la Vierge sainte, parmi ces hommes que distinguaient l'éclat, la richesse et la naissance, l'esprit de Dieu conduisit un humble charpentier de Nazareth, qui était, comme Marie, de la tribu de Juda et de la race de David, mais qui gagnait sa vie par son travail. Il se nommait Joseph. Il était juste ; c'est le magnifique témoignage que lui rend l'Évangile ¹. Selon le sentiment le plus général, il était alors âgé de cinquante ans ², et

¹ Saint Matthieu, chap. 1, verset 10.

² Des écrivains ont donné quatre-vingts ans à saint Joseph, et d'autres trente-neuf, à l'époque de ses noces saintes avec Marie; de ce dernier avis est l'auteur de la *Dévotion à saint*

n'avait jamais été engagé dans les liens du mariage.

On dit qu'il était né à Capharnaüm ; et le pieux Gerson croit que, comme Jean-Baptiste, il avait été sanctifié avant de naître, par l'Esprit-Saint. On ne sait pas à quelle époque il avait quitté Capharnaüm, pour s'établir à Nazareth, où il demeurerait alors.

L'Évangile ne donne aucun détail sur la vie de saint Joseph, jusqu'à ce moment, excepté le nom de son père Jacob, aussi appelé Héli, comme le remarquent les commentateurs. Les premières années d'un si grand saint sont pour nous cachées sous un voile. Mais nous ne pouvons douter qu'ayant été choisi pour être uni par le plus étroit de tous les liens à la plus pure, la plus sainte, la plus parfaite des créatures, qu'ayant été appelé à la dignité de père adoptif de Jésus-Christ et de tuteur de son enfance, son âme n'ait été ornée des plus excellentes vertus et sa vie occupée des actes

Joseph ; Amiens, 1730, in-12. Mais ces opinions ne sont pas fondées.

qui plaisent à Dieu. Ceux que Dieu destine à une fonction, il les dispose d'avance et les rend propres à la remplir ¹. Aussi Suarez estime pieuse et vraisemblable l'opinion de ceux qui ont cru que Joseph a surpassé tous les autres saints en vertus et en mérites.

Une ancienne tradition, conservée dans l'histoire du Carmel et ailleurs, rapporte que les prêtres du Temple, embarrassés de fixer leur choix, se décidèrent à consulter le Seigneur. Ils prièrent celui qui préside au sort de les éclairer, et ils déposèrent dans le sanctuaire le bâton d'amarandier de chacun de ces hommes qui tous avaient leurs suffrages. Le lendemain matin, le bâton de Joseph se trouva seul couvert de fleurs, par un divin prodige. Et l'on ajoute qu'à la vue de cet arrêt du Ciel, qui désignait si clairement l'humble Joseph, l'un des poursuivants se retira au Carmel, parmi les solitaires de la grotte d'Élie, où dans la suite il devint un des premiers

¹ *Vie de saint Joseph*, par un ancien curé. Tournay, 1844.

saints du Christianisme. Il se nommait Agabus ¹.

Marie, obligée au mariage, apprit du moins avec consolation quel était l'époux que lui prescrivait la volonté de Dieu. Son cœur rassuré sentit que Joseph le juste serait pour elle un protecteur. Une inspiration du Très-Haut lui fit espérer qu'elle pourrait avec lui garder son vœu. Elle se disposa à passer des pompes du Temple dans la modeste demeure de l'artisan. Elle fut fiancée à Joseph, qui lui donna, selon l'usage, devant les témoins établis par la loi, une petite pièce d'argent et un anneau d'or ². Après cette formule,

¹ Tous les artistes du moyen-âge ont retracé cette scène.

² D'après Nicéphore, cette cérémonie eut lieu en présence des prêtres, dans le Temple même. On découvrit, sous le pontificat de Grégoire V, mort en 999, l'anneau que saint Joseph mit au doigt de la Sainte Vierge dans la cérémonie de leur mariage : il fut conservé cent quatre-vingt-quatre ans à Chiusi, en Toscane; de là il a été porté à Pérouse, dans l'État de l'Église, où il est encore aujourd'hui. L'authenticité de cette relique a été attaquée dans de savantes dissertations que Benoit XIV a closes, en prononçant « qu'on peut croire » pieusement que c'est le véritable anneau de mariage de la « Sainte Vierge. » (*Vie de saint Joseph*, par un ancien curé.)

par laquelle les futurs époux étaient liés; on employa quelques mois à préparer les noces.

Le mariage chez les Hébreux se célébrait avec magnificence ; et, pauvres ou riches, leurs fêtes nuptiales étaient belles.

Les noces, selon quelques écrivains, se firent à Jérusalem. Selon d'autres, qui n'admettent pas la mort si prompte des parents de la Sainte Vierge, les noces furent célébrées à Séphoris, dans une petite métairie qui appartenait à saint Joachim et à sainte Anne, retirés là et vivant dans l'exercice de toutes les vertus ¹.

Si les saints époux n'étaient pas opulents, leur famille, qui était grande et nombreuse, et qui comptait dans son sein beaucoup d'illustres personnages, lesquels, dans les mœurs nationales, devaient tous assister au festin, leur famille donna à

¹ Séphoris, autrefois ville grande et forte, à deux lieues de Nazareth, n'est plus aujourd'hui qu'un village. Sainte Hélène avait fait construire sur l'emplacement de la maison des parents de la Mère de Dieu, un magnifique temple catholique, dont il ne reste plus que des ruines imposantes. (*Vie de saint Joseph*, par un ancien curé.)

la réunion la splendeur convenable, tout le monde en telle occasion ayant coutume de faire des présents, chacun suivant ses moyens. Marie, dans cette cérémonie, se montra humble et douce, comme elle le fut toujours, et comme il convenait à celle que Dieu avait élue.

Aussitôt après la célébration du mariage, pendant que les convives passaient dans la salle du banquet, Marie et Joseph se communiquèrent ou se renouvelèrent mutuellement leur vœu de virginité; et dès ce premier moment ils furent, dans le mariage, comme un frère et une sœur ¹.

Des monuments anciens et quelques saints Pères donneraient à penser que saint Joseph aurait été marié en premières noces à Salomé (fille d'Aggée, frère de Zacharie, le père de saint Jean-Baptiste); qu'il en avait eu ces enfants qui sont appelés frères et sœur de Notre-Seigneur, dans

¹ L'auteur du livre intitulé : *Dévotion à saint Joseph*, Amiens, 1730, in-12, place le mariage de la sainte Vierge au 24 novembre. L'Eglise latine célèbre depuis longtemps l'anniversaire de cette sainte union. L'illustre pape Paul III en a fixé la fête au 23 janvier.

l'Évangile, et qu'il était veuf lorsqu'il épousa la sainte Vierge. Mais l'opinion la plus générale rejette ce sentiment ¹. Saint Thomas enseigne même que Joseph, conduit par la main de Dieu au mariage qu'il venait de contracter, était vierge par vœu.

Quand les sept jours de la fête des noces furent passés, Marie et Joseph s'en allèrent à Nazareth, où ils devaient demeurer. La jeune Vierge était ainsi ramenée par son époux dans le lieu de sa naissance ; elle entra dans la maison d'Anne et Joachim, maison destinée à la plus sainte des merveilles.

Les deux époux vivaient dans le travail et la prière, dans l'aumône et les bonnes œuvres ; Marie s'occupant des soins du ménage et des ouvrages de son sexe, pendant que Joseph travail-

¹ *Vie de saint Joseph*, par un ancien curé. — Il est conforme à la foi de l'Église, écrit saint Pierre Damien, d'honorer comme vierge, non seulement la Mère de Dieu, mais aussi son père adoptif. — C'est parmi les anges et non parmi les hommes qu'il faut compter cette âme pure, dit le P. Corneille de La Pierre.

lait, de son métier de charpentier, dans une boutique à part de la maison ; boutique dont on voit encore la place occupée par une petite chapelle, à cent pas de la maison de sainte Anne, désormais la maison de la sainte Vierge.

VI.

L'ANNONCIATION.

Il y avait trois mois que la vie des deux saints époux s'écoulait dans ce calme si doux qu'on ne peut connaître qu'avec Dieu. Alors vint l'heure à jamais bénie que l'Éternel avait marquée pour accomplir le salut du genre humain. C'était le 25 mars, au déclin du jour.

Marie priait, recueillie devant le Seigneur, et seule avec Dieu. « Peut-être alors Joseph était-il dans son atelier, qui se trouvait à cent pas de



Salut à vous, Marie,
Qui, bénie entre tous,
De grâce êtes remplie ;
Et Dieu se plaît en vous.

Quatrains du P. Barré.

la maison ¹. » En ce moment apparut aux regards de la Vierge sainte l'un des sept qui se tiennent à la droite du Très-Haut, l'ange Gabriel, envoyé de Dieu. Inclinant sa tête radieuse, il lui dit :

« Je vous salue, vous qui êtes pleine de grâce. Le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes ². »

Marie, troublée, non pas à la vue de cet enfant du ciel, mais de ces louanges qui effrayaient son humilité ³, se montra inquiète. Elle pensait en elle-même quelle pouvait être cette salutation ?

« Ne craignez point, Marie, reprit l'ange ; car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils à

¹ On désigne encore la place de cet atelier sous le nom de *boutique de saint Joseph*. Cette boutique avait été transformée en une église assez vaste, que les Turcs ont détruite en partie. Il en reste une chapelle où l'on célèbre tous les jours le saint sacrifice de la messe. Au-dessus de l'autel est un tableau représentant saint Joseph occupé au travail et aidé par l'enfant Jésus. (*Vie de saint Joseph*, par un ancien curé.)

² Saint Luc, chap. I, verset 28.

³ *Turbata est in sermone ejus, et cogitabat qualis esset ista salutatio.* Saint Luc, chap. I, verset 29.

qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand; et on l'appellera le fils du Très-Haut. Dieu, notre Seigneur, lui donnera le trône de David, son père. Il régnera éternellement sur la maison de Jacob; et son règne n'aura point de fin. »

La Vierge, dont la surprise augmenta à ces paroles, demanda avec douceur :

« Comment cela se fera-t-il ? Car je ne connais point d'homme. »

L'ange répondit :

« Le Saint-Esprit surviendra en vous; et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. »

Et, — pour lui donner un signe, — Gabriel ajouta :

« Voici même qu'Élisabeth, votre cousine, a conçu un fils dans sa vieillesse. Celle qui était appelée stérile est déjà dans le sixième mois de sa grossesse, parce que rien n'est impossible à Dieu. »

Marie répondit :

« Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole ¹. »

A ces mots, l'ange se sépara d'elle ; et le Verbe se fit chair : Mystère divin (dit saint Jean Chrysostome) et profond abîme que nul regard curieux ne peut sonder.

Mais, lorsque la salutation de l'ange la troubla, Marie, instruite dans les saintes Écritures, savait que les temps prédits par les prophètes pour la venue du Messie étaient arrivés ; que les soixante-dix grandes semaines de Daniel se trouvaient accomplies ; que, selon le signe donné par Jacob, le sceptre de Juda était passé dans les mains d'un roi étranger. Elle savait enfin qu'une vierge devait enfanter le Rédempteur.

En entendant sortir de la bouche de l'ange ces paroles qui ne pouvaient s'adresser qu'à la Mère de Dieu, ne lui vint-il point à l'esprit qu'elle était peut-être celle que le Seigneur avait annoncée ?

¹ Saint Luc, chap. 1, versets 30-38.

« Non, répond un saint écrivain ¹; non : son humilité était trop grande pour lui permettre d'accueillir une telle pensée. Ces hautes louanges n'aboutirent qu'à augmenter encore sa défiance d'elle-même, selon la réflexion de saint Pierre Chrysologue. Le Sauveur voulut plus tard qu'un ange vint le fortifier lui-même : ainsi Gabriel fut-il obligé de rassurer Marie dans son trouble et de lui dire : « Ne craignez rien, ô Marie, et ne soyez point surprise des titres dont je vous salue. Car, si vous êtes humble et petite à vos propres yeux, le Seigneur, qui exalte ceux qui s'abaissent, vous a rendue digne de regagner aux hommes la grâce qu'ils avaient perdue. Pour cela, il vous a sauvée de la tache commune à tous les fils d'Adam. Il a voulu que, dès votre conception, vous fussiez pourvue d'une grâce plus grande que celle de tous les saints ; et il vous élève jusqu'à la dignité de sa mère.... »

¹ Saint Alphonse de Liguori, Discours sur l'Annonciation. Voyez aussi le père Bourdaloue, Sermon pour le jour de l'Assomption.

Marie, dans une faveur si haute, ne perdit donc rien de son humilité merveilleuse. — « Comment, ô Vierge bénie, s'écrie saint Bernard, avez-vous pu persévérer dans cette humilité parfaite, en voyant les privilèges que le Seigneur vous prodiguait? Lucifer, contemplant la beauté dont il était revêtu, conçut la pensée d'élever son trône au-dessus des étoiles, et voulut se rendre semblable à Dieu. Que n'aurait-il pas dit, dans sa superbe, s'il se fût vu orné de tous les avantages de Marie? Mais ce fut cette humilité même de la Vierge sainte qui arrêta sur elle les complaisances du Très-Haut. »

VII.

LA VISITATION.

Parmi la douce joie que lui faisaient éprouver

les grâces inouïes dont la comblait le Seigneur, Marie n'oublia pas qu'elle devait aller féliciter Élisabeth, sa cousine, femme de Zacharie. Elle partit avec diligence¹ à travers les montagnes; car elle était poussée par la charité et par l'affection qu'elle portait à des parents qui avaient protégé son enfance.

Sans doute elle apprit alors les prodiges qui avaient sanctifié sa cousine. On en trouve le récit au commencement de l'Évangile de saint Luc :

« Zacharie et sa femme Élisabeth marchaient tous deux dans les commandements et les préceptes du Seigneur, d'une manière irréprochable. Mais ils n'avaient point d'enfants, et ils étaient l'un et l'autre avancés en âge.

» Or un jour que Zacharie exerçait devant Dieu sa charge sacerdotale, son tour vint d'entrer dans le temple du Seigneur, pour y offrir les parfums, pendant que la multitude était dehors, faisant la prière. Un ange du Seigneur lui ap-

¹ Cum festinatione. Saint Luc, chap. 1, verset 39

parut, se tenant debout à la droite de l'autel des parfums.

» Zacharie, le voyant, fut troublé, et la frayeur le saisit. Mais l'ange lui dit : — Ne craignez point, Zacharie, parce que votre prière est exaucée. Élisabeth, votre épouse, vous enfantera un fils, à qui vous donnerez le nom de Jeân. Vous en serez dans l'allégresse et dans le ravissement ; et plusieurs se réjouiront de sa naissance. Il sera grand devant le Seigneur ; il ne boira point de vin, ni rien de ce qui peut enivrer. Il sera rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère. Il convertira plusieurs des enfants d'Israel au Seigneur ; il marchera devant Dieu dans l'esprit et dans la vertu d'Élie, pour ramener les cœurs des pères sur leurs enfants, pour rappeler les incrédules à la sagesse des justes, pour préparer au Seigneur un peuple parfait.

» Zacharie lui répondit : — A quoi connaîtrai-je qu'il en sera ainsi ? Car je suis vieux, et ma femme est déjà avancée en âge.

» L'ange répliqua : — Je suis Gabriel, tou-

jours présent devant Dieu; j'ai été envoyé pour vous annoncer cette heureuse nouvelle. Et, puisque vous n'avez point ajouté foi à mes paroles, qui s'accompliront en leur temps, vous allez, de ce moment, devenir muet, pour ne plus parler jusqu'au jour où ce que j'ai dit arrivera.

» Cependant le peuple attendait Zacharie et s'étonnait de voir qu'il restât si longuement dans le Temple. Mais lorsqu'il sortit, comme il ne pouvait parler et qu'il cherchait à se faire comprendre par des signes, on reconnut qu'il avait eu une vision.

» Il demeura donc muet. Élisabeth, sa femme, quelque temps après, se voyant enceinte, se tint cachée durant cinq mois, bénissant le Seigneur de ce qu'il avait jeté sur elle un regard favorable, et de ce qu'il la tirait de l'opprobre où elle était devant les hommes. »

Dans ce pieux voyage de Marie pour visiter Élisabeth, on croit qu'elle était accompagnée de saint Joseph. La ville d'Aïn ou Hébron, où demeurait Zacharie, était à quelques lieues de Jérusalem.

saïem ; il fallait cinq journées de marche, par des chemins pénibles, pour y arriver de Nazareth ; et il n'est pas probable que la Sainte Vierge ait fait seule un tel voyage.

Aussitôt qu'Élisabeth eut entendu la voix de Marie qui la saluait, elle sentit que son enfant tressaillait dans son sein. Remplie du Saint-Esprit, elle connut par inspiration le mystère de l'incarnation du Verbe, et elle s'écria :

« Vous êtes bénie entre toutes les femmes ¹, et le fruit de vos entrailles est béni !

» Mais d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne vers moi ² ?

» Car votre voix n'a pas plus tôt frappé mon oreille, lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. Et vous

¹ Élisabeth répète, sans le savoir, les paroles de l'ange.

² Élisabeth s'étonnait de ce que Marie venait à elle, dit saint Bernard. Mais il y avait encore un autre sujet d'étonnement, c'est qu'elle venait pour servir et non pour être servie.

On voit aussi là que l'Église, en donnant à la sainte Vierge le nom de Mère de Dieu, ne fait que répéter ce que le Saint-Esprit a dit par la bouche de Sainte Élisabeth.

êtes heureuse d'avoir cru, parce que les choses qui vous ont été dites de la part du Seigneur seront accomplies ¹. »

Alors Marie dit ces paroles :

« Mon âme glorifie le Seigneur ; et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante. Et voici que toutes les générations m'appelleront bienheureuse.

» Il a fait en moi de grandes choses, lui qui est le Tout-Puissant ² ; lui de qui le nom est saint, et dont la miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent.

» Il a déployé la force de son bras. Il a dissipé ceux qui enflaient leurs cœurs de pensées d'orgueil. Il a renversé les grands de leurs trônes et il a élevé les petits. Il a rempli de biens les

¹ Saint Luc, chap. 1, versets 42-45.

² *Fecit mihi magna qui potens est*. Pourquoi la Sainte Vierge, dans le *Magnificat*, ne dit-elle pas quelles sont ces merveilles que le Seigneur a accomplies en elle ? C'est, répond saint Thomas de Villeneuve, qu'elles sont telles, qu'aucune langue ne saurait les exprimer.

pauvres affamés ; il a renvoyé vides ceux qui étaient dans l'opulence.

« Il s'est souvenu de sa miséricorde ; et il a pris sous son appui Israël, son serviteur, comme il l'avait promis à nos pères, à Abraham et à sa race pour tous les siècles ¹. »

Dans cette entrevue célèbre, dit saint Ambroise, Élisabeth et Marie prophétisèrent toutes deux, « par l'Esprit-Saint dont elles étaient remplies et par la vertu de leurs enfants. »

Marie passa trois mois dans la maison d'Élisabeth. Sur l'emplacement de cette antique demeure, en souvenir de la Visitation ², on avait bâti une église et un couvent dont il ne reste que des ruines ³.

¹ Saint Luc, chap. 1, versets 46—55.

² L'Église célèbre le 2 juillet la Visitation, qu'on a souvent appelée la fête de Notre-Dame-des-Grâces, à cause des faveurs immenses qui se répandirent sur l'heureuse mère de saint Jean-Baptiste. Le 2 juillet n'est pas le jour où la sainte Vierge arriva chez Élisabeth ; mais ce jour a été choisi comme se rattachant à la nativité du saint précurseur, dont il est l'octave.

³ Parmi ces ruines, une chapelle rustique subsiste au lieu

Ce qui se passa dans ces trois mois entre Élisabeth et Marie, leurs pieux entretiens, leurs œuvres pleines de bénédictions, rien de tout cela n'est connu que de Dieu. La Vierge sainte était si bonne, qu'elle dut plaindre avec crainte Zacharie, muet et puni de son doute, mais, malgré cet instant de fragilité, toujours saint devant le Seigneur.

Elle quitta sa cousine avant ses couches. Saint Ambroise et d'autres Pères, suivant un sentiment contraire, n'admettent pas que Marie se soit retirée sans avoir béni le saint précurseur. Mais pourtant, soit qu'elle ait voulu se soustraire au tumulte que les parents et les visiteurs allaient amener dans la maison de Zacharie à la naissance de son fils, soit pour toute autre cause, l'évangéliste saint Luc est formel :

même de la rencontre des deux saintes cousines, nommée spécialement le lieu de la Visitation. A l'endroit où était la maison de Zacharie et où est né saint Jean-Baptiste, on voit encore une belle église, due à la piété de Louis XIV. Au milieu du sanctuaire et dans le pavé est incrusté un marbre rond, sur lequel on lit cette inscription : *Hic præcursor Domini natus est* (Pèlerinage du P. de Géramb à Jérusalem, lettre 34.)

« Marie, dit-il, demeurera environ trois mois avec Élisabeth ; après quoi, elle s'en revint dans sa maison. »

Puis il reprend ce qui concerne la naissance du précurseur.

« Or, le temps auquel Élisabeth devait accoucher étant arrivé, elle enfanta un fils. Ses voisins et ses parents, sachant la grâce signalée que Dieu lui avait faite, accoururent pour l'en féliciter. Ils vinrent aussi le huitième jour, où l'on devait circoncire l'enfant. Ils le nommaient Zacharie, du nom de son père ; mais Élisabeth leur dit : « Non, il doit s'appeler Jean. — Il n'y a personne, dirent-ils, qui porte ce nom dans votre famille. » En même temps ils interrogeaient par signes le père de l'enfant à ce sujet. Zacharie, ayant demandé des tablettes, écrivit dessus, à la surprise de tout le monde : « Jean est son nom. »

« Aussitôt sa bouche s'ouvrit ; sa langue se délia ; il fut rempli du Saint-Esprit, et louant Dieu il parla en ces termes :

« Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israel. Il a

visité et racheté son peuple. Il nous a suscité un Sauveur puissant dans la maison de David son serviteur. Il l'avait promis par la bouche de ses saints prophètes. Il avait juré à notre père Abraham qu'il se donnerait à nous. »

Puis se tournant vers l'enfant, il reprit :

« Et vous, petit enfant, vous serez appelé le prophète du Très-Haut. Vous marcherez devant le Seigneur pour lui préparer ses voies. Vous donnerez à son peuple la connaissance du salut, afin qu'il obtienne la rémission de ses péchés, par les entrailles de la miséricorde de Dieu, qui, nous visitant d'en haut, vient éclairer ceux qui sont encore dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et conduire nos pas dans le chemin de la paix. »

« Tous les voisins furent frappés de crainte ; le bruit de ces merveilles se répandit dans les montagnes de Judée ; et tous ceux qui en furent instruits les conservaient dans leur cœur, disant : Quel pensez-vous que sera un jour cet enfant ? Car la main du Seigneur est sur lui ¹. »

¹ Saint Luc, chap. 1, versets 56-79.

VIII.

MARIE ET JOSEPH.

Marie, rentrée à Nazareth, avait repris les modestes occupations de sa retraite paisible. Bientôt, avançant dans sa grossesse, elle fut reconnue enceinte, dit l'Évangile. Joseph, que le ciel n'avait pas encore instruit, et à qui l'humble Marie n'avait rien dit de l'ineffable mystère dont elle était l'instrument auguste, se reposant en la sagesse de Dieu, — Joseph fut troublé en lui-même; car il ne comprenait pas que sa jeune épouse, si pure et si dévouée au Seigneur, eût pu trahir son vœu. Ne s'expliquant point ce qu'il voyait, redoutant de soupçonner la Vierge très sainte d'une faute que les Hébreux punissaient de mort, ne pouvant se résoudre à lui faire un reproche qui l'eût blessée, il se décida à un parti qui

n'immolait que son propre repos : il résolut de quitter secrètement Marie ¹.

La sainte Vierge, dans son angélique modestie, n'avait pas pu révéler elle-même les insignes faveurs dont elle était l'objet. Son humilité profonde en eût souffert ; et, nous le répétons, sa confiance en Dieu l'assurait que celui qui avait fait en elle de grandes choses, saurait bien diriger les événements.

Aussi, comme Joseph s'était endormi dans les pensées qu'il méditait, un ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit :

« Joseph, fils de David, ne craignez pas de garder avec vous Marie, votre femme. Car ce qui est né dans elle a été formé par le Saint-Esprit. Elle enfantera un fils, à qui vous donnerez le nom de Jésus, parce que ce sera lui qui sauvera son peuple, en le rachetant de ses péchés. C'est l'accomplissement de ce que le Seigneur a

¹ Qui sait, dit saint Bernard, si Joseph ne pensait pas que Marie était peut-être la Vierge miraculeuse d'Isaïe, et s'il ne se jugeait pas indigne de partager ses honneurs ?

promis par ces paroles du prophète ¹ : « Une Vierge concevra et elle enfantera un fils, que l'on appellera Emmanuel, c'est-à-dire *Dieu avec nous*. »

« Joseph s'éveillant adora le Seigneur, et fit ce que l'Ange lui avait dit ². »

IX.

EXPECTATION OU ATTENTE DE LA SAINTE VIERGE.

« Le silence de saint Joseph et celui de la sainte Vierge, dans les circonstances qui viennent d'être exposées, ont quelque chose d'étonnant. Joseph ne découvre rien de sa peine à Marie ; et cette épouse si pure ne s'inquiète pas non plus

¹ Isaïe, chap. 7, verset 14.

² Saint Matthieu, chap. 1, versets 18-24.

pour lui faire connaître son innocence. Assurée que tout ce qui se passait alors était l'ouvrage de la sagesse de Dieu, elle s'abandonne absolument à sa providence.

» Saint Joseph, instruit par l'ange du Seigneur, obéit sur-le-champ aux ordres du Ciel et retient sa femme avec lui. Cette obéissance est un prodige. Joseph soumet en un instant toute sa raison à la foi; et son âme, d'une pureté tout incomparable, s'unit plus intimement que jamais à Marie, pour être l'économe en quelque sorte d'un tel mystère ¹. »

On avait publié dans la Judée, tributaire de Rome, un édit de l'empereur Auguste qui prescrivait le dénombrement des peuples soumis à l'empire. Les officiers romains chargés de l'exécution de l'édit dans les diverses provinces étaient

¹ *La vie de saint Joseph*, par un ancien curé, chap. III.
— Plusieurs dans les anciens Pères ont cru que Dieu voulait couvrir du voile du mariage la naissance merveilleuse de Jésus, afin que le démon n'en fût pas instruit; et l'on voit, dans la vie de Notre-Seigneur, que Satan ignore celui dont il presse la mort, sans prévoir que cette mort sera sa défaite.

arrivés à Bethléem pour ce recensement, lorsque Marie approchait de son terme. Joseph et Marie étant de la race de David, dont Bethléem était la ville natale, furent donc obligés de s'y rendre, malgré l'hiver et la situation délicate de la sainte Vierge. Bethléem, à deux lieues de Jérusalem, était à plus de trente lieues de Nazareth, où ils demeuraient. Les écrivains sacrés pensent que le saint époux de Marie devait méditer en chemin ces paroles de Michée ¹ :

« Et toi, Bethléem, tu es bien petite parmi les villes de Juda ; mais c'est de toi que sortira celui qui doit dominer en Israel et dont la génération est des jours de l'éternité... »

Joseph et Marie arrivèrent à Bethléem, au commencement de la nuit. Mais il n'y avait point de place *pour eux* dans l'hôtellerie. Cette remarque de Saint Luc ² proteste du peu d'aisance des deux

¹ Michée, chap. 5, verset 2.

Non erat *eis* locus in diversorio. Saint Luc, chap. 1, verset 7.

Au quatrième siècle, sainte Paule fit bâtir un monastère

époux. Joseph reprit la bride de l'âne qui portait son humble compagne ¹. Hors de l'enceinte méridionale de la ville, il trouva une étable creusée dans le roc ; il se réfugia avec Marie dans cet abri sauvage.

L'Église romaine fête le 18 décembre l'expectation ou attente de la sainte Vierge, qui là, peut-être, dans ce dénûment absolu, méditait doucement le bonheur dont elle était comblée, — d'être bientôt la mère de Dieu.

et un hôpital pour les pèlerins, dans cette même rue où saint Joseph et la sainte Vierge n'avaient trouvé personne qui les reçût. (Riba de Neïra). Bethléem est peuplée aujourd'hui, selon le P. de Géramb, qui visita les lieux saints en 1832, d'environ cent cinquante tures, cinquante arméniens, dix-huit cents grecs et dix-huit cents catholiques. La principale industrie de ces pauvres habitants consiste dans la fabrication des chapelets qu'ils offrent aux pèlerins. Si la pauvreté y est très grande, les mœurs y sont pures et sévères.

Plusieurs écrivains disent que la sainte Vierge fit ce voyage à pied ; mais ce n'est pas l'opinion la plus adoptée.



Jésus, qui vient de naître,
En cachant ses splendeurs,
Nous fait ainsi connaître
Le néant des grandeurs.

Quatrains du P. Barré.

X.

NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR

Et ce fut là, dans cette grotte ¹, — le 25 décembre, — à l'heure de minuit ², — que la Vierge,

¹ La grotte ou caverne où naquit Notre-Seigneur servait d'étable aux voyageurs étrangers; elle est située au midi de Bethléem. Creusée dans le roc, elle a environ quarante pieds de profondeur sur douze de large et neuf de haut. Les premiers chrétiens avaient renfermé ce lieu révérend dans une chapelle qu'ils avaient bâtie là. L'empereur Adrien, qui voulait arrêter le Christianisme, tenta de la profaner en y érigeant une statue d'Adonis. Mais sainte Hélène fit abattre la honteuse idole, éleva en ce lieu une belle église dédiée sous l'invocation de la Vierge-Mère, et fit revêtir d'un marbre précieux la voûte, le pavé et les parois de la grotte sacrée. Le lieu où le Sauveur du monde est né, indiqué par un marbre blanc fixé dans le pavé et incrusté de jaspe, est éclairé de seize lampes toujours allumées. (*Vie de saint Joseph*, par un ancien curé.)

² L'an du monde 4000 ou 4004, la 41^e année du règne d'Auguste.

sainte mit au monde, sans assistance ni douleur¹, le petit enfant, quatre mille ans attendu, dont la venue fit taire les oracles des démons et changea les destins du monde.

Sa mère l'emmailotta de langes et le coucha dans la crèche, sur un peu de foin, suivant une tradition respectée. Le désiré des nations, que les anges entouraient de leurs harmonies, que Joseph et Marie adoraient en silence, ne fut réchauffé, dans cette froide solitude, que par la tiède haleine de l'âne qui avait porté son heureuse mère, et d'un bœuf, seul hôte de l'étable².

¹ *In partu Virginis nullus fuit dolor.* (Saint Thomas d'Aquin.)

² Suivant une autre tradition bien appuyée et constamment reçue par l'Église, « il y avait alors un âne et un bœuf dans l'étable. »

XI.

ADORATION DES BERGERS.

« Or, il y avait près de là (aux environs de la tour d'Ader, entre Bethléem et Jérusalem¹, dit saint Jérôme) des bergers qui passaient la nuit dans les champs, veillant tour à tour à la garde de leurs troupeaux. Tout à coup, un ange du Seigneur² se présenta devant eux. Une lumière divine les environna; ce qui les remplit de frayeur. Mais l'ange leur dit :

» Ne craignez point. Je viens vous apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie. Aujourd'hui, dans la cité de

¹ Ce lieu s'appelle encore aujourd'hui le village des Pasteurs. Il est habité. La place où les bergers se prosternèrent est close de murs.

² Selon plusieurs commentateurs, l'ange Gabriel.

David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ. Et voici la marque à laquelle vous le reconnaîtrez : — Vous trouverez un enfant emmaillotté de langes et couché dans une crèche.

» Au même instant, il se joignit à l'ange une grande troupe de l'armée céleste, louant le Seigneur et chantant : — Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

Quand ces chants merveilleux eurent cessé, que la divine lumière et les anges radieux se furent retirés dans le ciel, les bergers, qui s'étaient inclinés devant le Seigneur, se relevèrent et se dirent entre eux :

« Allons donc jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé¹. »

Les anciens Pères rapportent que ces bergers étaient au nombre de trois ou quatre seulement. Ils prirent de simples offrandes · des agneaux et des fruits ; et ils s'acheminèrent vers la cité, à la

¹ Saint Luc, chap. II, versets 8-18.

clarté des astres de la nuit. Celui qui les avait conviés dirigeait leurs pas. Ils entrèrent dans l'étable abandonnée, où ils trouvèrent Marie et Joseph auprès de l'enfant couché dans la crèche¹. S'étant prosternés, ils offrirent en adoration leurs humbles présents, rendant grâces à Dieu de la manifestation dont ils les avait honorés. Puis ils se retirèrent pour répandre aux alentours les heureuses nouvelles de cette nuit sainte.

L'Église, qui célèbre à minuit, le 25 décembre, la naissance de Notre-Seigneur, fête le même jour, à la messe de l'aurore, le souvenir de l'adoration des bergers.

¹ Les traditions nous apprennent que la crèche de pierre était garnie en dedans d'une crèche de bois, que plusieurs écrivains sacrés pensent avoir été accommodée à la hâte par saint Joseph. Cette crèche de bois se garde à Rome, dans l'église auguste de Sainte-Marie-Majeure, où elle fut apportée au septième siècle, comme l'a reconnu Benoît XIV. La crèche de pierre demeurée à Bethléem est décorée de marbre blanc et ornée de riches draperies.

XII.

LA CIRCONCISION.

Le huitième jour après sa naissance, l'enfant fut circoncis, suivant la loi, qu'il voulut observer ¹.

« Et il reçut le nom de Jésus, que l'ange Gabriel lui avait donné, avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère ². »

La circoncision n'avait pas besoin d'être faite par la main des prêtres ; saint Bernard présume, après saint Éphrem, que Joseph lui-même en fut le ministre. Nicéphore et saint Épiphrane disent que la circoncision eut lieu dans la grotte même de la nativité.

La mémoire de cette cérémonie dure, à laquelle

¹ Comme si toutes les hérésies avaient dû être prévenues par la sagesse divine, l'enfant Jésus voulait aussi prouver par la circoncision qu'il avait pris véritablement un corps humain.

² Saint Luc, chap. II, verset 21.

Notre-Seigneur voulut se soumettre, est honorée dans l'Église le 1^{er} janvier ¹.

XIII.

ADORATION DES MAGES.

Vers ce temps-là, des Mages ou savants Chaldéens ², — qu'une tradition grave présente comme rois ou princes; que les légendaires nomment Gaspar, Melchior, et Balthasar ³, et qu'ils font venir de la Babylonie, — ayant vu dans le ciel, dont ils étudiaient les phénomènes, un astre nouveau, crurent y reconnaître la radieuse étoile an-

¹ La fête du saint Nom de Jésus a lieu le second dimanche après l'Épiphanie.

² C'est aux Mages, dans l'Orient, que l'on confiait les plus importantes affaires de la religion et de l'État.

³ Ces noms paraissent nouveaux. On ne commence à les trouver que dans les écrivains du douzième siècle.

noncée par Balaam et par d'autres voyants ¹, comme devant être le signe d'un enfant divin, né d'une Vierge immaculée, pour renouveler la face de la terre. Ils partirent de leur pays, dans le dessein d'aller offrir leurs adorations et leurs présents à l'Enfant-Dieu. L'étoile, que les règles imposées par le Créateur à la mécanique céleste ne gouvernaient pas, mais qui obéissait à d'autres lois, allait devant eux, guidant leurs pas, jusqu'à Jérusalem, où subitement elle disparut.

Surpris de cette merveille, les Mages entrèrent dans la ville sainte ², demandant à ceux qu'ils rencontraient où ils pourraient adorer le roi des Juifs nouvellement né, dont ils avaient vu l'étoile en Orient ? Mais personne ne les comprenait. On se bornait à leur indiquer le chemin du palais d'Hérode, roi détesté.

¹ Nombres, chap. xxiv, verset 17.

² Les Mages venaient d'un même pays. C'est donc une erreur des peintres de représenter l'un d'eux noir, comme s'il avait été de l'Ethiopie ou de toute autre contrée de l'Afrique. (*La Vie de saint Joseph*, par un ancien curé.)

Hérode, de son côté, était informé déjà que d'opulents étrangers cherchaient le roi des Juifs annoncé par les prophéties, et qui, disaient-ils, venait de naître. Il rassembla sur-le-champ autour de lui les docteurs de la loi, se rappelant vaguement les promesses faites au peuple de Dieu et dont il avait ouï dire que le temps était proche. Il leur demanda en quel lieu devait naître le Messie.

— A Bethléem de Juda, lui répondirent-ils.

Hérode, inquiet et troublé ¹, fit venir aussitôt devant lui les nobles étrangers, et, les interrogeant en secret, voulut savoir d'eux en quel temps l'étoile leur avait apparue. Quand ils eurent satisfait à ses avides questions, il leur dit :

• Allez donc à Bethléem ; informez-vous exactement de cet enfant. Dès que vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aie l'adorer aussi ². •

¹ Toute la ville de Jérusalem était, à ce propos, troublée avec lui. Saint Matthieu, chap. II, verset 3.

² Saint Matthieu, chap. II, verset 8.

Les Mages sortirent de Jérusalem, dans la direction de la petite cité de David.

Bientôt leur étoile reparut ; ce qui les transporta d'une joie extrême. S'abaissant devant eux, elle les dirigea jusqu'au lieu où était Jésus et s'y arrêta. Ils trouvèrent l'enfant, et Marie, sa mère ¹. Alors, sans que l'étrange dénuement du roi donné par le ciel ébranlât leur foi, ils se prosternèrent en terre, l'adorèrent humblement et lui offrirent leurs présents mystiques, savoir : de l'or, comme à un roi ; de l'encens, comme à un Dieu ; de la myrrhe, comme à un homme ².

Après quoi ils se préparèrent à retourner dans leur pays. Ne soupçonnant pas les projets d'Hérode (qui venait de partir pour Jéricho, où il était tombé malade), ils se disposaient à aller lui rendre

¹ Nous ne voyons pas, dans l'Évangile, que Joseph fût présent alors dans la grotte sainte. Chargé de pourvoir aux besoins de la sainte famille, peut-être était-il en ce moment parti pour la ville ; peut-être travaillait-il dans quelque atelier pour se procurer le nécessaire. (*Vie de saint Joseph*, par un ancien curé.)

² La myrrhe était un parfum qui servait à embaumer les morts.

compte de leur découverte heureuse. Mais, comme ils prenaient leur repos , l'ange du Seigneur les avertit en songe de se défier d'Hérode et de ne le point revoir. Ils s'en allèrent donc par un autre chemin¹.

Le sentiment général place l'adoration des Mages au treizième jour après la naissance de Jésus ; c'est-à-dire le 6 janvier. jour où la sainte Église célèbre toujours cette grande fête. On l'appelle aussi *la fête des Rois* et *l'Épiphanie*. Ce mot veut dire *manifestation*. De ce jour béni, date la vocation des gentils, auxquels, dans la personne des Mages, Notre-Seigneur s'est manifesté².

Les pèlerins de Bethléem s'inclinent encore aujourd'hui, à trois pas de la crèche, sur le lieu où la sainte Vierge était assise, tenant dans ses bras l'enfant Jésus, quand les Mages vinrent lui offrir leurs présents.

¹ Saint Matthieu, chap. II, versets 1-12.

² L'Épiphanie s'appelle chez les Grecs *Théophanie*, manifestation de Dieu.

XIV.

LA PURIFICATION.

Quarante jours après la naissance de Jésus, que Joseph sans doute avait fait enregistrer, ainsi que sa mère, selon l'édit, Marie et Joseph se rendirent à Jérusalem. La loi de Moïse ordonnait à toute femme qui devenait mère d'un fils de se purifier le quarantième jour. De plus, tout enfant mâle premier-né appartenait au Seigneur ; et ses parents devaient le racheter.

On payait pour un garçon cinq sicles, qui peuvent représenter dix francs de notre monnaie.

Si les grâces dont la mère du divin Sauveur était comblée l'élevaient au-dessus de la loi, selon la remarque de saint Augustin, son humilité la soumettait à la loi.

Marie et Joseph entrèrent dans le Temple, por-

tant l'enfant, avec les deux tourterelles pour le sacrifice.

On suppose que déjà ils avaient distribué en aumônes les présents des Mages¹ et qu'ils n'avaient plus de quoi acheter l'agneau, qui était l'offrande des riches. — Un homme juste vint à leur rencontre. C'était Siméon. Ce saint vieillard, de qui l'Évangile dit qu'il marchait dans la crainte de Dieu, et que le Saint-Esprit était en lui, vivait dans l'attente de la consolation d'Israel. Une révélation divine lui avait promis qu'il ne mourrait point qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur. Dès que l'enfant parut devant lui, il le prit dans ses bras avec transport, et, bénissant Dieu, il s'écria :

« Maintenant, Seigneur, votre serviteur peut mourir en paix, selon votre promesse ; puisque mes yeux ont contemplé le Sauveur qui vient de vous, et que vous envoyez pour éclairer toutes les

¹ Le savant père Maldonat et d'autres commentateurs croient que Marie et Joseph consacrèrent au Seigneur, dans cette cérémonie, les présents des Mages.

nations, pour être la lumière du monde et la gloire d'Israel, votre peuple ! »

Marie et Joseph étaient dans l'admiration de ces paroles.

Siméon les bénit¹ ; puis, après un moment de silence, il dit à Marie :

« Cet enfant est venu pour la ruine comme pour la résurrection de plusieurs en Israel. Il sera en butte aux contradictions des hommes. Et vous-même, — quand les pensées secrètes de plusieurs

¹ Il bénit Marie en ce que Dieu s'était servi d'elle, préféralement à toutes les femmes, pour lever la malédiction encourue par le genre humain ; il bénit Joseph en ce que le Seigneur l'avait prédestiné pour être le chef de la sainte famille, le soutien et la consolation de la Vierge-Mère, le père nourricier de son fils, et son digne coopérateur dans l'exécution de ses desseins miséricordieux sur la terre. — L'Évangile remarque à cette occasion que les parents de Jésus étaient dans l'admiration des choses qu'on disait de lui et de tout ce qu'ils en apprenaient de nouveau par le ministère de ceux que Dieu remplissait de son esprit pour publier ses merveilles ; car il faut observer que, quoique l'ange eût découvert si parfaitement à Joseph et à sa sainte épouse le miracle de l'incarnation du Verbe éternel, il ne leur avait cependant pas dévoilé à la fois toutes les suites de ce grand mystère. (Vie de saint Joseph, par un ancien curé.)

se seront dévoilées, — votre âme sera traversée d'un glaive ¹... »

Alors, c'est une pieuse croyance que toutes les ignominies et toutes les douleurs de la Passion apparurent en quelque sorte à Marie. Soumise et dévouée à la volonté de Dieu, elle baissa la tête, acceptant les angoisses avec résignation, comme elle avait accepté les faveurs avec humilité.

En ce moment survint encore une prophétesse nommée Anne. Elle était fille de Phanuel, de la tribu d'Aser, veuve de son mari, avec lequel elle n'avait vécu que sept ans, depuis qu'elle l'avait épousé étant vierge. Elle avait alors quatre-vingt-quatre ans. Elle demeurait dans le Temple, servant Dieu nuit et jour dans le jeûne et dans la prière. A la vue du divin enfant, « elle se mit aussi à louer hautement le Seigneur et à parler de Jésus à tous ceux qui attendaient la rédemption ². »

¹ Saint Luc, chap. ii, versets 25-35.

² Saint Luc, chap. ii, versets 36-38.

« Non seulement, dit ici saint Ambroise, les anges, les prophètes et les bergers publient la naissance du Sauveur ; mais les justes et les anciens d'Israel font éclater cette vérité. Hommes et femmes, jeunes et vieux, célèbrent une croyance que tant de miracles confirment. Une vierge devient mère ; une femme stérile ¹ enfante ; un muet parle ² ; Élisabeth prophétise ; le Mage adore ; un enfant enfermé dans le sein de sa mère ³ fait sentir sa joie ; une veuve ⁴ confesse cet événement merveilleux ; et le juste l'attend ⁵. » Saint Thomas de Villeneuve s'arrête ici à considérer le saint vieillard Siméon, qui, au moment de prononcer la sentence qu'attendait la pauvre mère, se trouble, se tait, puis se tourne vers Marie, surprise de ce trouble soudain du vieillard, au milieu de la consolation que les Cieux lui donnent : — O

¹ Élisabeth.

² Zacharie.

³ Saint Jean-Baptiste.

⁴ Anne.

⁵ Siméon.

filles des rois, dit-il, je voudrais vous épargner les paroles que vous devez entendre ¹ : Cet enfant, qui vous rend si heureuse aujourd'hui, deviendra pour vous le sujet de la plus cuisante douleur que jamais créature ait éprouvée. Il sera poursuivi, abreuvé d'opprobres ; et vos yeux le verront expirer dans les supplices. Beaucoup viendront qui rendront gloire à son nom au prix de leur sang même. Mais, tandis que ceux-là souffriront dans leur corps, vous aurez à souffrir dans votre cœur ².

Ces choses se passaient dans le parvis du Temple. Les saints Évangiles ne nous disent pas si les prêtres auxquels Marie offrit le sacrifice de la purification, ni ceux à qui fut présenté Jésus, eurent la grâce de reconnaître en lui le Sauveur du monde. Mais une tradition, admise par saint Basile, saint Grégoire de Nysse et plusieurs autres Pères des premiers siècles, autoriserait à croire que Zacharie était présent. Suivant cette tradi-

¹ *O Virgo regia ! nollem tibi talia nuntiare ; sed audi.*

² S. int. Alphonse de Liguori, discours sur la Purification de Marie.

tion, Marie s'étant placée dans le Temple du côté des vierges, les prêtres voulurent l'en éloigner. Zacharie, ajoute-t-on, s'y opposa, soutenant qu'elle était toujours vierge; sur quoi, dit-on encore, les prêtres le tuèrent. Nous rapporterons un peu plus loin une autre version sur la mort de ce patriarche ¹.

« Marie et Joseph, ayant accompli ce qui était ordonné par la loi ², s'en retournèrent à Nazareth ³.

¹ Chapitre xvii, ci-après.

² La fête de la Purification de la Sainte Vierge et de la Présentation de Notre-Seigneur se célèbre dans l'Eglise le 2 février.

³ Saint Luc, chap. ii, verset 39.



Si Jésus dans l'enfance
Se voit persécuté,
Bénéissons la souffrance,
Souffrons l'adversité.

Quatrains du P. Barré.

XV.

FUI TE EN ÉGY PTE.

Peu de temps après, l'ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, tandis qu'il dormait, et lui dit : — « Levez-vous ; prenez l'enfant et sa mère, et fuyez en Égypte ; vous y demeurerez jusqu'à ce que je vous dise d'en sortir. Car Hérode se prépare à chercher l'enfant pour le faire mourir ¹. »

On croit que le roi Hérode avait été jusqu'alors retenu malade à Jéricho.

Joseph, s'étant levé aussitôt, prit l'enfant et sa mère ; et ils partirent cette nuit-là même, s'éloignant en silence de leurs demeures abandonnées. Les évangélistes n'ont rien laissé touchant les cir-

¹ Saint Matthieu, chap. 2.

constances de ce voyage d'exil vers une terre étrangère ¹. •

• « On était encore dans la froide saison, dit saint Bonaventure (c'était au commencement de février). Dans sa terreur, la sainte Famille dut traverser la Palestine, en suivant les chemins les plus déserts et les plus rudes. Où se sera-t-elle logée pendant les nuits ? En quel lieu aura-t-elle osé prendre du repos ? Où aura-t-elle rencontré le frugal repas qui devait soutenir ses forces ?.... »

Ce sont encore là des mystères sur lesquels les traditions mêmes sont peu nombreuses. Le pays était infesté de bandes armées. Des périls de toutes sortes entouraient les fugitifs. De pieux auteurs racontent que, comme la sainte Famille, après une marche pénible, traversait un dangereux passage de la Syrie, un détachement d'Arabes errants lui barra le chemin ; mais leur chef,

¹ La plupart des vieux écrivains disent que Marie et Joseph s'enfuyaient à pied. Muzzarelli, dont l'autorité est si grave, croit avoir découvert que la sainte Vierge était portée par un âne.

ému de la détresse de Marie, de l'aspect vénérable de Joseph et des grâces de l'enfant Jésus, leur donna, loin de leur nuire, l'hospitalité dans son repaire, qui était un petit fort au sommet d'un rocher. On montre encore aujourd'hui, aux pèlerins de la Terre-Sainte, les ruines de cette retraite. A ce monument, qui n'est peut-être pas sans authenticité, les légendaires ajoutent une autre tradition, conservée par les vieux souvenirs ; c'est que ce bandit fut le même qui plus tard se convertit sur la croix, à côté de Notre-Seigneur, et qui est désigné, dans les récits de la Passion douloureuse, sous le nom du bon larron. Saint Auselme admet ce fait ¹.

Il y a encore sur ce mystérieux voyage beaucoup de petites légendes naïves que l'on rejette aujourd'hui, — sans doute avec raison, — parce qu'elles manquent d'autorité et qu'elles sentent un peu trop le conteur oriental. Citons pourtant, — en les proposant, non pas à la foi, mais au sentiment du lecteur, — deux petits extraits des vieux écrivains :

« Une fois, la sainte Famille passa la nuit dans une grotte pleine de bêtes féroces, lesquelles, loin de nuire aux fugitifs, leur servirent de sauvegarde jusqu'au matin.

« Une autre fois, Joseph, dans une plaine nue, se voyant poursuivi par les émissaires d'Hérode, prit une poignée de

Enfin Marie et Joseph parvinrent à sortir de la Palestine, avec le trésor du monde. La seconde partie de leur voyage ne fut pas moins pénible que la première. Mais, s'il est vrai, comme plusieurs l'ont pensé, qu'ils purent se joindre dès lors à une caravane, ils eurent du moins plus de sécurité.

blé, la sema ; et aussitôt le blé germa, et grandit si vite, qu'en un instant il se trouva haut et mûr : il y cacha Marie et l'enfant, et quand les gens d'armes arrivèrent, prenant Joseph pour un laboureur, ils lui demandèrent si une femme portant un enfant, et un homme avec elle, n'avaient point passé par là ? — Oui, dit-il, justement quand je semais ce blé — Les gens d'armes voyant le blé bon à cueillir, se trouvèrent fort déroutés par cette réponse et allèrent plus loin... » (*La Vie des trois Marie*, page 63, et plusieurs autres vieilles légendes.)

Dans d'autres récits, qui ont guidé les imagiers et les peintres du moyen-âge, comme on peut le voir par un assez grand nombre de vieux vitraux et de miniatures anciennes, Joseph ne sème pas le blé ; mais il a fait croître en un instant la sémence que vient de jeter dans son champ un bon villageois. Cet autre personnage, émerveillé, prend sa faucille pour moissonner son champ ; et c'est lui qui répond aux hommes d'armes que la femme et l'enfant passaient quand on semait le blé qu'il récolte.

XVI.

SÉJOUR EN ÉGYPTÉ.

Au bout d'un voyage qui dura environ trente jours, la sainte Famille arriva à Héliopolis, autrefois Memphis et aujourd'hui le Caire, où l'on présume qu'elle voulait s'arrêter ¹.

Les écrivains des premiers siècles ont conservé, sur le séjour en Égypte, quelques rares et précieuses traditions, que nos pères du moyen-âge

¹ On montre au vieux Caire la retraite où se logea la sainte Famille. Elle est dans le monastère de Saint-Serge, qu'on appelle *Deir-el-Nassara*. L'enceinte de ce monastère est très vaste ; l'église, qui se trouve à l'intérieur, est petite et pauvre. De chaque côté du grand autel est un escalier de douze marches, par lequel on descend dans une chapelle ou grotte souterraine de vingt pieds environ en longueur sur douze de large. On passe de cette première grotte dans une autre plus petite qu'on désigne sous le nom de *Four*, parce qu'elle en a un peu la forme. Ces deux grottes, assure-t-on, composaient l'humble asile de Jésus, Marie et Joseph. (*Vie de saint Joseph*, par un ancien curé.)

n'ont jamais mises en doute et que nous ne devons peut-être pas repousser trop fièrement. Ils disent ainsi que plus d'un bel arbre inclina ses rameaux pour ombrager la sainte Famille.

« Un jour, après midi, Notre-Dame et Joseph, étant bien las, se reposèrent à l'ombre d'un palmier chargé de dattes. Notre-Dame en désira. Mais elles étaient si hautes, que Joseph ne pouvait les atteindre. Jésus aussitôt élevant ses petites mains, l'arbre abaissa ses branches à la portée de la sainte Vierge ; et, comme aussi elle avait soif, une claire petite fontaine se mit à sourdre au pied du palmier ¹. »

Ils disent encore, et c'est ici une croyance admise, — qu'au passage de l'enfant Jésus, les idoles des temples voisins tombaient et se brisaient. Evagre raconte, dans sa *Vie des Pères*, que lui même a vu, à Hermopolis, un temple dont toutes les statues des faux dieux avaient été renversées et brisées lorsque Jésus avait passé là.

¹ *La Vie des Trois Maries*, page 64.

Mais la sainte Famille s'arrêta peu à Héliopolis¹. Elle alla, une lieue et demie plus loin, au village de Matariéh, où l'on montre toujours un sycomore, qui a plus de six brasses de circonférence, et que les Arabes n'ont jamais cessé d'appeler l'arbre de Jésus et de Marie². On y révere aussi une fontaine d'eau douce dite la fontaine de Marie, où les pèlerins, chrétiens et musulmans, vont toujours chercher la guérison de leurs maux.

« L'eau de cette fontaine est douce et agréable, tandis que celle de toutes les autres est saumâtre et de mauvais goût. D'après la tradition, elle est due à un miracle. Dieu la fit surgir du sein de la terre pour désaltérer Jésus, Marie et Joseph. Sans prétendre qu'un tel fait mérite la même croyance que si je le voyais consigné dans nos livres saints, dit le P. de Géramb, il me semble qu'il était naturel que Dieu fit pour son Fils,

¹ On visite, dans le monastère de Saint-Serge, au Caire, une grotte où habitaient, dit-on, Jésus, Marie et Joseph.

² Le P. de Géramb vit ce bel arbre en 1633; il est au milieu d'un vaste jardin planté d'orangers.

pour Marie, pour Joseph, ce qu'il n'avait pas dédaigné de faire par l'entremise de Moïse, à la montagne d'Horeb, pour un peuple murmureur et ingrat. Et l'idée de la sainte Famille accablée de lassitude, se soulageant à l'onde pure d'une source qu'elle doit à la bonté de celui qui l'a fait avertir miraculeusement par un ange de fuir en Égypte, pénètre si profondément mon cœur, que je ne saurais résister au mouvement qui me porte à le croire. Mon âme se sent attirée, élevée vers le ciel par la considération de ce bienfait ; et, trouvant son bonheur à écouter la voix d'une tradition que ne dément aucun récit contraire, elle admire, elle loue, elle bénit, et se répand en actions de grâces ¹. »

Le brave seigneur d'Anglure, célèbre dans les croisades², raconte, avec la naïveté d'un chrétien

¹ Le P. de Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem*. Lettre 48.

² Il avait été plusieurs années captif de Saladin, qui, admirant sa loyauté, son courage, sa sagesse et ses autres vertus, lui rendit la liberté, à condition qu'il porterait son nom ; et ce seigneur s'est appelé depuis Saladin d'Anglure.

des vieux temps, l'origine de cette fontaine ; il l'avait apprise en Égypte même, où il resta longtemps prisonnier :

« Quand Notre-Dame, mère de Dieu, eut passé les déserts et qu'elle vint en ce lieu-là, dit-il, elle mit Notre-Seigneur à terre, et s'en alla cherchant de l'eau par la campagne, mais n'en put trouver. Elle s'en revenait donc bien dolente à son cher enfant, qui, gisant étendu sur le sable, avait frappé la terre de son petit talon ; et il en sourdit une fontaine d'eau excellente. Notre-Dame, bien joyeuse, remercia Notre-Seigneur, lava dans cette eau les drapelets de son cher enfant, les étendit sur la terre pour les sécher ; et de l'eau qui en dégoutta naquirent de petits arbrisseaux qui portent le baume... »

Nous donnons ces gracieuses croyances sans les imposer, mais sans hésiter beaucoup, pour notre compte, à les admettre.

XVII.

LE MASSACRE DES INNOCENTS.

Pendant que la sainte Famille fuyait, « Hérode, qui voyait que les Mages l'avaient méprisé, entra dans une extrême colère ¹ ... » D'abord, dit saint Augustin, ne recevant point de nouvelles, il avait pu croire quelque temps que ces étrangers, n'ayant pas trouvé celui qu'ils étaient venus chercher de si loin, avaient eu honte de repasser par Jérusalem. Mais plus tard sans doute il fut éclairé par ce qui eut lieu à Jérusalem, le jour de la purification de Marie, où Siméon et la prophétesse Anne déclarèrent publiquement que cet enfant devait être la lumière des nations et la gloire d'Israël. Cédant aux transports d'un monstrueux dé-

¹ Saint Matthieu, chap. II, versets 16-18.

lire, peu surprenant au reste de la part d'un furieux qui avait fait mourir ses propres enfants, il donna un ordre affreux.

» Ayant envoyé des gens armés, il fit tuer tous les enfants de deux ans et au dessous, dans Bethléem et dans tout le pays d'alentour, selon le calcul qu'il fit sur ce que lui avaient dit les Mages.

» Ce fut, poursuit l'écrivain sacré, l'accomplissement de ces paroles prophétiques de Jérémie : — Un grand bruit a retenti dans Rama ; on y a entendu des plaintes et des cris lamentables ; c'est Rachel qui pleure ses enfants et ne veut point recevoir de consolation, parce qu'ils ne sont plus ¹. »

Saint Matthieu ne rapporte pas seul ce fait cruel. Macrobe, dans ses *Saturnales*, et d'autres historiens étrangers aux évangélistes mentionnent avec horreur le massacre des enfants ordonné par Hérode ².

¹ Jérémie, chap. xxxi, verset 15.

² Il n'épargna pas même son propre fils ; et on lit dans *Macrobe*, à cette occasion, la célèbre parole d'Auguste :

A la nouvelle de ce grand crime, une vaillante tribu d'Arabes du désert se leva tout entière, dit-on; poussa un long cri de vengeance, et, sans s'effrayer du nombre, vint attaquer le roi des Juifs, ce vassal protégé des Romains.

Lorsque les bergers sortis de la crèche avaient répandu jusqu'aux confins de leurs montagnes le bruit des merveilles qu'ils avaient vues, cette même tribu en avait été frappée. Elle avait reconnu dans l'enfant de Bethléem le Dieu Sauveur attendu, dont elle gardait aussi l'espérance. Depuis lors, elle honorait Marie et l'enfant. La douce image de l'enfant sur les genoux de la Vierge pure fut sculptée, dit-on, contre une des colonnes de leur Caaba (maison sacrée) et mise solennellement au nombre des divinités que révéraient les trois Arabies. Du temps de Mahomet, on l'y voyait encore, comme l'attestent de graves historiens arabes¹.

« Il vaut mieux être le pourceau que le fils d'Herode. » Il faisait allusion à l'usage juif de ne pas tuer de porcs.

¹ El Azraki, cité par Burkhardt (*Voyage en Arabie*, tom.

Cette levée contre le tyran se trouve consignée dans les Toldos, livre juif fort ancien, empreint d'un sentiment de haine furieuse contre le Christianisme. On y voit qu'Hérode eut à soutenir et laissa sur les bras de son fils une guerre contre des tribus du désert *qui adoraient l'image de Jésus et de Marie, sa mère*. Ces tribus essayèrent même, à ce sujet, de faire des alliances avec plusieurs villes de la Palestine.

Que l'on ne s'étonne plus des craintes que causait à Hérode un rejeton de la famille de David. D'autres que lui persécutèrent cette noble famille, en haine de ses droits antiques et de ses glorieuses espérances. Après la conquête de Jérusalem, Vespasien ordonna de rechercher et de détruire la postérité de David¹. Sous Trajan, la persécution continuait encore. Enfin, Domitien se fit amener

¹ *Id.*, p. 224,) rapporte que la figure du jeune Aïssa (Jésus) sur les genoux de la vierge Marie était sculptée, comme une divinité, sur une des colonnes les plus proches de la porte de la Caaba. M. l'abbé Orsini, *Histoire de la Mère de Dieu*.

¹ Eusèbe, d'après Hégésipe.

à Rome deux rejetons de cette race illustre, qui étaient les petits-fils de l'apôtre saint Jude : les Juifs, en haine du nom de Jésus-Christ, les lui avaient dénoncés. L'empereur, qui voulait les mettre à mort comme descendants de David, afin d'ôter aux Juifs tout prétexte de révolte, après les avoir interrogés, apprenant qu'ils ne possédaient que trente-neuf arpents de terre, qu'ils cultivaient de leurs propres mains, les renvoya, tranquilisé sur leur ambition, par leur simplicité et leur pauvreté ¹.

Ajoutons encore que, selon d'anciennes traditions, que saint Pierre d'Alexandrie regardait comme avérées, le père et la mère de Jean-Baptiste, tremblants pour leur fils, le cachèrent dans une caverne pendant le massacre. Ils savaient qu'Hérode l'avait condamné. Élisabeth, qui l'allaitait, étant morte au bout de quarante jours ², l'enfant, gardé par un ange, fut élevé dans le

¹ Eusebe, liv. III, chap. 20

² Th. de Berlaymont, Soc. Jesu, Parad. puerorum, pars II, cap. 6, post Cedrenum.

désert, inconnu des hommes. Hérode, sachant qu'on n'avait pu trouver cet enfant, excita ses partisans à tuer Zacharie, son père. Un jour que, près de l'autel, il disait que le fils de Marie était véritablement le Christ attendu, et que sa mère n'avait pas cessé d'être vierge, ils élevèrent contre lui une sédition, le tuèrent, et rougirent le Temple de son sang ¹.

Peu après le massacre des innocents ², Hérode mourut d'une horrible mort. Il fut attaqué d'une maladie extraordinaire. Un feu que rien ne faisait deviner au dehors le dévorait au dedans, accompagné d'une faim canine qu'il ne pouvait apaiser. — Ses intestins se remplissaient d'ulcères ; des vers immondes rongeaient son corps qui s'en allait en pièces. Parmi les convulsions des atroces

¹ Het leven van de H. Maegd en Moeder Gods Maria, door J. Pieterz.

² Les Grecs élèvent à quatorze mille le nombre des enfants massacrés ; mais on croit cette supputation exagérée. On trouve sous un autel, à Beth'ém, une vaste sépulture, où furent déposés, dit-on, les restes mortels de ces premiers martyrs.

douleurs qui le secouaient, sa chair en putréfaction répandait une si affreuse odeur, que personne ne pouvait plus demeurer auprès de lui. Il expira ainsi. — Jésus alors avait un an.

XVIII.

RETOUR D'ÉGYPTE.

On croit généralement que l'enfant Jésus resta sept ans en Égypte ¹, avec Marie et Joseph. L'ange du Seigneur vint mettre un terme alors aux souffrances de la sainte Famille sur cette terre étrangère. Il apparut en songe à Joseph :

« Levez-vous, lui dit-il, prenez l'enfant et sa mère, et retournez au pays d'Israël ; car ceux

¹ Quelques-uns ne font durer ce jour qu'un an. M. Menghi-d'Arville, 5^e exercice. Mais c'est le sentiment le moins admis.



A ce Dieu qui vous aime
Venez tous, sans frayeur :
Venez, les agneaux même
N'ont pas tant de douceur.

Quatrains du P. Barré.

qui cherchaient l'enfant pour le faire périr sont morts.

» Joseph, s'étant levé, prit l'enfant et sa mère et s'en revint dans le pays d'Israel ¹. »

Ce retour fut un autre voyage très pénible, d'abord, dit saint Bonaventure, à cause du dénûment de la sainte Famille ; ensuite, par rapport à Jésus, qui, parvenu à l'âge de sept ans, était trop grand pour être porté, et trop petit pour faire la route sans secours ².

« Ayant appris qu'Archélaüs régnait en Judée, à la place d'Hérode, son père, Joseph craignit d'y aller. Guidé par un avertissement du Ciel qu'il reçut durant son sommeil, il rentra dans la Galilée et s'arrêta à Nazareth. Ainsi s'accomplirent encore deux prophéties : — J'ai rappelé mon fils de l'Égypte ; — et : — Il sera appelé le Nazaréen ³. »

¹ Saint Matthieu, chap. II, versets 19-21.

² Sic magnus est ut portari non valeat, et sic parvus quod per se ire non possit.

³ Saint Matthieu, chap. II, versets 22-23. — Osée, ch. XI, verset 2.

Rentrés ¹ dans les humbles demeures qu'ils avaient dû abandonner sept années auparavant, Joseph et Marie reprirent leur vie de travail. Ils n'avaient guère d'autre fortune. Les ennemis des chrétiens leur reprochaient, dans les deux premiers siècles, que Marie, qu'ils honoraient comme la Mère de Dieu, était une femme qui avait vécu en travaillant de ses mains. C'était la vérité; et il est doux, dit Fénelon, « de se représenter l'auguste Reine du ciel, tantôt faisant elle-même les habits de sa famille, suivant la coutume des femmes juives; tantôt allant puiser de l'eau pour les besoins domestiques, selon l'exemple des plus illustres femmes des patriarches; tantôt apprêtant les doux repas que devaient faire avec elle son époux et son fils bien-aimé. Combien cet exemple doit ennobler, aux yeux des femmes chrétiennes, les modestes travaux qui leur sont confiés ! »

On croit que Joseph faisait des jougs, des char-
rues, des barques et d'autres ouvrages de char-

¹ Les martyrologes anciens fixent au 7 janvier la rentrée de la sainte Famille à Nazareth.

pentier. « Et il voyait l'enfant, son divin maître pourtant, lui obéir et le seconder, ouvrir et fermer la boutique, l'aider à scier le bois, manier avec lui le rabot et la hache, ramasser les copeaux et ranger la maison ¹. »

Jésus a voulu être pauvre pour notre enseignement, « et pour que nous soyons tous également riches de son indigence ². » Cependant, au moyen de l'héritage de ses parents et des présents des Mages, Marie aurait pu vivre dans quelque abondance. Mais, dit le vénérable Canisius, elle n'avait jamais gardé de ses biens qu'une faible part; et, d'accord avec Joseph, elle consacrait tout le reste aux aumônes; ce qui a fait croire que les saints époux avaient aussi fait vœu de pauvreté ³.

¹ S. Int Alphonse de Liguori, exerce de plété en l'honneur de saint Joseph ; après Gerson.

² Propter vos egenus factus est, cum dives esset, ut illius inopia vos divites essetis. Saint Paul, II^e aux Corinth., chap. 8, verset 9.

³ Saint Bernard, et Révélat. de sainte Brigitte. liv. 1, chap. 40.

« Cependant l'enfant croissait et se fortifiait, rempli de sagesse; et la grâce de Dieu était en lui ¹. »

XIX.

JÉSUS PARMI LES DOCTEURS.

Jésus avait douze ans lorsque eut lieu le seul évènement de ses jeunes années que l'Evangile ait rapporté.

« Joseph et Marie allaient tous les ans à Jérusalem pour la fête de Pâques ². » Auguste ayant exilé Archélaüs à Vienne dans les Gaules, et réduit la Judée en province romaine, Joseph et Marie, qui n'avaient plus de crainte, et qui voyaient

¹ Saint Luc, chap. ii, verset 40.

² Saint Luc, chap. ii, verset 41.



Quand Jésus nous révèle
Son doux enseignement,
Nous devons, pleins de zèle,
L'écouter humblement.

Quatrains du P. Larré.

que Jésus, âgé de douze ans, pouvait supporter cette longue route, l'emmenèrent avec eux.

Ces voyages sacrés se faisaient par grandes troupes, les hommes allant ensemble et les femmes en groupes séparés. Jésus marchait sans doute au milieu de ses jeunes parents, les fils d'Alphée et de Zébédée, que l'Évangile, selon le génie de la langue hébraïque, a nommés ses frères ¹, quoiqu'ils ne fussent que ses cousins.

Après qu'ils eurent mangé l'agneau pascal et que les jours de la fête furent passés, les parents de Jésus reprirent le chemin de la Galilée. « Mais l'enfant demeura à Jérusalem, sans que son père et sa mère s'en aperçussent ² » Pensant, chacun à part sans doute, qu'il était avec quelqu'un de leur compagnie, ils marchèrent cette première journée jusqu'au soir et ne cherchèrent Jésus qu'à la couchée. C'était, dit-on, à Bérée, qui est à quatre ou cinq lieues de Jérusalem. Ne l'ayant

¹ M. l'abbé Orsini, *Histoire de la Mère de Dieu*.

² Saint Luc, chap. II, versets 43-45,

point trouvé, et personne de leur connaissance ne l'ayant vu, ils retournèrent à la ville fort inquiets, s'informant de lui avec anxiété,

« Depuis les paroles de Siméon, dit le père Engelgrave ¹, Marie portait dans son cœur le glaive douloureux. Elle prévoyait et savait toutes les souffrances que devait embrasser son fils. En l'allaitant, elle avait songé au fiel et au vinaigre qu'on devait lui présenter sur le Calvaire. Lorsqu'elle le portait et qu'il étendait ses petits bras, elle le voyait en croix. Lorsqu'elle l'enveloppait de langes, elle pensait aux cordes qui devaient le lier un jour. Elle ne pouvait contempler ses pieds et ses mains, sans frémir à l'idée des clous. Si elle le baisait, elle était troublée du baiser du traître. S'il dormait enfin, elle le voyait mort. »

Elle était ainsi frappée sans relâche de toutes les douleurs attendues. Mais elle n'avait point prévu et ne s'expliquait pas cette angoisse de sa perte, qu'elle supportait seule avec Joseph. Dans

¹ Dominica infra octavam Nativitatis, et sanctæ Brigittæ Revelationes.

leur humilité, ils craignaient d'avoir mérité ce malheur inouï par quelque offense. Et leur peine dura trois jours,

Ce ne fut qu'après trois jours de recherches que Marie et Joseph retrouvèrent Jésus, sous le portique du Temple où s'assemblaient les docteurs de la loi, assis au milieu d'eux, les écoutant, les interrogeant, et tenant tous ceux qui l'entendaient ravis en admiration de sa sagesse et de ses réponses,

« A sa vue, Joseph et Marie furent remplis de joie et d'étonnement; et sa mère lui dit : — Mon fils, pourquoi avez-vous agi de la sorte avec nous? Voilà que nous vous cherchions, votre père et moi, dans une grande affliction ¹. »

Non pas que Marie, dans cette représentation tendre, ait voulu, comme l'ont dit des hérétiques, reprendre Jésus. Elle ne faisait que lui exposer sa douleur ².

¹ Saint Luc, chap. ii, versets 46-48.

² Non erat increpatio sed amorosa conquestio. Dyonis. Carth.

Elle venait de nommer Joseph, son père. Jésus, dans sa réponse mystérieuse, parle de son père véritable :

« Mais pourquoi me cherchiez-vous? dit-il à Joseph et à Marie avec douceur. Ne saviez-vous donc pas qu'il faut que je m'occupe des choses qui regardent mon père?... »

« Ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait là. Sa mère cependant conservait en son cœur toutes ces choses.

» Et Jésus s'étant levé, s'en retourna avec eux à Nazareth; — et il leur était soumis ¹. »

Ainsi ce Dieu, à qui les anges et les puissances des cieux obéissent, était soumis à Marie.

« De ces deux choses, ou l'étonnante humilité du fils, ou l'éminente élévation de la mère, admirez, dit saint Bernard, celle qui vous frappera davantage. Pour moi, l'une et l'autre me surprennent et sont à mes yeux de grands prodiges. Qu'un Dieu obéisse à une femme, c'est une hu-

¹ Saint Luc, chap. II, versets 49-51.



Jésus, Joseph, Marie,
Seconde Trinité,
Que votre compagnie
Soit notre sûreté.

Quatrains du P. Barré.

milité sans exemple. Qu'une femme commande à un Dieu, c'est un degré de gloire qui n'a point d'égal. »

XX.

LA SAINTE FAMILLE.

Jésus leur était donc soumis. Saint Justin le Martyr rapporte qu'il servait d'aide à saint Joseph dans son atelier et partageait ses travaux. Saint Jérôme raconte pareillement qu'il maniait la hache et la scie. « Il vivait, dit Gerson, s'occupant des plus humbles soins, élevant ainsi son père nourricier à une dignité que les fidèles comprennent dans le culte d'honneur qu'ils rendent à saint Joseph. »

Les auteurs des premiers siècles disent qu'on montrait encore de leur temps des jougs que le

Sauveur avait fabriqués de ses mains, ¹. Il aidait sa mère aussi dans ses travaux, et, selon la loi imposée à la condition humaine, il gagnait son pain à la sueur de son front.

Il passa son adolescence et les années de sa jeunesse dans une telle obscurité, que les traditions mêmes ont semblé craindre d'enlever ce mystérieux voile. Tout ce qu'on en sait, « c'est qu'avec l'âge il croissait en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes². »

La vie de l'humble Marie n'est pas moins cachée.

On montre encore, à Nazareth, la fontaine où elle allait puiser de l'eau, une partie de sa maison, la place de la chambre sainte (Santa Casa) transportée à Lorette par les anges, et quelques

¹ Jésus exerça très certainement le métier de Joseph. Les Nazaréens, dans leur fureur contre lui, l'appellent par dérision *l'ouvrier* (*faber*). Saint Marc, chap. vi, verset 3. Ainsi, dit le P. de Ravignan, dans un sermon prononcé en 1849 devant la conférence des ouvriers à Saint-Sulpice, Jésus-Christ ennoblissait le travail et bénissait la profession de l'ouvrier.

² Saint Luc, chap. i, verset 52.

autres vestiges augustes. Mais, nous le répétons, Dieu connaît seul toutes les vertus et toutes les merveilles qui ont rempli ces années sans retentissement.

Ce qui n'est pas pourtant ignoré, c'est que la sainte Vierge, habile, comme nous l'avons dit, à travailler la laine et à tisser les étoffes moelleuses, faisait alors les vêtements de son fils, et spécialement cette tunique sans couture que les soldats tireront au sort sur le Calvaire.

XXI.

MORT DE JOSEPH.

Il n'est point parlé non plus dans les livres saints de la mort de saint Joseph. Les évangélistes et les apôtres qui ont écrit n'étaient pas des historiens taillés à la mesure des hommes. Ils ne

s'occupaient que de *la seule chose nécessaire*, le royaume des cieux.

On croit assez généralement que Jésus avait vingt-neuf ans, lorsque l'homme pur que le Saint-Esprit a honoré des noms de juste et d'époux de la Mère de Dieu, qu'il nous a montré si parfaitement soumis et dévoué à la volonté d'en haut, remit son âme entre les mains du Seigneur. En l'ôtant alors à la terre, il semblerait, dit saint Bernardin de Sienne, que Dieu voulût lui épargner le dur spectacle de la vie souffrante de Jésus.

Joseph expira dans la douce paix apportée par les anges sur la crèche de Bethléem, assisté de Jésus et de Marie ; privilège qui l'a rendu pour tous les pieux chrétiens le patron de l'heureuse mort.

Suivant les usages de Hébreux, ce fut Jésus qui lui rendit les honneurs funèbres.

L'opinion commune est que Saint Joseph mourut à Nazareth, âgé d'environ quatre-vingts ans, peu de temps avant la noce de Cana, le 19 mars, jour où l'Église fête sa mémoire, ou selon d'autres

le 20 juillet ¹. Les Orientaux ont adopté ce jour. Mais une seule fête spéciale ne suffisant pas à un si grand saint, quoiqu'on l'honore encore le jour de Noel, le jour de la Circoncision, le 23 janvier, jour présumé de son mariage, l'Église a établi en 1680 une autre fête, qui se célèbre sous le vocable du *Patronage de saint Joseph*, et que la congrégation des Rits a fixée au troisième dimanche après Pâques. Enfin, comme les dévots de Marie lui ont dédié le mois de mai, depuis longtemps déjà, ils ont, au commencement de ce siècle, consacré le mois de mars à saint Joseph, dont la protection et la bienveillance merveilleuses sont aujourd'hui d'une évidence incontestée.

Privée de son saint et cher appui, Marie, qui, après avoir été le modèle des filles, des épouses et des vierges, devait être aussi, selon la remarque de saint Ambroise, le modèle des veuves, Marie se prépara bientôt à d'autres douleurs. Le temps approchait où son fils allait se manifester au monde.

¹ *Vie de saint Joseph*, par un ancien curé.

Elle savait quels combats il avait à soutenir. Elle ne cessait plus d'être un instant sous le glaive que Siméon lui avait prédit.

Un jour elle apprit que le fils de Zacharie et d'Élisabeth commençait sa mission divine. Jean avait rompu le silence du désert. Précurseur du Messie, il l'annonçait à la terre et préparait ses voies. Il appelait les hommes à un baptême de pénitence.

Une tradition répandue chez tous les peuples de l'Orient, et qui s'accordait, comme nous l'avons déjà dit, avec les prédictions des anciens prophètes, fixait si précisément pour ces temps-là l'avènement du Rédempteur¹, que plusieurs parmi les Juifs se demandaient si Jean n'était pas le Messie qu'ils attendaient. Mais il leur apprit qu'il n'était que la voix chargée de l'annoncer.

Jésus, âgé de trente ans, quitta alors sa mère, et se prépara dans la solitude, par la méditation,

¹ Suétone, dans la vie de Vespasien, cap. 4. Tacite, lib. v, cap. 4. C'est cette tradition qui a inspiré la quatrième églogue de Virgile.

la prière et le jeûne, à la vie publique que son humanité devait accomplir. Venu pour expier, il voulut d'abord recevoir le baptême de Jean. Après quoi, entouré déjà de ses premiers disciples, il revint pour quelques jours à Nazareth, auprès de Marie¹.

¹ La ville de Nazareth, située à trente lieues environ au nord de Jérusalem, n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade pauvre et misérable. On évalue sa population à trois mille habitants, dont le plus grand nombre est catholique. On y trouve encore un vieux édifice voûté, reste de la Synagogue où Jésus enseignait (saint Luc, chap. iv), lorsqu'il fut outragé par les Juifs, qui voulurent le précipiter. Mais le monument le plus auguste de la vieille cité, c'est la maison de Marie et de Joseph. En ce temps-là les habitants les moins aisés de Nazareth avaient leurs demeures au revers et dans le flanc de la montagne. C'étaient des maisons peu spacieuses, creusées en partie dans le corps même du rocher, avec un petit corps de logis construit en maçonnerie sur le devant et composé pour l'ordinaire d'une seule chambre de plain-pied. On voit encore aujourd'hui de telles demeures; et telle était celle de Marie et de Joseph. C'est ce corps de logis avancé qui fut transporté par les anges, à la fin du treizième siècle, en Dalmatie d'abord et ensuite à Lorette. (Voyez dans les légendes de la sainte Vierge celle de *la Santa Casa*). Il n'est resté à Nazareth que la grotte, enfermée dans une belle église, où on lit sur toutes les portes les paroles heureuses de l'ange Gabriel: *Je vous salue, Marie*.

XXII.

MIRACLE DE CANA.

En ce temps-là, il se fit des noces, à Cana en Galilée. Les époux, qui étaient parents de la sainte Vierge, y convièrent Jésus, avec sa mère et ses disciples.

L'assemblée, comme toujours, était nombreuse. Au milieu du festin, le vin manqua. la Mère de Jésus, dont la charité ne sommeillait jamais, se pencha vers son fils, auprès de qui elle était assise et lui dit :

— Ils n'ont plus de vin.

Jésus lui répondit, à voix basse : — Qu'y a-t-il en cela qui nous touche, vous et moi¹ ? Mon heure n'est pas encore venue.

¹ Saint Jean, chap. II, verset 4, « Qu'importe à vous et à moi ? » *Quid mihi et tibi, mulier ?* Nous avons traduit

Marie néanmoins dit à ceux qui servaient et qui n'avaient rien entendu : — Faites tout ce qu'il vous dira.

Car elle voulait sauver à ses parents une sorte d'humiliation.

« Or il y avait là six grandes urnes de pierre. Jésus commanda aux serviteurs de les emplir d'eau. Après quoi, il leur dit : — Puisez-en maintenant et portez-en au maître d'hôtel.

comme tous les anciens; car ce n'est que depuis les calvinistes qu'on lit dans la plupart des versions françaises : *Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ?* Ce qui, à notre avis, n'est guère le sens, pour ne pas dire plus. Le latin et le grec signifient exactement : « Qu'y a-t-il là pour vous et pour moi ? » « Qu'y a-t-il là qui touche vous et moi ? » et plus fidèlement peut-être encore : « Qu'importe à vous et à moi ? »

Quant au mot *femme*, dont plusieurs personnes sont choquées, le latin n'en a pas d'autre. Beaucoup de langues modernes sont frappées du même inconvénient. Les Flamands et les Hollandais, en pareille circonstance, disent *vrouw* (prononcez *frau*), qui veut dire femme et dame. Toutefois, le mot latin *mulier* ne rend pas entièrement le grec *gunè*, qui est plus doux et qui quelquefois veut dire mère. Pourquoi ne pas plutôt adopter ce sens, quand la suite du texte prouve que, loin d'être dure, la réponse de Notre-Seigneur était bienveillante ?

» Ils le firent ; et ce vin fut trouvé meilleur que celui qu'on avait bu jusqu'alors ¹. »

Ainsi ce fut à sa mère que Jésus accorda son premier miracle.

XXIII.

LA VIE PUBLIQUE DE JÉSUS.

Nous ne pouvons rapporter ici, de la vie de Notre-Seigneur, que les passages peu nombreux où l'on rencontre la sainte Vierge. Quelquefois, dans ces circonstances, on entend des paroles qui, au premier abord, étonnent la raison humaine. Lorsqu'un jour on vint dire à Jésus, au milieu de sa prédication, que sa mère et ses frères ² le de-

¹ « Ce fut là le premier des miracles de Jésus ; il fut fait à Cana en Galilée. Par là il fit connaître sa gloire, et ses disciples crurent en lui. » (Saint Jean, chap. II, versets 1-11.)

² On sait qu'il faut entendre par ce mot, selon le génie de

mandaient, — il répondit : — « Qui sont ma mère et mes frères ? Ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique¹. » — Mais il disait ces mots comme axiome général; car, aussitôt qu'il les eut dits, il sortit pour aller rendre à sa mère, selon que le remarque saint Jean Chrysostome, l'honneur que la bienséance exigeait de lui.

Marie vivait dans une profonde retraite. Mais, toutes les fois qu'elle le pouvait, elle suivait Jésus. Le jour où les Nazaréens, furieux des reproches que leur adressait le Sauveur, l'entraînèrent au sommet de la montagne voisine pour le précipiter, on sait que la sainte Vierge accourut dans le trouble, espérant sauver son fils. La frayeur arrêta ses pas à moitié chemin, dans l'endroit où l'on voit encore les ruines de l'église bâtie par sainte Hélène à *Notre-Dame-de-l'Effroi*.

la langue des Hébreux, les cousins de Jésus. Nous l'avons déjà remarqué.

¹ Saint Luc, chap. vii, versets 19-24. Saint Marc, ch. iii, versets 31-34.

Peu après cet événement, Marie, inquiète déjà de l'emprisonnement de Jean-Baptiste ¹, apprit que le roi Hérode venait de lui faire trancher la tête. Les disciples de Jean s'étaient empressés d'apporter cette nouvelle à Jésus ². Son cœur de mère sentit redoubler des craintes que sa soumission sans bornes à la volonté de Dieu l'obligeait à porter en silence.

On croit que Marie fut baptisée par Notre-Seigneur, qui, selon les traditions antiques, ne donna, de ses mains, le baptême qu'à sa mère et à saint Pierre.

Avec les saintes femmes dont les noms ont été conservés par l'Evangile, Marie accompagnait de sa présence, de ses secours ou de ses vœux, les travaux de son fils. Elle connut son entrée à Jérusalem, au milieu des chants d'hosanna ³. Mais si

4

¹ Surnommé ainsi à cause qu'il baptisait.

² Saint Matthieu, chap. xiv, versets 12. Jean-Baptiste mourut un an avant Notre-Seigneur

³ Saint Marc, chap. xi, verset 10. Saint Matthieu, chap. xxi, verset 9, etc.

on ne la vit pas, l'humble mère, dans ce triomphe, on la verra bientôt sur le Calvaire.

Hélas ! éclairée par l'Esprit-Saint, elle savait ce qui allait suivre ces glorieux instants, qui furent le prélude de tant de douleurs et de tant d'angoisses !

XXIV.

MARIE A LA FLAGELLATION.

Le jeudi, que l'Église appelle le Jeudi-Saint, après que Notre-Seigneur, dans la dernière cène qu'il fit avec ses apôtres, eut institué, comme gage éternel de son amour immense, le sacrement adorable de l'Eucharistie, c'est une croyance qu'il alla faire à sa mère son adieu suprême ¹.

¹ Saint Bonaventure, *Meditat. vitæ Christi*, cap. 12. Fornerus, *In Paradis*. Tom. II, conc. 23, etc.

Les larmes qui se répandirent dans une séparation si douloureuse commencèrent l'expiation dure que Jésus avait acceptée dans sa tendresse pour nous. Marie devait en partager l'horrible amertume.

A la suite de cette entrevue si triste, Jésus s'en alla prier au jardin des Olives. Et l'on sait comme l'aspect du calice qu'il devait boire jusqu'à la lie, troubla son humanité et lui causa une sueur sanglante.

Peu de moments après, les apôtres en fuite abandonnaient leur divin maître et se réfugiaient épouvantés auprès de la sainte Vierge, à qui ils annonçaient que Jésus, vendu par Judas, l'un d'eux, était pris, garrotté, entraîné par des soldats, au milieu d'une foule en furie ¹.

D'heure en heure, quelques-uns sortaient timidement, pour rapporter bientôt à la Mère de douleurs toutes les affreuses circonstances de cette nuit lamentable : — Jésus conduit chez Anne,

¹ Saint Anselme, *Dialog. de Pass. Dom.* ; Albert-le-Grand, *serm. Advent.*, etc.

chargé de mille outrages, livré, dans la cour du grand-prêtre, à une multitude en démente, fut abreuvé d'ignominies telles, que les évangélistes n'ont pas voulu en conserver les détails : — tableau épouvantable, qui ne sera déroulé dans sa hideuse nudité, devant les hommes, que le jour du dernier jugement ¹.

Cette nuit fut longue pour Marie.

A quatre heures du matin, défaite, accablée, mais toujours résignée et soumise, elle courut, de Béthanie, où elle demeurerait alors, à Jérusalem, pour revoir son fils. Elle le retrouva dans les mains de ses bourreaux. Ils l'emmenaient, meurtri de coups et souillé de crachats, à la maison de Caïphe ². Elle le suivit-là, sans pouvoir s'élancer jusqu'à lui. Elle vit le soldat qui, de sa main armée d'un gantelet, lui donna impunément un violent soufflet devant le juge ³. Elle accompagna les bandes fré-

¹ Le P. Engelgrage, dominica infra octavam Nativit. Après Drexelius, Rogus Damn., c. 2, etc.

² Saint Anselme, Taulère, Rudolphe, etc.

³ Armata manu. Ce soufflet fut tel que le sang, dit-on,

nétiqnes qui, faisant de l'homme-Dieu leur jouet, le menèrent ensuite chez Hérode et chez Pilate. Elle fut témoin des insolences d'Hérode; elle entendit les accusations portées contre son fils devant Pilate. Elle vit le peuple préférer à Jésus l'infâme Barabbas.

Un spectacle plus effroyable succéda rapidement à ce scandale : les Juifs demandant la mort de Jésus, et la multitude hurlant sans relâche : — Crucifiez-le ! crucifiez le ! — Pilate ne le trouvant coupable d'aucun crime qui pût motiver la sentence de mort : — « Je ne vois rien en lui, dit-il au peuple, qui permette de le faire mourir. » Cependant, pour satisfaire la foule, il ajoute : — « Je vais le faire châtier ; après quoi je le renverrai.

» Mais le peuple redouble ses cris, demandant avec plus d'insistance qu'il soit crucifié. Pilate alors prit Jésus et le fit flageller ¹. »

jaillit par les narines et par la bouche, et que les dents de Jésus en furent ébranlées. Le P. Engelgrave, *ubi suprà*.

¹ Saint Luc, chap. XIII, versets 21 à 23. Saint Jean, c. XIX, verset, 4.

Cette flagellation n'eut pas lieu, comme la représentent généralement tous les peintres, — exécutée par deux ou trois des bourreaux. Jésus était livré à ses ennemis. Tous se ruèrent sur lui, avec des fouets, des cordes, des chaînes, des bâtons. Son corps, devenu méconnaissable, ne fut qu'une plaie; partout les chairs étaient déchirées, les os des côtes découverts; le sang coulait de toutes parts ¹.

Marie était là ², et ne pouvait donner à son fils

¹ Revelat. sanctæ Brigittæ, lib. 4, cap. 10.

² Dans le *Stabat mater dolorosa* (de saint Grégoire-le-Grand), lisez cette strophe :

Pro peccatis suæ gentis
Vidit Jesum in tormentis
Et flagellis subditum..

Dans les vieux hymnes du petit office de Notre Dame-des-Sept-Douleurs :

Ave, dulcis mater Christi,
Quæ dilectum filium
Capi, cædi, flens vidisti,
Manibus crudelium...

Enfin, dans l'*Oratio rhythmica de VII doloribus Deiparæ*:

ni secours, ni soulagement, ni consolation, que par ses larmes ¹.

Après ce supplice, les soldats remirent à Jésus ses vêtements, qu'ils arrachèrent bientôt de son corps meurtri, pour le couvrir d'un vieux morceau d'écarlate. Puis voulant compléter ses insignes de roi des Juifs, « ils firent une couronne d'épines entrelacées, la lui enfoncèrent sur la tête, lui mirent en (guise de sceptre) un roseau à la main droite ; et s'agenouillant en sa présence, ils se moquaient de lui : Salut au roi des Juifs ! disaient-ils ; et ils lui crachaient au visage ; ils lui donnaient des soufflets ; ils le frappaient à la tête avec le roseau.

« Pilate sortit de nouveau : — Je vous l'amène encore, dit-il aux Juifs, afin que vous sachiez derechef que je ne trouve en lui aucun crime.

Ave, dulcis mater Christi,
Lacrymosa quæ vidisti
Captum, vinctum, flagris cæsum,
Plenum plagis dulcem Jesum.

¹ Saint Anselme, De compass. beatæ Virg.

Il fit donc venir Jésus, portant la couronne d'épines et le manteau d'écarlate; et, le montrant au peuple, il dit : — « Voilà l'homme ¹ ! »

Il fallait qu'il le dit, ce mot célèbre, pour que l'œil des spectateurs pût reconnaître Jésus dans cette victime défigurée par le sang et les plaies.

Abandonné de son Père, dit sainte Brigitte, et livré entièrement aux angoisses de son humanité, il cherchait un appui dans les regards de sa mère, que la douleur écrasait. Que devint-elle alors, seule au milieu des bourreaux de son fils? Elle en entendit la foule crier de nouveau : — Otez-le! crucifiez-le! et Pilate le livrer à ses ennemis *pour en faire à leur volonté* ².

Elle vit les apprêts formidables, la croix, les clous, le marteau et tout l'appareil du supplice que l'on apportait devant Jésus.

Elle le suivit au Calvaire, où il allait, chargé de sa croix. Elle pouvait reconnaître tous ses pas ;

¹ Saint Matthieu, chap. xvii, verset 29. S. Marc, chap. xv, verset 19. Saint Jean, chap. xix, versets 4-5.

² Saint Luc, chap. xxiii, verset 26.

car son sang les marquait le long du chemin.....

Elle se trouva devant lui à un carrefour. Séparée de lui par les soldats, elle en reçut le salut conservé par les saintes traditions : — *Salve, Mater.*

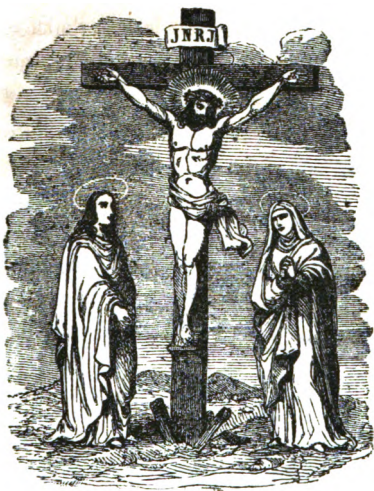
Elle ne put lui témoigner sa compassion que par sa désolation muette, à l'endroit de ce chemin douloureux où les souvenirs du peuple élevèrent l'église de *Notre-Dame-du-Spasme*.

Mais elle reprit pourtant des forces et monta au Calvaire.

XXV.

MARIE AU CALVAIRE.

Pendant les sanglants préparatifs du crucifiement, Marie était sur le lieu où l'on voit encore le petite chapelle dédiée à *Notre-Dame-des-Dou-*



O douloureuse Mère,
Du glaive de douleur
Voici la pointe amère
Qui vous perce le cœur.

Quatrains du P. Barré.

ieurs. Elle entendait les coups de marteau qui enfonçaient les gros clous dans les mains et dans les pieds de son fils. Les blasphèmes du peuple venaient jusqu'à ses oreilles, avec les rires des soldats qui se partageaient les habits de Jésus et tiraient sa robe au sort.

Ce fut alors que l'un des apôtres, un seul, celui que Jésus aimait, Jean, fils de Zébédée, revint auprès de son maître; et c'est lui qui a écrit que, quand le Sauveur divin fut élevé sur l'instrument de sa mort, sa mère se tint devant la croix ¹.

Abîmée dans ses larmes, si la source n'en était pas tarie, elle était plongée dans une mer d'amertumes que les Pères de l'Église mettent au-dessus des tourments de tous les martyrs.

« Où êtes-vous, Marie? s'écrie saint Bonaventure : auprès de la croix? Non, vous êtes sur la croix même, où vous vous sacrifiez avec votre fils. »

¹ Stabat autem juxta crucem mater ejus. S. Jean, XIX, verset 25.

Les premières paroles de Jésus sur la croix avaient été une prière en faveur de ses bourreaux : — « Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ¹. »

La sainte Vierge mérita d'être associée à la divine miséricorde qui consommait la rédemption. Il semblerait qu'elle dût haïr les hommes, les avoir en horreur et les maudire : car ils livraient son fils à la mort, et à quelle mort ! Ils se montraient à ses regards de mère plus monstrueux que les bêtes féroces. Mais le cœur de Marie ne sentait pas au point de vue humain. Ce cœur, comblé de grâce dans toute sa plénitude, comprenait le sacrifice dont elle était le second holocauste. Tout en pleurant des larmes de sang sur les souffrances de son fils adoré, elle consentait à ces souffrances expiatoires et priait aussi pour les coupables.

Il faut le redire encore, la Reine des martyrs depuis longtemps savait d'avance tout ce que son

¹ Saint Luc, chap. xxiii, verset 34.

filz allait souffrir. « Ces paroles de Siméon : *Une glaive de douleur traversera votre âme*, lui avaient fait voir tout d'un coup, selon la révélation que Notre-Seigneur en a faite à sainte Thérèse, toutes les douleurs que Jésus devait supporter. Aussi elle persiste à se taire pendant la passion du Sauveur et lorsqu'il est l'objet d'inculpations injustes. Elle ne dit rien à Pilate, qui reconnaissait l'innocence de Jésus et se montrait disposé à lui être favorable. Elle ne paraît que pour assister à la grande expiation qui s'accomplit sur le Calvaire. Elle accompagne son fils ; et, du moment où il est élevé sur la croix, ses yeux ne le quittent plus jusqu'à ce qu'il ait rendu le dernier soupir et que tout soit consommé. C'est le complément du sacrifice qu'elle a commencé dans le Temple.

» Pour bien comprendre la violence que Marie dut se faire à elle-même, il faudrait pouvoir se représenter l'amour de mère qu'elle avait pour Jésus. L'amour des mères pour leurs fils est si grand, que, s'ils sont en quelque danger de perdre la vie, elles oublient soudain leurs défauts et leurs

torts pour ne plus ressentir qu'une douleur inexprimable. Et cependant, cet amour est rarement entier ; d'autres enfants ou d'autres affections le partagent. Mais Marie n'avait qu'un fils ; et il était le plus beau des enfants des hommes : il était le plus aimable, le plus vertueux, le plus saint, le plus innocent ; en un mot, il était Dieu même. Son amour lui était acquis sans restriction. Et telle était la victime qu'elle offrait elle-même à la mort pour nous sauver tous ¹... »

Plusieurs Pères rapportent même que le bon larron dut la grâce de son repentir et de son salut aux prières de Marie ; notamment saint Anselme, qui croit, comme nous avons dit, que cet homme était le bandit dont on a parlé dans l'histoire de la fuite en Égypte.

Peu après la magnifique promesse qu'il avait faite au larron pénitent, Jésus, baissant les yeux, sembla chercher au pied de la croix ceux des siens qui l'avaient suivi.

¹ Saint Alphonse de Liguori, Discours sur la Purification.

Il vit, près de sa mère, Marie-Madeleine et Marie de Cléophas, et, de tous les apôtres, un seul Jean le bien-aimé.

Voulant laisser à tous les chrétiens une mère dans Marie, il tourna la tête vers la Vierge sainte, et lui dit en indiquant celui qui représentait les disciples : — Femme, voilà votre fils.

Puis il dit à saint Jean : — Voilà votre mère ¹.

Ces paroles furent cruelles pour Marie ; elles étaient l'adieu qui précède la mort. Elles signifiaient : Dans un moment votre fils ne sera plus ! Dans un moment vous demeurerez seule ! Elles devaient rester à jamais sur le cœur de la sainte Vierge.

Jésus employa cette formule : *Femme, voilà votre fils*, dit saint Jean-Chrysostome, pour ne pas provoquer encore par le doux nom de mère un attendrissement trop déchirant.

« C'était la sixième heure du jour (midi); et toute la terre fut couverte de ténèbres jusqu'à la

¹ Saint Jean, chap. xix, versets 23-27,

neuvième heure. Alors Jésus jeta un grand cri en disant : Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné¹ ? »

Quelle langue pourrait exprimer, dit saint Bernard, quel cœur pourrait comprendre le mouvement de désolation que produisirent ces paroles dans les entrailles maternelles de la sainte Vierge ?...

Après cela, au milieu de ce silence de mort et de ces ténèbres qui révélaient le deuil de la nature, Jésus, « voyant que tout était accompli, afin qu'une parole de l'Écriture fût accomplie encore, dit : — J'ai soif.

» Et comme il y avait là un vase plein de vinaigre, un homme se hâta d'en remplir une éponge ; puis l'ayant mise au bout d'un roseau, il la lui présenta à la bouche. Jésus, ayant pris le vinaigre, dit : — Tout est consommé.

• Il jeta pour la seconde fois un grand cri, dit encore ces mots : — Mon Père, je remets mor-

¹ Saint Luc, chap. xxiii, verset 44. Saint Matthieu, chap. xxvii, verset 46.

âme entre vos mains ; — et, baissant la tête, il rendit l'esprit ¹. »

XXVI.

SOLEDA².

Solitude ! — Le Vendredi-Saint, à trois heures, au moment où le sacrifice infini nous a rachetés, les chrétiens se prosternent par toute la terre pour recevoir la bénédiction que le vicaire de Jésus-Christ donne alors au monde. Tous les cœurs sont brisés au souvenir de Jésus-

¹ Saint Jean, chap. XIX, versets 28-30. Saint Matthieu, chap. XXVII, versets 48-50. Saint Luc, chap. XXIII, verset 46.

² Solitude. Les Espagnols, de temps immémorial, pleurent au tombeau la mort de Notre-Seigneur et la solitude de Marie (la *soledad de Maria santissima*). C'est un des plus touchants usages du Vendredi-Saint. Voyez la belle mélodie du P. Al. Lefebvre, à la suite de ses *Chants à Marie*, pag. 97 de la sixième édition.

Christ, mort pour nous si durement. Mais, dans nos larmes, il y a une part pour sa mère.

Si, le vendredi qui précède les Rameaux, nous honorons par anticipation la Mère des douleurs ; si, dans cette compassion de la sainte Vierge, nous pleurons déjà sur elle et sur nous, quels doivent être nos sentiments le soir du Vendredi-Saint, quand Marie, après les agonies du Calvaire demeure seule.

Elle avait dû supporter cette mort désolée ¹, qui déchira le voile du Temple, qui fit trembler la terre, qui ébranla les rochers, qui ouvrit les sépulcres, et fit crier aux soldats : — C'était le Fils de Dieu ² ! — Elle était demeurée au pied de la croix où Jésus-Christ venait de mourir.

« O vous qui passez par ce chemin, arrêtez-

¹ Dans le *Stabat* de saint Grégoire-le-Grand.

Vidit suum dulcem natum

Morientem desolatum,

Dum emisit spiritum.

² Saint Matthieu, saint Luc et saint Jean, *ubi supra*, versets suiv.

vous et voyez s'il fut jamais douleur semblable à la sienne ¹ !

Cependant les Juifs, pour ne pas troubler leur joie au sabbat de la Pâque, songèrent à enlever les corps qui étaient en croix. Mais, comme la loi voulait que les suppliciés y restassent exposés jusqu'à leur mort, ils vinrent avec des massues, dans l'intention de leur briser les jambes ; ce qu'ils firent en effet aux deux larrons. Ainsi Marie, qui pleurait au pied de la croix, vit encore arriver ces hommes armés contre son fils. Saisie d'épouvante, elle les supplia ² de ne point rompre les os de son fils qui était mort ; et, tandis qu'elle parlait, elle aperçoit soudain un soldat impie qui, levant sa lance contre Jésus, la lui plonge dans le côté. A ce coup, la croix fut ébranlée, le cœur de Jésus se partagea ; il en sortit du sang et de l'eau. Comme Marie supporta seule cette douleur, plusieurs Pères di-

¹ Lamentations de Jérémie, chap. 1, verset 12.

² Saint Bonaventure, De compass. Virg. l. et. 1.

sent que ce fut là, à proprement parler, le glaive cruel annoncé par Siméon ¹. La lance qui ouvrit le côté de Jésus, dit saint Bernard ², traversa l'âme de Marie et n'en put être arrachée.

Craignant pour son fils d'autres outrages, elle pria Joseph d'Arimathie, survenu depuis quelques instants, d'aller demander à Pilate le corps de Jésus afin de l'ensevelir. Entre les raisons qu'il exposa pour émouvoir Pilate, il lui déclara, selon saint Anselme ³, que la mère de Jésus succombait à son extrême douleur, si on lui refusait la consolation d'embrasser au moins le corps inanimé de son fils, de l'arroser de ses larmes, et de lui donner la sépulture. Pilate accorda la faveur qu'on lui demandait ; et on descendit de la croix le corps de Jésus.

Vierge sainte ! dit un pieux écrivain , vous aviez donné votre fils si noble et si beau, vous

¹ Saint Alphonse de Liguori, sixième douleur de Marie.

² De Lament Virg.

³ Dial. de Pass. Domini.

l'aviez donné pour le salut des hommes : voyez comme les hommes vous le rendent !

C'est encore une vieille tradition, que la sainte Vierge, qui reçut au pied de la croix le corps de son fils sur son sein, après avoir ôté sa couronne d'épines et fermé ses yeux divins, ne put lui faire plier les bras, — ces bras étendus pour embrasser tous les pécheurs ne devant plus se refermer.

Les fidèles disciples revenus auprès de Jean à ce moment suprême, Joseph d'Arimathie et Nicodème, aidés par les saintes femmes que nomme l'Évangile comme n'ayant pas abandonné leur divin Maître, Marie-Madeleine et Marie de Cléophas, voyant la mère de Jésus écrasée par sa douleur, lui enlevèrent le corps pour l'ensevelir. Mais elle les suivit jusqu'au lieu de la sépulture ; et sa désolation était si grande, que ceux qui passaient ne pouvaient la voir sans pleurer ¹. — Elle demeurait seule.

¹ Saint Bernard *ubi supra*.

XXVII.

MARIE APRÈS LA PASSION.

Marie vint des premières, avec les saintes femmes, le matin du troisième jour, visiter le tombeau qui n'avait pu garder sa proie. Plusieurs anciens Pères disent aussi qu'elle fut la première qui eut le bonheur de voir Jésus ressuscité. Saint Ambroise, au quatrième siècle, mentionne cette tradition comme une croyance incontestée parmi les chrétiens. Le Sauveur parlait à sa mère, dit-il, pendant que les saintes femmes le cherchaient dans le tombeau vide. Elle était appuyée contre un vieil olivier ; un autel a été érigé à cette place révéérée.

Durant les quarante jours qui suivirent sa résurrection, Jésus apparut souvent à ses disciples pour les affermir, et à sa mère pour la consoler.



Créateur de nos âmes,
O Paraclet, venez ;
Animez de vos flammes
Les cœurs par vous formez.

Quatrains du P. Barré.

Le quarantième jour, il monta sur une hauteur près de Béthanie, en vue du Calvaire, du jardin des Olives et de tous les lieux où il avait souffert. Sa mère l'accompagnait, suivie de cent vingt disciples. Alors « Jésus, élevant les mains, les bénit ; et en les bénissant il se sépara d'eux. Ils le virent monter au ciel et disparaître dans une nuée.

» Comme ils étaient attentifs à le regarder s'élevant vers les cieux, deux hommes vêtus de blanc se présentèrent soudain et leur dirent : — Galiléens, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel ? Ce Jésus qui en se séparant de vous s'élève dans les cieux, en reviendra de la même manière que vous l'avez vu y monter.

» L'assemblée ayant adoré s'en retourna comblée de joie¹, » et se prépara dans le recueillement à recevoir l'esprit consolateur que le Seigneur avait promis.

Dix jours après l'Ascension, le jour de la

¹ Saint Luc, chap. xxi, versets 50-52. Actes des apôtres chap. i, versets 9-11.

Pentecôte, comme Marie était en prières dans le cénacle, avec les apôtres et les disciples, « il se fit un mouvement semblable au bruit d'un vent impétueux venant du ciel. Toute la maison en fut ébranlée. Au même instant, ils virent paraître comme des langues de feu qui se partagèrent et s'arrêtèrent sur chacun deux ; et ils furent tous remplis du Saint-Esprit ¹ . »

XXVIII.

MARIE CHEZ SAINT JEAN.

Depuis l'heure où Jésus avait dit à Jean, en lui léguant Marie : « Voilà votre mère, » Jean l'avait prise chez lui ². La sainte Vierge ne se sépara donc point des apôtres, qui, devenus par le don

¹ Actes des apôtres, chap. II, versets 1-5.

² Saint Jean, chap. XIX, versets 27.

de l'Esprit-Saint pleins de science et de courage, prêchaient l'Évangile sans peur, répandaient en tous lieux la doctrine chrétienne et fondaient l'Église. .

« Marie devait rester sur la terre, dit saint Alphonse de Liguori, pour coopérer à la propagation de la foi. Les disciples de son fils venaient à elle dans leurs doutes ; elle les éclairait. Elle demeurait ainsi volontiers, ici-bas, parce qu'elle savait que Dieu le voulait pour le bien de l'Église naissante. Elle n'en éprouvait pas moins une vive peine à se voir privée de la présence de son fils chéri, depuis qu'il s'était élevé au ciel. Là où est le trésor, c'est-à-dire le bonheur, là sont aussi le cœur et l'amour.

» Mais, poursuit le même serviteur de Marie, elle agit toujours d'après les inspirations de la divine lumière. Ses yeux ne se détournaient point de Dieu. Sa consolation, pendant le temps qu'elle passa dès lors sur la terre, était de visiter les saints lieux où son fils s'était trouvé : Bethléem, où il était né ; Nazareth, où il avait passé tant

d'années ; le jardin de Gethsémani, où la passion avait commencé ; le prétoire de Pilate, témoin de la flagellation et du couronnement d'épines ; le Calvaire, où il avait expiré ; le saint sépulcre, où elle avait vu déposer son corps. Cette tendre mère apportait ainsi un douloureux soulagement à son exil. Mais le repos de son cœur n'était pas sur cette terre, et elle s'écriait, avec plus d'amour encore que David : — Qui me donnera les ailes de la colombe, pour m'envoler auprès de mon Dieu et y trouver ma joie ? »

Elle demeura à Jérusalem jusqu'à l'année 44, que la persécution força les apôtres à en sortir. On croit qu'alors elle suivit saint Jean, son fils d'adoption, à Éphèse, où elle vécut dans la retraite et la méditation, dans la prière et les bonnes œuvres.

Les écrivains sacrés n'ont rapporté de cette autre époque que ce qui concerne la mission des apôtres ; et l'on n'a encore sur le reste de la vie de la sainte Vierge qu'un nombre de pieuses traditions. Toutefois, les éloges donnés par saint

Paul à l'église d'Éphèse sont une preuve des bénédictions qui suivaient les pas de Marie.

Les Pères disent aussi que saint Jean et les autres évangélistes durent beaucoup de lumières à la sainte Vierge; que c'est d'elle que saint Luc recueillit plusieurs merveilleuses circonstances de l'enfance de Jésus, et que c'est l'extrême humilité de Marie qui imposa aux évangélistes et aux apôtres le silence, si souvent imposant, qu'ils gardent sur elle.

M. l'abbé Orsini, dans son *Histoire de la Mère de Dieu*, a ressemblé, de saint Épiphane, de saint Ambroise, de saint Jérôme, de saint Jean Damascène, de saint Anselme, un faisceau de petits traits qui peignent Marie.

« La plus noble décence régnait, dit-il, dans toutes les actions de la sainte Vierge. Elle était bonne, affable, compatissante, et ne se lassait jamais d'écouter les longues plaintes des malheureux. Elle parlait peu et toujours à propos. Sa voix était douce, pénétrante; ses paroles avaient quelque chose d'onctueux et de consola-

teur qui répandait le calme dans l'âme. Elle était la première dans les veilles, la plus exacte à accomplir la loi divine, la plus profonde en humilité, la plus parfaite dans chaque vertu. Jamais elle n'offensa, ne contrista et ne railla personne. Elle était ennemie du faste, simple dans ses atours, simple dans ses manières; et jamais il ne lui vint en pensée de faire valoir les grâces dont elle était douée. Sa présence semblait sanctifier tout ce qui l'entourait. Sa vue éloignait la pensée des choses de la terre. Sa politesse n'était pas une vaine formule composée de paroles; c'était une expansion de bienveillance universelle, qui partait du cœur. Son regard révélait la mère des miséricordes. »

Enfin, dit Sophronius, elle était un jardin de délices, où toutes les vertus exhalaient leurs parfums et leurs fleurs.

XXIX.

DORMITIO.

Lorsque Marie connut que sa mort approchait, — et c'est une tradition conservée par Nicéphore, par Métaphraste, admise par tous les pieux écrivains, que cette bonne nouvelle lui fut apportée par l'ange Gabriel, le même qui lui avait annoncé qu'elle était bénie entre toutes les femmes, et qui alors lui révéla le jour et l'heure où elle devait rejoindre son divin fils, — elle souhaita de rendre son âme à Dieu dans les lieux sanctifiés par la Rédemption. Saint Jean aussitôt prépara tout pour le départ; il la ramena à Jérusalem, la fit loger dans la maison dont la descente du Saint Esprit avait fait un sanctuaire, et alla annoncer à saint Jacques, premier évêque de l'Eglise

déjà nombreuse de Jérusalem, que la mère de Jésus venait mourir là ¹.

Saint Jacques et tous les autres disciples se rendirent sur-le-champ auprès de Marie. La nuit commençait; avec elle se pressaient les dernières heures où la terre devait posséder sa reine. Les lampes furent allumées; l'assemblée se rangea silencieusement autour du lit où reposait la Mère de Dieu. Les apôtres, dispersés dans le monde, avaient été mystérieusement prévenus de ce grand événement, et tous se trouvaient, hors un seul, rassemblés subitement à Jérusalem. avec plusieurs nouveaux disciples.

Marie avait soixante-douze ans ²; et rien n'annonçait en elle une dissolution prochaine. Exempte de la tache originelle, elle n'avait pas vieilli.

Après qu'elle eut encouragé les chefs de l'É-

¹ Selon quelques traditions, les dernières années de Marie s'écoulèrent non pas à Éphèse, mais à Jérusalem. Nous avons adopté le sentiment le plus universel.

² D'autres disent soixante-six et même soixante-deux. Nous avons suivi encore le sentiment le plus général.

glise naissante, et qu'elle eut, de sa voix mélodieuse, remercié Dieu, qui abrégeait son pèlerinage, ce Dieu qui avait fait en elle de si grandes choses, elle étendit les mains sur les saints à genoux. Elle les bénit tendrement. Puis élevant ses beaux yeux, elle vit les cieux ouverts dans leur pompe inouïe, et son fils, plein de gloire, qui venait à sa rencontre. Les douces harmonies du chant des anges, au milieu des splendeurs soulaïnes qui descendaient du ciel, furent pour les apôtres le signe que Marie les quittait; et alors son âme s'éleva doucement, laissant pour un moment ici-bas sa déponille terrestre, empreinte d'une telle sérénité, qu'on voyait bien que la mort n'avait pas touché un corps si auguste et que c'était non une décomposition, mais plutôt un sommeil ¹.

Aussi, quelques anciens Pères, et entre autres saint Épiphané, paraissent-ils douter si la Mère de Dieu est véritablement morte, ou si elle est

¹ Dormitio. Dans les anciens martyrologes, cette fête est appelée indifféremment *l'assomption*, le *passage* ou le *repos de la Vierge Marie*. (Godescard) 15 août.

demeurée immortelle, ayant été enlevée en corps et en âme dans le ciel. Mais le sentiment de l'Église est que la sainte Vierge est morte véritablement, selon la condition de la chair; et elle le déclare nettement dans l'oraison de la messe du jour de l'Assomption ¹.

« La mort étant la peine du péché, il semblerait que la divine mère, elle qui était toute sainte et parfaitement pure de toute tache, ne devait point la subir, ni partager avec les pécheurs le châtiment réservé aux malheureux enfants d'Adam. Mais, Dieu voulant que Marie fût en tout semblable à Jésus, elle devait aussi mourir, comme Jésus était mort. De plus la mort de Marie devait être pour les justes un exemple de cette mort précieuse que le Seigneur appelle, selon lui-même, mort pleine de douceur et de félicité ². »

Marie était morte dans la pauvreté, qui fut la compagne de toute sa vie. Elle ne laissa (disent

¹ M. l'abbé Orsini, *Histoire de la Mère de Dieu*.

² Saint Alphonse de Liguori, Discours sur l'Assomption de Marie.

Nicéphore et Métaphraste) que quelques vêtements modestes, qu'elle légua à deux saintes femmes, desquelles elle avait été assistée souvent.

XXX.

FUNÉRAILLES DE LA SAINTE VIERGE.

Dès qu'elle eut fermé les yeux, les pleurs et les sanglots éclatèrent parmi l'assemblée. Les pieux cantiques s'y mêlèrent bientôt : car la salle était remplie d'une lumière surnaturelle, et d'harmonieux chants, inconnus à la terre, saisissaient tous les cœurs. Une odeur si suave entourait le corps de Marie, qu'on n'osa pas d'abord l'embaumer. Tous les fidèles accoururent ; tous les malades qui se présentèrent trouvèrent là leur guérison. Saint Jean Damascène, qui nous a transmis ce qu'il avait recueilli des plus respectables tra-

ditions, dit que les Juifs même non convertis ressentirent les effets du pouvoir de Marie et eurent part à ses miracles. On plaça le corps sacré sur un brancard chargé d'aromates; et quand l'heure de la sépulture fut venue, les apôtres le portèrent sur leurs épaules au jardin de Gethsémani ¹. Les fidèles suivaient tous avec des flambeaux. Le tombeau préparé par les saintes femmes de Jérusalem était couvert de fleurs. Le corps de Marie, inondé de larmes, y fut déposé au milieu des concerts de louanges.

On lit, dans de vieilles légendes apocryphes, que, pendant les funérailles de la sainte Vierge, un parti de Juifs voulut s'emparer du corps immaculé et le livrer aux flammes. Le prince des prêtres, voyant passer le cercueil porté par les apôtres, chercha à le renverser; mais ses deux mains y restèrent attachées et comme embrasées d'un feu ardent. La prière de saint Pierre obtint sa guérison.

Nous rejetons ces traditions; cependant il n'est pas inutile de les mentionner: elles expliquent des monuments que l'on ne comprend pas, si on les ignore. Ainsi la scène que nous venons de rapporter en peu de mots est le sujet d'un des bas-reliefs remarquables qu'on voit encore assez conservés à l'extrémité nord de Notre-Dame de Paris, sur le mur extérieur.



**Marie a la couronne
Dans l'immortel séjour.
Le sceptre qu'on lui donne
Est un sceptre d'amour.**

Quatrains du P. Barré.

XXXI.

L'ASSOMPTION.

Pendant trois jours, les apôtres, se relevant les uns les autres, demeurèrent auprès du sépulcre, chantant des cantiques auxquels les anges du ciel unissaient leurs voix.

Au bout de ces trois jours, soit, comme le disent plusieurs graves récits, que saint Thomas, parti de régions lointaines, ne fût arrivé qu'alors, — (seul des apôtres il n'avait pas été présent aux derniers moments de Marie) — et qu'il eût imploré la faveur de voir encore une fois la mère de son Seigneur et de son Dieu; soit que les fidèles eussent voulu, avant de se séparer, dire un dernier adieu à Marie, — on enleva la lourde pierre qui fermait le sépulcre. On n'y trouva que la ceinture et le suaire de lin, sur les fleurs demeu-

rées fraîches. Le corps immaculé de la Vierge très sainte ne pouvait tomber en proie à la corruption. Il avait été enlevé dans les cieux ; et la sainte Église a fait, du miraculeux événement de l'assomption de Notre Dame, une de ses plus belles fêtes ¹.

Cet autre privilège spécial accordé à la Mère de Dieu n'est pas mentionné non plus dans les saintes Écritures. Il ne nous a été transmis, comme d'autres saintes croyances, que par la tradition. Mais, quoique n'étant pas formellement article de foi, il n'a jamais été contesté et ne pourrait convenablement l'être.

Aucune église n'a jamais prétendu posséder de Marie d'autres reliques que des cheveux, des vêtements, et quelques objets qui avaient été à son usage ou qui avaient servi à sa sépulture.

Quand l'impératrice Pulchérie fit demander à Juvénal, évêque de Jérusalem au cinquième siècle, des reliques de la Sainte Vierge, le prélat, en lui

¹ Des les premières années du septième siècle, on voit l'Assomption fêtée le 15 août.

envoyant la quenouille et le fuseau de Marie, rappela que rien de son corps révééré n'était resté à la terre. — Il en est de même de saint Joseph.

On lit, dans le saint Évangile, qu'à la mort du Fils de Dieu les sépulcres s'ouvrirent, et que les corps d'un grand nombre de saints personnages, qui étaient dans le sommeil de la mort, se ranimèrent. La plupart des commentateurs croient que ces saints montèrent au ciel avec le Sauveur, au jour de son Ascension, et qu'ils ornèrent son triomphe. Si quelque saint a reçu un tel honneur, c'est à coup sûr saint Joseph. Il faut croire pieusement, dit saint Bernardin de Sienne, que Jésus-Christ, dans sa tendresse filiale, ayant élevé et glorifié dans le ciel sa très sainte mère en corps et en âme, il l'a fait aussi pour saint Joseph. Saint François de Sales représente cette opinion, généralement admise chez les Carmes, comme une croyance que l'on aurait tort de révoquer en doute.

Et plusieurs écrivains ont cru pouvoir appuyer

ce sentiment sur ce fait, qu'à aucune époque on n'a montré pareillement d'autres reliques du saint patriarche de la loi nouvelle, que des débris de ses vêtements, comme il s'en voit à Rome et dans diverses églises ¹.

Le culte d'honneur que nous rendons à la Sainte Vierge s'établit sur-le-champ autour de son sépulcre vide. Il se propagea rapidement et s'étendit dans le monde avec le Christianisme.

Il faudrait bien des volumes pour indiquer seulement tous les bienfaits sans nombre que la miséricordieuse bonté de la Sainte Vierge a répandus sur les hommes, toutes les prières qu'elle a

¹ *Vie de saint Joseph*, par un ancien curé. — Au plus haut de la vallée de Josaphat, à l'est, vis-à-vis du jardin de Gethsémani, est une église bâtie par sainte Hélène ; elle se compose d'une grotte immense taillée dans le roc par un travail extraordinaire. On y descend par un magnifique escalier, large de quinze pieds, et dont les degrés, au nombre de cinquante, sont en marbre. Au bas se trouve le tombeau de la Sainte Vierge, dans une petite chapelle où brûlent nuit et jour une grande quantité de lampes d'argent et d'or. Un dôme surmonte l'autel où l'on dit la messe. A peu près au milieu, sur la gauche, est le tombeau de saint Joseph. Ces deux tombeaux sont vides... (Même ouvrage.)

exaucées, toutes les grâces signalées qu'elle a obtenues, tous les miracles qu'elle a faits, tous les lieux où Dieu a daigné manifester la grande puissance qu'il lui accorde, tous les récits touchants des pieux légendaires, tous les faits signalés dont les peuples ont gardé le souvenir.

Ce qui a parfois étonné, dit saint Thomas de Villeneuve, c'est que les évangélistes, qui s'étendent avec complaisance sur les louanges de saint Jean-Baptiste et de sainte Marie-Madeleine, soient si réservés quand ils parlent de la Sainte Vierge. Ils se contentent de dire : — Celle dont est né Jésus.

Mais, sans parler encore de la parfaite humilité de Marie, qui a dû exiger le silence, que pouvaient ajouter en son honneur les saints évangélistes ? N'est-ce pas assez, dit saint Alphonse de Liguori, de l'avoir appelée la Mère de Dieu ? Et ce mot seul ne renferme-t-il pas en lui tous les autres mérites ? Ne l'exalte-t-il pas immensément, selon la remarque de saint Anselme, au-dessus de toutes les grandeurs que l'imagination

pourrait lui attribuer? — Celle dont est né Jésus ! — Songeons, comme dit saint Bonaventure, que Dieu pouvait créer un monde et un ciel plus grands que ceux qui existent, mais qu'il ne pouvait pas élever une créature plus haut qu'en la faisant sa mère.

Les Évangélistes présentent d'ailleurs d'autres louanges qui n'ont été faites qu'à Marie. Dans la bouche de l'ange Gabriel, la sainte Vierge est *pleine de grâce, et le Seigneur est avec elle*. Dans la bouche d'Élisabeth, qui reconnaît en elle la femme *bénie entre toutes les femmes, la mère de son Dieu*, ne trouvez-vous pas aussi l'éloge de sa foi qui a sauvé le monde ? Enfin, dans tout ce qui nous a été conservé des paroles et des actions de Marie, nous pouvons admirer l'humilité, la soumission, la charité, la mansuétude, la chasteté et toutes les plus pures vertus.

Que celle en qui Dieu a fait de grandes choses, lui qui est le Tout-Puissant, que celle que toutes les générations appelleront bienheureuse, que celle qui est pleine de grâce, celle avec qui est le

Seigneur, celle dont est né Jésus, soit toujours notre refuge et notre mère !

Et comptons aussi sur le bienveillant appui du saint que Jésus, notre Dieu, a appelé son père. — O Joseph ! père nourricier de Jésus, époux de Marie, soyez nous tuteur !

O Marie, conçue sans péché, vierge très sainte, cœur immaculé, port du ciel, reine du monde, reine des cieux, porte du salut, priez pour nous et protégez-nous ! — Ainsi soit-il !

FIN

APPENDICE

APPENDICE

EXTRAIT DE LA LÉGENDE DE NOTRE-DAME

PAR M. L'ABBÉ DARRAS

La tradition avait recueilli un portrait de la Mère de Dieu, emprunté par Nicéphore à saint Épiphane, qui a servi de type à tous les peintres verriers et enlumineurs dans les représentations de la Vierge.

« La gravité et la plus grande décence régnaient dans toutes ses actions ; elle parlait peu, mais toujours à propos. Elle était d'un accès facile et écoutait patiemment ce qu'on avait à lui dire. Toujours affable, elle était honorée et respectée de chacun. Sa taille était moyenne , cependant quelques-uns pensent qu'elle était un peu au-dessus de la moyenne. Dans ses conversations avec tout le monde régnait une liberté décente, mais jamais de plaisanteries ni de propos qui pussent causer le moindre trouble et encore moins ressentir l'em-

portement. Elle avait le teint couleur de froment ¹, les cheveux blonds, les yeux vifs, la prunelle tirant sur le jaune et à peu près de la couleur d'une olive, les sourcils d'un beau noir et bien arqués, le nez assez long ², les lèvres vermeilles et dont il ne sortait que des paroles pleines de suavité. Sa figure n'était ni ronde ni allongée, mais un peu ovale; elle avait les mains et les doigts longs. Elle était ennemie de tout faste, simple dans ses manières, ne s'occupant nullement de faire ressortir les grâces de son visage, n'ayant rien de ce qui tient à la fierté, mais agissant en tout avec la plus grande humilité; les habits qu'elle portait étaient de la couleur naturelle de la laine; c'est ce que prouve le saint voile dont elle se couvrait la tête et que l'on possède encore

¹ On a presque toujours attribué au teint de la sainte Vierge les paroles allégoriques du Cantique des Cantiques(1,4): *Nigra sum, sed formosa, etc.* D'après cela on a conjecturé que son teint était brun, ce qui est encore p'us presumable d'après le climat sous lequel elle vivait.

² Le 1. Théophile Raynaud, dans son traité *Laus Brevitatis*, dit que le nez de la sainte Vierge était long et aquilin, comme l'a représenté saint Luc.

maintenant. En un mot, une grâce infinie répandait un éclat divin sur toutes ses actions. »

Nous ne connaissons pas, dit un savant bibliographe ¹, de description de la personne et des habitudes de la sainte Vierge qui soit plus détaillée que celle que vient de nous fournir Nicéphore ; c'est un tableau où tout est d'une admirable simplicité. Sa partie morale surtout offre un être angélique, une femme accomplie, et bien digne, par sa sagesse innée et ses vertus pratiques, des hautes destinées auxquelles Dieu l'a appelée.

Cependant il nous est encore tombé sous la main une description de la sainte Vierge qui, sans être absolument pareille à celle que nous venons de donner, car elle offre quelques détails un peu différents, s'en rapproche pour l'ensemble, et

¹ *Recherches Historiques sur la personne de Jésus-Christ, sur celle de Marie, sur les deux généalogies du Sauveur, etc.*, par un ancien bibliothécaire (G. Peignot). Cet ouvrage plein d'érudition a servi à M. Chavin de Malan dans un article intitulé : *Iconographie de la Vierge*, publié dans le *Correspondant* de 1841, n° 111, et à M. Bonnetty, directeur des *Annales philosophiques*, dans un article publié par ce journal.

offre un modèle de perfections morales en harmonie avec un physique propre à les faire ressortir. Nous ignorons de quels auteurs elle est tirée, on dit seulement qu'ils sont aussi anciens que célèbres ; ce qui prouverait qu'on y a réuni dans un seul cadre les différentes traditions éparses dans la mémoire des peuples.

« La très sainte Vierge Marie, .Mère de Dieu, était d'une taille moyenne. Son visage, ovale, présentait les traits les ~~plus~~ fins et les plus gracieux. Elle avait le teint clair tirant un peu sur le brun, le front large, les sourcils en arc, les yeux bleus et brillants, le nez et la bouche parfaitement proportionnés. Ses lèvres étaient vermeilles et fleuries ; son menton d'une forme très agréable ; ses cheveux entre le blond doré et le châtain ; ses mains déliées et délicates, ses habits de couleur cendrée ; son port majestueux, sa démarche grave ; son regard doux et serein ; sa voix sonore ; ses paroles circonspectes et de la plus haute sagesse. Son air, plein d'affabilité, de candeur, de modestie et de pudeur, inspirait

l'amour de la virginité. Elle captivait les cœurs, produisant en eux tout à la fois des pensées divines avec des sentiments d'humilité, de joie, de tendresse, de respect et d'admiration. En la voyant, on ne pouvait s'empêcher de la bénir, de la louer, d'exalter la grandeur de ses perfections. Elle causait dans tous ceux qui la regardaient et l'entendaient des effets merveilleux qui les portaient au bien et au désir de plaire à Dieu. Enfin tous les dons de la nature et de la grâce qui brillaient en elle la rendaient si belle et si ressemblante à son Fils, que saint Denis l'Aréopagite, qui la vit, nous assure que s'il n'eût été éclairé des lumières de la loi, il l'aurait prise pour une divinité. »

TABLE

Préface	ix
I. Conception immaculée.	1
II. Naissance de Marie.	9
III. Présentation de Marie au Temple.	12
IV. Marie dans le Temple.	17
V. Mariage de la sainte Vierge.	25
VI. L'Annonciation	34
VII. La Visitation.	41
VIII. Marie et Joseph.	51
IX. Expectation ou attente de la sainte Vierge.	53
X. Nativité de Notre-Seigneur.	59
XI. Adoration des Bergers	61
XII. La Circoncision.	64

XIII.	Adoration des Mages	65
XIV.	La Purification	70
XV.	Fuite en Égypte.	79
XVI.	Séjour en Égypte.	83
XVII.	Le massacre des Innocents.	88
XVIII.	Retour d'Égypte	94
XIX.	Jésus parmi les Docteurs.	100
XX.	La sainte famille.	109
XXI.	Mort de Joseph	111
XXII.	Miracle de Cana.	116
XXIII.	La vie publique de Jésus.	118
XXIV.	Marie à la flagellation.	121
XXV.	Marie au Calvaire.	128
XXVI.	Soledad	137
XXVII.	Marie après la Passion.	142
XXVIII.	Marie chez saint Jean.	146
XXIX.	Dormitio	151
XXX.	Funérailles de la sainte Vierge.	155
XXXI.	L'Assomption	159
	Appendice	167

LES EXEMPLES
DE LA
SAINTE VIERGE

APPROBATION

Nous, Hugues-Robert-Jean-Charles DE LA TOUR-D'AUVERGNE-LAURAGUAIS, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint-Siège apostolique, cardinal-prêtre de la Sainte Eglise Romaine, du titre de Sainte-Agnès *extra mœnia*, évêque d'Arras, grand'croix de l'ordre de la Légion-d'Honneur, décoré du *pallium* ; — ayant fait examiner avec attention le manuscrit intitulé : *Les Exemples de la Sainte Vierge exprimés dans son Testament*, que nous a soumis la Société de Saint-Victor, nous déclarons qu'il n'a été rien trouvé dans cet ouvrage qui puisse en empêcher l'impression ; nous pensons même que la lecture qui en sera faite pourra être utile, selon les bonnes intentions de son auteur.

† CH., card. DE LA TOUR-D'AUVERGNE

Évêque d'Arras.

Par mandement de Son Éminence,

TERNINCK, Chan. secrét. gén.



LES EXEMPLES
DE LA
SAINTE VIERGE
EXPRIMÉS DANS SON TESTAMENT

TROISIÈME ÉDITION



PLANCY
SOCIÉTÉ DE SAINT-VICTOR POUR LA PROPAGATION
DES BONS LIVRES

1855

PROPRIÉTÉ

Plancy, Typ. de la Société de Saint-Victor. — J. COLLIN, imp.

AVANT-PROPOS

Dieu nous a laissé, pour nous encourager dans les voies du salut, les exemples de tous les saints, ses serviteurs, et surtout les exemples admirables de sa Mère immaculée, de celle qui, de tous les êtres créés, a reçu la plus abondante mesure de vertus et de grâces.

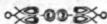
Le jour du grand sacrifice, il a bien voulu nous la donner pour Mère, dans la personne de saint Jean, et en même temps nous donner à elle comme ses enfants. Nous pouvons l'être par l'imitation de sa foi, de son humilité, de sa pureté, de son détachement, de son union intime avec Dieu.

Si l'on a rassemblé ces sages conseils sous la forme d'un testament, le pieux lecteur n'en doit pas être étonné, puisque l'intention de Marie a été certainement de nous laisser, en quittant la terre, le besoin de la suivre et de nous rendre familier l'exercice de ses vertus.

Le prodigieux succès de ce petit livre est, au reste, une preuve évidente de son utilité.



LES EXEMPLES
DE LA
SAINTE VIERGE



I

Je vous laisse l'extrême horreur
que j'ai toujours que pour tout ce
qui avait la moindre apparence du
mal. Les plus petites fautes déplai-
sent beaucoup à Dieu, et mènent peu

à peu aux plus grands désordres, en diminuant l'amour de Dieu dans les âmes.

II,

Je vous laisse ma vigilance continuelle sur tous mes sens. Quoique la grâce les eût soumis à l'esprit, je n'ai jamais cessé de veiller sur eux, et je n'en ai fait aucun usage qui ne fût conforme à la loi de Dieu. Regardez tous vos sens comme autant de fenêtres par où le péché peut entrer dans votre âme. Évitez tout ce qui les flatte, et soyez persuadé que les objets auxquels ils s'arrêtent passent bientôt jusqu'au cœur. Il est plus aisé de vous priver de voir, d'entendre, de parler, de toucher, ou de sentir, que de conserver votre âme dans la pureté, après avoir satisfait vos sens.

III

Je vous laisse l'ardeur avec laquelle je me suis hâtée de me consacrer à Dieu dès mon enfance,

et de lui offrir les prémices de mon cœur. Suivez mon exemple ; rendez-vous digne d'être uni à mon Fils ; accoutumez-vous de bonne heure à



l'aimer et à le servir ; travaillez à enrichir votre âme des vertus qui lui plaisent ; déracinez jusqu'aux moindres imperfections.

IV

Je vous laisse ma reconnaissance pour les bienfaits de Dieu. Je l'ai toujours adoré comme l'auteur de tout ce qu'il y avait de bon en moi ; je lui en ai rapporté toute la gloire. N'oubliez pas que l'ingratitude lui déplait, et qu'elle est punie de la privation de ses grâces. Vous n'êtes pas seulement redevable à sa miséricorde pour les péchés qu'il vous a pardonnés ; vous l'êtes aussi pour ceux dans lesquels il n'a pas permis que vous soyez tombé. Remerciez-le de la grâce du baptême, de votre bonne éducation, de votre vocation à l'état dans lequel vous le servez, des lumières dont il éclaire votre esprit, des bons sentiments qu'il met dans votre cœur, du secours qu'il vous donne dans vos tentations, de la paix intérieure qu'il vous fait goûter, des croix qu'il vous envoie, et de la gloire qu'il vous a préparée de toute éternité, si vous êtes reconnaissant de ses bienfaits.

V

Je vous laisse le soin que j'ai pris de conserver jusqu'à la mort les grâces dont Dieu m'avait prévenue dès le moment de ma conception. Je tremblais aux moindres occasions qui les font perdre, sachant combien il est facile de tomber quand on s'expose au péril. Soyez persuadé que l'on ne peut longtemps conserver ce précieux trésor, si on ne craint, plus que tout autre malheur, d'en être dépouillé. Défiez-vous de vous-même ; aimez la retraite ; veillez à la garde de votre cœur ; demandez souvent à Dieu qu'il conserve lui-même dans votre âme les dons qu'il y a mis.

VI

Je vous laisse ma fidélité à correspondre aux grâces de Dieu. Ce n'est pas assez de reconnaître celles qu'il vous accorde tous les jours, il faut les

faire fructifier ; car elles sont la semence des mérites et de la gloire. Abuser des grâces de Jésus-Christ, c'est profaner son sang, qui en est le prix, c'est le fouler aux pieds, c'est rendre sa mort inutile et s'opposer à la volonté qu'il a de vous sauver.

VII

Je vous laisse ma ferveur à augmenter sans cesse les grâces que j'ai reçues d'un Dieu si libéral. Craignez les châtimens dont il menace les tièdes, si vous ne voulez pas qu'il vous rejette et vous vomisse de sa bouche ; travaillez sans relâche et tendez à la perfection. N'est-il pas juste que vous croissiez en sagesse, à mesure que vous avancez en âge ? Oubliez ce que vous avez fait de bien pour ne penser qu'aux vertus qui vous manquent. Amassez un trésor de mérites pour l'autre vie.

VIII

Je vous laisse ma docilité à écouter les saints

avis et à en profiter. Les mépriser, c'est orgueil ; les écouter sans profit, c'est stupidité étrange. Soyez persuadé que vous ne connaissez pas vos défauts ; que vous avez besoin qu'on vous les fasse voir. Reconnaissez-les franchement quand on vous les montre ; humiliez-vous alors devant Dieu et devant les hommes ; travaillez à vous en corriger ; aimez ceux qui vous reprennent.

IX

Je vous laisse le saint empressement que j'ai toujours eu pour atteindre à la perfection dans mon état. Ne négligez rien ; ne vous contentez pas d'une vertu médiocre.

X

Je vous laisse ma docilité à me laisser instruire de tout ce qui pouvait contribuer à ma perfection. Quoique le Saint-Esprit fût mon maître intérieur,

j'écoutais attentivement les leçons de ceux qui prenaient soin de mon éducation ; je mettais à profit tout ce que j'entendais de bon et d'utile.



Faites-en de même ; ne vous prévalez ni de votre esprit ni de vos lumières ; ne contestez point, et ne dédaignez pas les bons avis que l'on vous donne, de quelque part qu'ils viennent.

XI

Je vous laisse ma vigilance à profiter de toutes les occasions dans la pratique de la vertu. Mon zèle pour la perfection me rendait attentive à tout ce qui pouvait plaire à Dieu. Faites ainsi ; ménagez les moindres circonstances, comme un avare ménage les moindres moyens d'augmenter ses trésors. Par un tel soin, vous amasserez de grandes richesses spirituelles ; vous vous trouverez à la fin les mains pleines, et Dieu vous récompensera à proportion des profits que vous aurez retirés des talents qu'il vous aura donnés à faire valoir.

XII

Je vous laisse ma soumission aux volontés de mes parents. Un enfant de Dieu se soumet pour l'amour de lui à toute personne qui lui est supérieure. N'ayez donc d'autre volonté que la volonté

de ceux qui sont au-dessus de vous. Aimez-les tendrement, respectez-les comme les images de Dieu, qui vous a confié à leurs soins ; obéissez sans murmure, sans délai ; songez que les ordres qu'ils vous donnent vous viennent de la part de Dieu. Que votre docilité les encourage à vous reprendre de vos défauts, et à vous faire avancer dans la voie de la perfection. Si vous faites ainsi, Dieu vous bénira dans ce monde et vous glorifiera dans l'autre.

XIII

Je vous laisse la fermeté de ma foi. J'ai cru sans hésiter, non seulement les mystères auxquels j'ai eu part, ou dont j'ai été témoin, mais aussi tout ce que l'Esprit-Saint a révélé à l'Église. Ne consultez ni les sens ni la raison humaine sur les vérités que l'Église vous propose ; ne raisonnez point sur des choses qui sont au-dessus de la raison. La distance infinie qui se trouve entre un esprit créé et la toute-puissance de Dieu doit vous



suffire pour vous convaincre que Dieu peut faire une infinité de choses que vous n'êtes pas capable de comprendre.

Soumettez donc vos faibles lumières à celles de la foi, qui sont infaillibles, étant appuyées sur la parole de Dieu. Il ne peut vous tromper, et il vous fera voir un jour dans le ciel, sans ombre et sans énigme, ce que vous avez cru sur sa parole sans hésiter.

XIV

Je vous laisse mon esprit de foi : c'a été en me conduisant par cet esprit que je suis arrivée au sommet de la perfection. Les abaissements de mon divin Fils ne m'ont point empêchée de le reconnaître pour mon Souverain et mon Créateur. La pauvreté dans laquelle il est né, les humiliations et les souffrances auxquelles il a été exposé durant sa vie, et l'ignominie de sa mort, ne m'ont point fait chanceler dans la foi. Adorez-le, à mon exemple, dans tous ces états si peu confor-

mes à sa divine majesté; ne jugez point de ses mystères par les sens ; n'examinez point ses maximes par la raison humaine ; croyez fermement tout ce qu'il a dit ; craignez les malheurs dont il a menacé la terre ; aimez et désirez les biens qu'il a promis. Ne jugez de rien que par les lumières de la foi ; c'est le moyen de ne vous jamais tromper. Conformez toute votre conduite à votre croyance, et vous mériterez de connaître et d'aimer à jamais la Vérité éternelle.

XV

Je vous laisse ma faim et ma soif de la parole de Dieu. Je la conservais précieusement au fond de mon cœur ; je la repassais souvent dans ma mémoire ; elle était comme une lampe brillante qui éclairait tous mes pas. Ne cherchez point, dans les prédications et dans vos lectures, de quoi contenter votre curiosité, mais les remèdes convenables aux maladies de votre âme, et les moyens sûrs pour arriver à la perfection. Si vous aimez

la parole de Dieu, elle éclairera votre esprit, elle échauffera votre volonté, elle vous inspirera du mépris pour toutes les choses d'ici-bas et de l'ardeur pour les biens du ciel. Comme une divine semence arrosée de la grâce, elle germera dans votre âme et lui fera porter du fruit au centuple. En pratiquant ce que vous aurez lu et entendu, vous vous rendrez digne de voir celui dont vous entendez présentement la voix.

XVI

Je vous laisse mon amour pour la vérité. Je l'ai chérie dès mon enfance, sachant que Dieu se nomme Vérité, et que le démon est le père du mensonge.

Aimez donc la vérité plus que vos meilleurs amis et plus que votre propre gloire. N'ayez donc point de honte d'avouer que vous vous êtes trompé, quand on vous fera connaître la vérité. Ne vous contentez pas d'avoir en horreur le mensonge qui porte quelque préjudice au prochain ;

évitez encore la dissimulation la duplicité et les équivoques, quand même il ne s'agirait que de vous excuser, de vous divertir, ou de faire plaisir à quelqu'un. Quelle honte pour vous si on vous surprenait dans le mensonge ! Si Dieu punit sévèrement une parole inutile, que ne doivent point appréhender de sa justice les personnes qui parlent contre la vérité !

XVII

Je vous laisse mon espérance. Quoique je ne visse point les biens que Dieu promet à ses élus, je les ai attendus avec la même confiance que si je les avais déjà possédés. Puisque la bonté et la puissance de Dieu sont infinies, pourquoi retardez-vous de vous fier à sa parole ? Que craignez-vous ? Il a promis la gloire éternelle à tous ceux qui persévéreront dans son amour, la persévérance à ceux qui le prieront et qui aimeront sa loi, et le pardon aux véritables pénitents. Ne vous arrêtez pas tant à méditer la rigueur de sa justice

qu'à vous représenter combien est grande sa miséricorde. Regardez-le comme un bon père, qui désire de vous voir heureux, et qui ne manquera pas de vous fournir les moyens d'arriver au bon-



heur qu'il vous destine. Travaillez, avec le secours de sa grâce, à vous rendre digne de son appui. Soyez fidèle dans l'accomplissement de ce qu'il vous prescrit : il sera fidèle dans ses promesses, et vous conduira au port du salut.

XVIII

Je vous laisse ma confiance filiale en Dieu ; je lui ai tout abandonné, et il ne m'a délaissée jamais. Sachez qu'il est plus puissant que vous n'êtes faible, et plus miséricordieux que vous n'êtes méchant. Il connaît tous vos besoins ; et, comme il est le meilleur de tous les pères, il y pourvoira, si vous avez recours à lui avec la confiance d'un enfant. Que peut-il vous refuser, après s'être donné lui-même à vous ?

Si vos fautes passées vous portent à la défiance, songez que Jésus-Christ les a oubliées, les ayant effacées de son propre sang. Rappelez dans votre esprit avec quelle tendresse il a reçu les plus grands pécheurs, et les miracles qu'il a faits pour récompenser la confiance qu'on lui a témoignée.

XIX

Je vous laisse l'entière dépendance dans la-

quelle j'ai toujours vécu à l'égard de Dieu, le reconnaissant comme le souverain Être et le Maître absolu de l'univers. Je me suis réjouie de dépendre de lui, et je n'ai jamais agi que par le mouvement de son divin Esprit. Vous êtes sa créature, et en cette qualité vous lui devez rapporter tout ce qu'il y a de bien en vous. Sa volonté doit être votre unique loi, sa parole votre conseil, sa puissance et sa bonté infinie votre assurance, sa gloire la fin unique de toutes vos actions. Puisque vous avez un si bon Maître, ne vous faites pas esclave de vos passions et du péché : invoquez son secours contre les ennemis de votre salut. Adressez-vous à lui comme un enfant à son père : protestez-lui que vous voulez lui demeurer fidèle jusqu'à la mort, et que vous lui serez soumis par amour. Ne vous laissez pas aller au trouble. Ne vous inquiétez point de ce qui peut vous manquer. — Votre Père céleste connaît vos besoins ; il y pourvoira.

XX

Je vous laisse ma docilité à me laisser conduire par le Saint-Esprit. J'ai toujours écouté ce divin Maître ; je ne lui ai jamais résisté. Que ses lumières règlent vos pensées et vos paroles. N'ayez d'autres désirs ni d'autres affections que ceux qu'il formera dans votre cœur. Décidez-vous de vos propres lumières et de vos inclinations, réformez-les sur celles que le Saint-Esprit vous inspire dans la prière, dans la lecture des saints livres, par la bouche de ses ministres. N'entreprenez rien sans l'avoir consulté au fond de votre cœur ; soyez fidèle à exécuter ses volontés ; préférez-les toujours à ce qui est plus conforme à votre humeur.

XXI

Je vous laisse mon ardent amour pour Dieu : il est le souverain bien ; il peut seul remplir tous

les desirs de votre cœur. Il vous a aimé dès l'éternité, sans aucun mérite de votre part. C'est de lui que vous avez reçu la foi, et tout ce qu'il y a de bien en vous. En l'aimant, vous accomplissez sa loi, vous goûtez par avance les délices du ciel ; vous amassez un trésor de mérites pour l'éternité.

Bannissez donc de votre cœur tout ce qui peut déplaire à ce grand Dieu ; n'aimez rien que pour lui : aimez-le quand il vous châtie, comme quand il vous console. Aimez-le en tout temps, et au-dessus de tout. Que vos pensées, vos desirs, vos paroles, vos actions se règlent sur son amour. Aimez en Dieu vos amis et vos ennemis, pour l'amour de lui.

XXII

Je vous laisse mon esprit de religion : il animait toutes mes actions. Dieu méprise le culte qu'on lui rend, si on ne le sert en esprit et en vérité. Ainsi vos prières lui déplaisent, au lieu de le

fléchir, si elles ne sont pas faites avec piété. Vos confessions, vos communions sont sans mérite, si elles n'ont pour principe l'esprit de religion. Accoutumez-vous à agir par ce motif ; envisagez toutes choses sous le rapport qu'elles ont avec Dieu ; respectez ses temples, sa parole, ses saints ; ne faites rien pour lui par routine, mais par un désir sincère de l'honorer et de lui plaire.

XXIII

Je vous laisse mon profond respect pour Dieu. Quoique je fusse sa Mère, et quoiqu'il ait voulu se soumettre à moi dans son humanité, je me suis toujours regardée comme un néant en sa divine présence ; et le titre glorieux de Mère ne m'a jamais fait oublier que j'étais sa servante et sa créature.

Apprenez donc de moi à respecter ce souverain Maître, à vous humilier en sa présence, à le prier humblement. Écoutez sa parole avec respect ; ho-

norez-le dans les pauvres, dans les malades, dans les gens de bien, dans les personnes surtout qui



ui sont consacrées. Ne faites jamais rien en secret qui puisse déplaire à ses yeux.

XXIV

Je vous laisse ma piété dans le Temple : n'entrez jamais à l'église qu'avec révérence. Songez

que Dieu est là présent, que là les esprits bienheureux adorent sans cesse Jésus-Christ dans le très saint Sacrement de l'autel. Tenez-vous dans le recueillement devant la souveraine Majesté ; adorez-la du plus profond de votre cœur. Ne pensez qu'à votre Dieu ; unissez-vous à l'église militante et triomphante, pour louer et bénir Celui qui a voulu demeurer parmi nous pour notre salut.

XXV

Je vous laisse ma ferveur à chanter les louanges de Dieu, mon Créateur et mon Sauveur. Estimez-vous heureux de vous voir associé aux chœurs des anges et de faire sur la terre ce qu'ils font dans le ciel. Acquittez-vous de ce saint exercice avec amour. N'oubliez pas que Dieu vous entend, et qu'il ne prend plaisir qu'aux louanges et aux prières qui partent d'un cœur humble, fervent et pur. Ayez soin que votre esprit et votre cœur soient d'accord avec votre bouche.

XXVI



Je vous laisse mon zèle pour la gloire de Dieu : je l'ai procurée par tous les moyens qui convenaient à mon sexe et à mon état, sachant que je n'étais au monde que pour y glorifier le

Maître de l'univers. Glorifiez-le aussi en vous-même, par une obéissance exacte à tous ses commandements et par vos bons exemples. Parlez souvent de ses bienfaits, du bonheur de ceux qui l'aiment, de la grandeur de ses promesses. Empêchez qu'il ne soit offensé. Soyez sensible à l'injure que lui font les pécheurs. Que sa gloire soit l'unique mo-

tif de toutes vos actions; et il vous glorifiera un jour devant ses anges.

XXVII

Je vous laisse mon obéissance à la loi de Dieu. Elle a été la règle de ma conduite; je m'y suis toujours soumise, et c'est par cette obéissance que je suis arrivée à la perfection. Noubliez pas que l'obéissance n'est point véritable si elle ne part du cœur, si elle n'est prompte, si elle ne s'étend à tout ce qui est prescrit. Obéissez sans murmure, sans répugnance, sans raisonner.

XXVIII

Je vous laisse mon union avec le saint Enfant Jésus. Comme ses humiliations ont fait ma véritable grandeur, elles ont été le sujet le plus ordinaire de mes méditations. Je l'ai adoré comme Dieu, malgré la faiblesse de son enfance et la

pauvreté dans laquelle il est né. Si vous m'estimez heureuse de l'avoir porté entre mes bras et de l'avoir nourri de mon lait virginal, sachez que



je l'ai été encore plus de le porter au fond de mon cœur et de me nourrir de sa doctrine toute céleste. Il ne tient qu'à vous d'avoir part à ce bon-

heur. Donnez votre cœur à cet aimable Enfant. Regardez-le sur le saint autel avec les mêmes sentiments que je le contemplais dans la crèche ; admirez-y sa douceur et son amour pour les hommes ; accourez souvent à lui. Priez-le de vous communiquer l'esprit de sa sainte Enfance, c'est-à-dire la pureté, la simplicité, la candeur, la docilité, et l'innocence des mœurs. Humiliez-vous autant qu'il vous sera possible, pour imiter ses prodigieux abaissements. Que son incomparable douceur vous apprenne à traiter les moindres personnes avec bonté et à compatir à leur faiblesse. Que l'état d'enfant auquel il a voulu s'assujétir pour l'amour de vous, vous inspire l'horreur de la sagesse mondaine. Honorez ce Dieu enfant, dans les petits enfants et dans les personnes simples ; regardez-les comme ses temples, et comme des modèles qu'il vous offre, si vous voulez lui être uni dans son royaume.

XXIX

Je vous laisse mon affection tendre et respectueuse pour Jésus-Christ, mon Fils. Il vous a aimé jusqu'à verser son sang pour vous et jusqu'à



vous nourrir de sa propre chair. Qu'il soit le seul bien-aimé de votre cœur. Craignez de lui déplaire dans la moindre chose ; cherchez à lui plaire en

tout ; pensez souvent à lui ; entreprenez-vous de ses adorables perfections ; qu'il soit comme un cachet sur votre bouche, sur vos mains, sur votre front, sur votre cœur, de sorte qu'il ne vous arrive jamais de dire, de faire, ou de penser quoi que ce soit qui puisse vous séparer de son amour. Visitez-le souvent au saint Sacrement de l'autel, puisque c'est dans cet auguste mystère qu'il vous donne le gage le plus grand de son amour.

XXX

Je vous laisse mon ardeur à chercher mon divin Fils. Je fus autant affligée de ne pas le trouver au retour de Jérusalem, que j'avais eu de consolation et de joie de le posséder à Nazareth. Vous savez quel fut mon empressement à sa recherche. Si vous possédez ce riche trésor, conservez-le aux dépens de tout le reste. Si vous êtes assez malheureux pour l'avoir perdu, détestez votre négligence, pleurez votre faute, cherchez promptement ce trésor perdu, et ne prenez aucun repos que

vous ne l'avez retrouvé. Que votre chute, au lieu de vous abattre, vous anime à veiller davantage sur vous ; qu'elle vous serve d'aiguillon pour vous



faire avancer dans le chemin de la vertu. Mais, si vous différez de vous relever et de remédier aux plaies de votre âme, elles se multiplieront et deviendront peut-être incurables.

XXXI

Je vous laisse mon ardeur à suivre partout mon divin Fils. Ne le perdez jamais de vue : c'est un soleil qui éclairera votre esprit et échauffera votre cœur ; c'est une source vive où vous pourrez puiser sans cesse les eaux salutaires de la grâce et toutes les consolations. Si quelque chose vous distrait, si vous ressentez quelque peine, accourez promptement à lui ; tenez-vous à ses pieds, avec Marie-Madeleine, pour entendre sa voix au fond de votre âme. Travaillez devant lui et pour lui comme Marthe. Marchez à l'odeur du parfum de ses vertus, comme les vierges saintes. Alors ni le monde ni l'enfer ne pourront vous nuire.

XXXII

Je vous laisse ma fidélité à imiter mon divin Fils. Souvenez-vous qu'il est votre maître, votre père, votre chef, et le modèle de tous les prédés-

tinés. C'est le nouvel Adam à qui vous devez ressembler ; c'est le seul guide assuré que vous puissiez suivre pour arriver au bonheur éternel. Toutes les vertus sont en lui comme dans leur source ; elles y sont dans leur plus grande pureté, sans mélange d'aucun défaut. Comme ses paroles sont la règle de notre foi, ses actions sont la règle de notre conduite. Étudiez-le donc ; apprenez de lui à être doux et humble de cœur. Que tout en vous soit tellement conforme à sa vie, que ce ne soit plus vous qui viviez, mais que ce soit lui qui vive en vous. Si vous lui êtes ainsi semblable dans ce monde, vous lui serez uni dans la gloire.

XXXIII

Je vous laisse ma compassion pour Jésus souffrant. J'ai ressenti tous les coups qu'il a reçus ; les insultes qu'on lui a faites sont retombées sur moi, et mon âme a été percée par un glaive de douleur. Regardez-le souvent sur la croix où son amour l'a attaché. N'oubliez jamais ce qu'il a souff-

fert pour vous. Que cette pensée vous fasse comprendre l'excès de son amour, le prix de votre âme, la haine qu'il porte au péché. Armez-vous



de cette pensée contre les tentations et dans toutes les occasions où vous aurez à souffrir. Compatir à Jésus souffrant, c'est aimer la souffrance et mourir avec Jésus sur la croix,

XXXIV

Je vous laisse mon affection chaste et pure pour le glorieux saint Joseph, mon époux. Priez-le de vous obtenir la grâce de vivre dans la pureté ;



implorez son assistance dans vos tentations.

Regardez aussi votre confesseur comme votre ange tutélaire. Dieu vous l'a donné pour vous ai-

der dans vos peines, et pour conserver ou rétablir votre innocence. Respectez son ministère ; soumettez-vous à ses avis ; découvrez-lui tous les replis de votre cœur ; ne vous entretenez avec lui que des besoins de votre âme.

XXXV

Je vous laisse ma pureté virginalle. J'aurais renoncé à la maternité divine si l'ange ne m'avait annoncé qu'en devenant Mère de Dieu, je ne cesserais point d'être vierge. Préférez la pureté à tous les avantages du monde. Que les lis d'une âme pure fassent de votre cœur un sanctuaire où rien de souillé ne puisse entrer. Défiiez-vous de vos sens comme de dangereux ennemis. Aimez la retraite, le travail, la prière ; adressez-vous souvent à moi. Imitiez sur la terre la pureté des anges, afin de leur être associé dans le ciel et de suivre l'Agneau partout où il ira.

XXXVI

Je vous laisse le respect que j'ai porté à mon corps. La parfaite pureté dans laquelle je l'ai toujours conservé l'a rendu digne de devenir le séjour du Verbe éternel. Votre corps est devenu par le baptême la demeure du Saint-Esprit, et l'un des membres de mon divin Fils. Respectez-le : il est consacré à Dieu. Regardez-le comme une fleur qui se fane aisément ; ne faites jamais rien qui puisse blesser les yeux du céleste Époux ; prenez garde de faire servir à l'iniquité les membres d'un corps que Jésus-Christ a sanctifié par sa grâce et qu'il rendra un jour participant de sa gloire. Si vous le profanez par le péché, il deviendra une retraite de démons.

XXXVII

Je vous laisse ma pudeur virginale. Vous savez quelle fut ma surprise à l'abord de l'archange Ga-

briel, parce qu'il se présenta devant moi sous la forme d'un homme, et qu'il me donna des louanges. Imitez mon exemple, de peur que peu à peu vous ne vous familiarisiez avec le péché ; aimez la retraite et le silence ; désirez-vous des louanges ;



évittez avec soin de voir, d'entendre, de dire, ou de faire quoi que ce soit qui puisse tant soit peu blesser la pureté. Que la sainte pudeur vous serve de voile, quand vous êtes obligé de paraître en

public. Qu'elle règle tellement vos gestes, votre démarche et tout votre extérieur, qu'il n'y ait rien en vous contre la stricte honnêteté et la chaste bienséance.

XXXVIII

Je vous laisse ma gravité. C'est la compagne inséparable et la fidèle gardienne de la chasteté. C'est cette vertu qui, surtout dans une jeune fille, donne de l'éclat aux autres vertus. Sans elle la pureté est en danger, aussi bien que la réputation. Regardez donc la dissipation des regards, les paroles légères ou bouffonnes, les gestes hasardés, les ris immodérés, la démarche évaporée, comme autant d'obstacles à la solide dévotion, et autant de sujets de scandale pour le prochain. Il n'est jamais très séant, et surtout à une jeune fille, de faire rire les autres, ni de beaucoup parler. Son état demande qu'elle soit sérieuse sans affectation, et qu'elle répande partout la bonne odeur de Jésus-Christ.

XXXIX

Je vous laisse ma modestie. C'est par cette vertu que je ravissais ceux qui me voyaient, et que je leur inspirais l'amour de la pureté. Soyez modeste dans vos paroles, dans vos regards, dans votre maintien ; ne parlez qu'à propos ; ne tournez pas les yeux çà et là. Évitez tout ce qui approche de la légèreté.

XL

Je vous laisse mon assiduité au travail. Réjouissez-vous de vous voir dans l'heureuse nécessité de vous y appliquer à mon exemple tout le temps de votre vie. Le travail est un grand pré-ervatif contre le péché. L'indolence, au contraire, et la fainéantise, sont les sources malheureuses des tentations et des vices. Travaillez donc en esprit de pénitence, et accompagnez votre travail de la prière du cœur.

XLI

Je vous laisse mon exactitude à m'acquitter de toutes mes obligations. Sans cette fidélité il n'y a point de vertu complète.



Outre les obligations que vous avez contractées dans le baptême, vous devez encore remplir celles de votre état et de votre emploi. Les négliger

pour faire autre chose, c'est semer sur le sable; c'est s'égarer, au lieu d'avancer dans le chemin du ciel; c'est frapper l'air et courir en vain. Et même toute pratique de dévotion qui vous détourne de votre devoir est une illusion de l'amour-propre et du démon.

XLII

Je vous laisse ma ponctualité à m'acquitter de tous mes exercices et de mes emplois. Ce n'est pas assez de faire des actions vertueuses, il faut les faire vertueusement, et chacune en son temps. C'est le moyen d'éviter l'ennui et le dégoût, de contracter de bonnes habitudes, de réussir dans ce que l'on fait, et de plaire à Dieu, qui aime l'ordre. Faites donc les choses dans le temps prescrit, et de la manière qui vous est marquée. Allez où votre devoir vous appelle; préférez-le toujours à votre inclination.

XLIII

Je vous laisse ma sainte conversation. Instruite par l'exemple de mon divin Fils, j'ai toujours édifié les personnes avec qui j'ai conversé. Faites en sorte qu'en vous délassant l'esprit dans les entretiens, vous ne tombiez pas dans la dissipation. Ne conversez qu'avec des personnes dont les paroles et les exemples puissent vous inspirer et entretenir en vous l'amour de la vertu. Évitez de parler des défauts d'autrui, des choses ridicules, des histoires peu honnêtes, et de tout ce qui ne sert pas à vous instruire ou à vous édifier. Ne choquez personne ; ne parlez jamais trop ; ne faites paraître aucune mauvaise humeur. Conversez saintement, honnêtement, prudemment et gaîment.

XLIV

Je vous laisse mes manières honnêtes. Quoi-

que la qualité de Mère de Dieu m'élevât au-dessus de toutes ses créatures, je n'en traitais pas moins tout le monde avec respect. Les manières honnêtes entretiennent la paix, la charité et l'union ; elles servent à inspirer au prochain l'amour de la vertu. Ne vous faites donc pas un mérite d'être brusque et grossier : on peut être sage sans être farouche. On ne manque au devoir de la civilité que par orgueil ou par stupidité. Aimez tous ceux avec qui vous vivez, comme s'ils étaient vos frères ou vos sœurs. Respectez-les comme mes enfants.

XLV

Je vous laisse mon affabilité envers tout le monde. Par cette vertu, j'ai gagné beaucoup d'âmes à Dieu, et j'ai édifié l'Église. N'ayez donc rien de rebutant dans vos paroles ni dans tout votre extérieur ; fermez les yeux sur ce qui pourrait vous choquer dans le prochain ; ne le regardez pas d'un air sévère, si vous n'y êtes contraint

pour le corriger. Ne lui dites aucune parole désobligeante ; ne vous offensez pas de ses importunités ; ne lui témoignez jamais de mépris. L'affabilité est fille de l'humilité chrétienne et de la parfaite charité.

XLVI

Je vous laisse mon indulgence pour les personnes avec lesquelles j'ai vécu. Loin de prendre occasion de leurs défauts pour les rebuter, j'ai employé la patience et la douceur à les en corriger. Suivez mon exemple ; compatissez aux faiblesses du prochain ; supportez sa mauvaise humeur. Plus il est imparfait, plus il a besoin d'être ménagé. Jetez les yeux sur la conduite de mon divin Fils à l'égard des pécheurs, et apprenez de lui que le zèle amer ne vient pas de son esprit. Faites aussi un retour sur vos propres défauts, et sur la patience de Dieu et de votre prochain envers vous.

XLVII



Je vous laisse le soin que j'ai toujours pris de conserver la réputation du prochain. Je la regardais comme un fruit auquel Dieu défend de toucher sous peine de mort, et comme un trésor précieux qu'on ne peut ôter à ceux qui le possèdent, sans se rendre coupable de plusieurs péchés qu'il est souvent impossible de réparer.

La langue du médisant est une flèche empoisonnée : elle tue à la fois le médisant, la personne

dont il médit, et ceux qui l'écoutent. Un mot, un geste, un sourire moqueur est souvent la cause d'autres médisances, de haines, de vengeances et de querelles, dont le médisant est coupable devant Dieu. Quoique le mal que vous dites de votre prochain soit vrai, vous ne laissez pas de pécher en le découvrant ; vous péchez plus encore si vous l'exagérez. Il ne suffit pas, pour vous excuser, de dire que vous n'en parlez qu'à des personnes sages : vous êtes coupable de médisance.

Quelque légère que paraisse la médisance par rapport à ce qui en fait le sujet, elle devient considérable quand elle attaque la réputation des personnes supérieures ou consacrées à Dieu. Faites-y attention ; ne souffrez pas que l'on médise en votre présence ; car médire, ou entendre médire quand on peut l'empêcher, ou prendre plaisir à la médisance, c'est presque la même chose devant Dieu.

XLVIII

Je vous laisse mon aversion pour la raillerie.

C'est en quelque sorte insulter à Dieu même, que de se moquer des défauts naturels du prochain, ou de le tourner en ridicule. Trouveriez-vous bon qu'on se divertit ainsi à vos dépens ? Faire raillerie des choses saintes, comme de la parole de Dieu, des cérémonies de l'Église, de la dévotion, et des personnes consacrées à Dieu, c'est impiété. Railler les gens simples qui n'ont pas assez d'esprit pour répondre, c'est lâcheté. Enfin, quel que puisse être le sujet de la raillerie, on ne peut guère railler sans perdre la gravité ou blesser la charité. Le malheureux plaisir que la malignité du cœur fait trouver dans la raillerie coûte souvent bien cher aux railleurs. La charité vous oblige à ménager le prochain, à compatir à ses faiblesses, à ne rien dire qui puisse le contrister.

XLIX

Je vous laisse mon éloignement pour les jugements téméraires. Comme la charité réglait toutes mes pensées, j'avais une extrême horreur de toutes

celles qui étaient désavantageuses au prochain. N'oubliez pas que Dieu jugera avec rigueur ceux qui condamnent les autres avec témérité. Lui seul connaît les cœurs ; à lui seul il s'est réservé le droit de juger. Prenez garde que vous ne condamnerez ceux qu'il approuve. Faites votre profit de ce que vous voyez de bon dans votre prochain ; fermez les yeux sur le reste, si vous n'êtes pas chargé de sa conduite : ce n'est pas vous qui rendrez compte à Dieu du mal qu'il aura fait. Excusez donc ses intentions, lorsque vous ne pouvez approuver ses actes. Vous ne croyez souvent les autres coupables que pour autoriser par leur exemple vos propres défauts, ou pour avoir lieu de vous préférer à eux.

L

Je vous laisse ma charité pour le prochain. Si vous ne l'aimez pas comme vous-même, vous n'aimez point Dieu et vous n'observez pas sa loi. Aimez donc vos frères du fond de votre cœur ; ne

laissez passer aucune occasion sans leur donner les marques d'une affection sincère. Priez pour eux, prenez part à leurs peines ; ayez égard à leurs véritables intérêts. Ménagez leur réputation ; supportez leur mauvaise humeur ; ne faites , ne dites rien qui puisse les affliger ; déférez à leurs sentiments ; respectez-les tous ; faites-leur plaisir autant que vous le pourrez : c'est le moyen de gagner les bonnes grâces de mon Fils.

LI

Je vous laisse mon application continuelle à faire du bien au prochain dans la vue de Dieu. Au lieu de témoigner du chagrin quand on a recours à vous, réjouissez-vous de pouvoir être utile aux autres ; tâchez même de prévenir leurs demandes, quand vous connaîtrez le besoin qu'ils auront de vous. Ne refusez jamais de rendre service à qui que ce soit, quand la prudence ou la Religion ne vous le défend pas. Faites-le de bonne grâce.

Dieu, qui récompense dans l'éternité un verre d'eau donné pour son amour au moindre des siens, vous tiendra compte de tout le bien que vous aurez fait à votre prochain.

LII



Je vous laisse ma promptitude à secourir tous ceux qui implorent mon assistance dans leurs besoins. J'emploie volontiers en leur faveur le grand

crédit que j'ai auprès de mon Fils. Estimez-vous heureux de pouvoir être utile. Traitez votre prochain comme vous voudriez qu'il vous traitât. Quittez tout quand il s'agit de soulager les personnes qui souffrent. Employez-vous plus volontiers pour ceux dont vous n'avez lieu d'attendre aucune reconnaissance. N'ayez d'autre vue en cela que de plaire à Dieu ; c'est lui qui sera la récompense de vos services.

LIII

Je vous laisse ma compassion pour les chutes du prochain. Je m'en affligeais devant Dieu, le priant de lui pardonner et de le relever par sa grâce. Donnez-vous bien de garde de parler de ses chutes aux personnes qui ne peuvent y porter remède, ou d'en prendre occasion d'insulter le coupable ; au contraire, tâchez de l'aider à se relever en compatissant à sa faiblesse. Encouragez-le à une prompte pénitence ; et, pour vous, humiliez-vous sincèrement, à la vue des grâces de Dieu,

des péchés qu'il vous a pardonnés, et de ceux où vous tomberiez s'il ne vous soutenait plus. Songez que peut-être la personne qui a péché, et dont vous relevez la faute, en a déjà reçu le pardon, et qu'elle est plus juste que vous devant Dieu.

LIV

Je vous laisse ma tendresse pour mes ennemis. J'ai prié pour eux à l'exemple de mon Fils, et j'ai été plus affligée de leurs fautes que sensible à leurs injures. La vengeance n'appartient qu'à Dieu ; il n'en permet d'autre aux Chrétiens que de faire du bien à ceux qui leur ont causé quelque tort ou fait quelque injure. Mettez vos intérêts entre ses mains, et pardonnez du fond du cœur. Ne vous contentez point de ne pas nuire à vos ennemis ; aimez-les en Jésus-Christ, qui est mort pour eux ; faites-leur tant de bien, que vous fondiez par là les glaces de leurs cœurs. Profitez de leurs reproches pour vous corriger de vos défauts. Que leur mauvaise volonté à votre égard

vous fasse comprendre de quoi vous seriez vous-même capable, si Dieu ne répandait la charité dans votre cœur.

LV

Je vous laisse ma douceur toute cordiale. Dieu m'avait douée de cette vertu dès ma première heure, et je l'ai pratiquée jusqu'à ma mort. On a eu raison d'appeler la colère une courte folie, puisque rien ne sied plus mal à une créature raisonnable que l'emportement. Écartez-en avec soin les premiers mouvements, et imitez la colombe, qui n'a point de fiel. Ne vous contentez pas d'être doux à l'égard des personnes dont l'humeur vous revient, soyez-le à l'égard de tous. Accoutumez-vous de bonne heure à parler d'un ton de voix qui n'ait rien d'aigre et d'impétueux. Ne vous croyez pas dispensé de parler avec douceur quand les autres vous traitent mal. N'oubliez jamais que la douceur est le caractère des enfants de Dieu.

LVI



**Je vous laisse mon
extrême aversion
pour tout ce qui
ressent la vanité.
C'est un poison qui
corrompt les meil-
leures actions et
qui les rend crimi-
nelles aux yeux de
Dieu. Ne faites ja-**

**mais rien pour être admiré des créatures; ne parlez
pas de ce que Dieu a mis de bon en vous. Défiez-vous
des louanges qu'on vous donne, vous humiliant
de plus en plus à la vue des vos défauts cachés au
monde. Aimez le soin et la propreté dans vos ha-
bits, mais n'y cherchez pas la vanité, qui est un
piège dangereux.**

LVII

Je vous laisse mon humilité. Vous savez que ma pureté virginale n'aurait pas plu à Dieu si elle n'avait été rehaussée par l'humilité. C'est pour cela que je me suis abaissée à proportion qu'il m'a élevée. L'humilité de cœur est la base de l'édifice spirituel, la gardienne des vertus, et particulièrement de la chasteté. L'humilité est la source de la paix de l'âme, et le plus fort rempart contre les tentations du démon. Ne vous contentez pas d'aimer cette vertu, d'en parler, et de la louer ; pratiquez-la sans chercher à passer pour humble. Ne parlez pas de ce qui vous est avantageux ; humiliez-vous devant Dieu quand on vous loue, ou que l'on vous rend quelque déférence.

LVIII

Je vous laisse mon affection pour les emplois les plus humbles. La noblesse de ma naissance,

la dignité de Mère de Dieu, la sublimité de ma contemplation, ne m'ont point empêchée de m'abaisser à ces emplois, et je n'ai point cru en cela m'avilir. A quoi ne s'est point abaissé mon divin Fils pour l'amour de vous ? Plus les emplois sont bas, plus ils vous conviennent, à vous qui avez offensé Dieu. Si vous croyez que quelque chose soit au-dessous de vous, vous renoncez à la qualité de serviteur de Jésus-Christ. Il a paru sur la terre en la forme d'esclave, et il est venu pour servir et non pour être servi. Après un tel exemple, ferez-vous difficulté d'accepter les emplois humiliants ? Moins ils flattent l'amour-propre, plus il y a de mérite à bien s'en acquitter.

LIX

Je vous laisse mon amour pour la confusion. J'ai été bien aise de passer pour une femme pauvre, et de voir retomber sur moi toutes les ignominies auxquelles mon Fils a voulu s'assujétir. L'estime du monde fait souvent perdre celle de Dieu,

au lieu qu'une confusion salutaire fait remonter à lui. Accusez-vous toujours en confession des fautes les plus humiliantes ; ne vous mettez pas tant en peine de cacher vos défauts aux yeux du monde que de vous en corriger. Ne vous plaignez jamais du peu de cas que l'on fait de vous.

LX

Je vous laisse ma générosité à sacrifier ma réputation pour la gloire de mon Fils. Lorsque j'ai été l'objet d'un soupçon bien pénible, je suis demeurée dans le silence, ravie de pouvoir procurer la gloire de Dieu aux dépens de la mienne. Tâchez de ne donner aucun sujet de scandale ou de plainte à qui que ce soit ; mais, si on vous accuse injustement, contentez-vous d'avoir Dieu pour témoin de votre innocence. Laissez-lui le soin de le faire connaître, s'il le veut, et ne vous défendez pas avec chaleur. Ne soyez ni trop délicat ni trop curieux sur ce que l'on pense ou sur ce que l'on dit de vous. Souvenez-vous des calomnies dont on

a noirci la réputation du Sauveur et de ses plus grands saints, et de la gloire qu'ils ont acquise par les humiliations.

LXI

Je vous laisse ma fidélité a la pratique des moindres choses que je savais être agréables à Dieu. Puisque vous n'avez pas souvent occasion de faire de grandes choses pour son service, et que peut-être vous n'en êtes pas capable, accoutumez-vous à bien faire les petites qui se présentent sans cesse, et qui sont conformes à votre état. Dieu reçoit les moindres présents du cœur ; il préfère l'obole de la pauvre veuve aux riches présents que lui offrent les orgueilleux. La négligence dans la pratique des petites choses est ordinairement une suite de la négligence que l'on a pour les grandes.

Si donc vous n'êtes pas exact aux moindres choses, vous ferez peu de progrès dans la vertu. Si un marchand négligeait les petits profits, il ne s'enrichirait jamais.

LXII

Je vous laisse ma pureté de cœur. Quoique j'aie eu grand soin de régler tout mon extérieur d'une manière édifiante, je me suis encore appliquée à



conserver mon cœur dans une parfaite pureté. Regardez le vôtre comme le sanctuaire de la très sainte Trinité ; travaillez à le purifier de toutes ses

taches ; n'épargnez ni soins ni mortifications pour cela ; veillez sur tous vos sens ; évitez les moindres fautes ; confessez-vous-en avec une douleur sincère ; ne vous pardonnez rien. Si votre cœur est pur, c'est-à-dire détaché de l'amour des plaisirs, dégagé de tout penchant déréglé vers les créatures, et uni à Dieu par le lien de la charité, toute votre vie sera sainte, et vous pourrez vous approcher souvent de Dieu, l'entretenir, et le voir.

LXIII

Je vous laisse ma pureté d'intention. Je ne me suis jamais proposé d'autre fin dans toutes mes actions que de glorifier Celui qui en était l'auteur par sa grâce. Si vous agissez par un autre motif, vous vous dégradez et vous perdez le fruit de votre travail. L'action la plus sainte par elle-même est un corps sans âme si elle n'est rapportée à Dieu. Ce n'est pas précisément les actions vertueuses qu'il récompense, mais le motif qui les fait faire et la droiture du cœur.

LXIV

Je vous laisse le soin que j'ai toujours pris d'édifier le prochain. N'ayez point d'autre vue dans toutes vos actions que de plaire à Dieu ; mais soyez persuadé que vous ne sauriez lui être agréable si vous scandalisez votre prochain. Veillez donc tellement sur vos paroles et sur vos actions, qu'aucune ne puisse jamais choquer personne.

LXV

Je vous laisse mon aversion pour la singularité. Quoique je fusse Vierge et Mère de Dieu, et qu'il m'eût ornée des plus grands privilèges, j'ai toujours marché dans la voie commune, sans affecter de me distinguer des personnes avec qui j'ai vécu, sachant que la perfection s'accroît sous un extérieur simple et commun. On ne se distingue des autres que pour s'attirer les yeux et l'estime du monde ; et les voies écartées conduisent à l'éga-

rement. N'affectez donc rien dans vos manières ni dans vos pratiques de dévotion ; car la singularité, effet de l'amour-propre, est une source de querelles et de désordres ; elle est l'ennemie de la charité et de l'humilité.

LXVI

Je vous laisse ma simplicité, non pas une simplicité d'ignorance et de pesanteur d'esprit, mais celle d'un cœur droit, qui ne cherche que Dieu, et qui a le déguisement en horreur. Cette vertu, dédaignée des mondains, est rare parmi ceux mêmes qui font profession de piété. Ne vous proposez jamais d'autre fin que la gloire de Dieu et votre salut éternel. Travaillez-y par les moyens les plus simples ; c'est-à-dire, par la fidélité à la loi de Dieu et aux obligations particulières de votre état. Défiez-vous des voies nouvelles ; n'écoutez point ceux qui raffinent en matière de dévotion ; ne ressemblez pas à ces personnes dévotes qui consultent sans cesse et négligent de faire ce

qu'elles savent déjà. Parlez et agissez toujours avec candeur.

LXVII



Je vous laisse ma prudence; regardez cette vertu comme la règle des autres; car sans elle il n'y a guère de véritable vertu; et, au lieu d'édifier le prochain, il arrive souvent qu'on le

scandalise. La prudence fait éviter beaucoup de fautes et beaucoup de peines : elle met à couvert de la surprise des méchants.

Parlez peu, et ne dites jamais rien sans l'avoir bien pesé. Ne soyez pas dissimulé; mais ne couvrez pas aussi vos sentiments à toutes sortes

de personnes. Ne délibérez de rien quand vous vous sentez ému. N'entreprenez rien sans consulter les sages. Agissez toujours avec un esprit tranquille, et rappelez-vous que l'on fait toujours assez vite ce que l'on fait bien.

LXVIII

Je vous laisse mon égalité d'esprit ; faites en sorte que les différents accidents de cette vie ne causent en vous aucune altération ; que l'adversité ne vous abatte point ; que la prospérité ne vous donne pas de vaine joie, parce que l'une et l'autre viennent de Dieu. Profitez de tout ce qui vous arrive, pour vous avancer dans son amour ; travaillez à votre salut ; regardez avec indifférence tout ce qui ne peut servir à votre progrès dans la vertu. Evitez également l'humeur trop gaie et l'humeur trop triste.

LXIX

Je vous laisse ma vie pénitente. Quoique je fussi

née et que j'eusse vécu sans péché, je n'ai pas laissé de mortifier mon corps, vivant dans une grande austérité, et pratiquant les exercices de la pénitence. Rachetez vos péchés pendant que vous en avez le temps ; soumettez votre chair à l'esprit ; ne laissez échapper aucune occasion d'augmenter le trésor de vos mérites. Supportez avec patience la rigueur des saisons, la mauvaise humeur du prochain, l'absence de ce qui vous manque, et les autres petites peines.

LXX

Je vous laisse mon amour pour les souffrances. Comme elles ont fait le partage de mon divin Fils sur la terre, et qu'il les a laissées en héritage à tous ses enfants, elles ont toujours fait ma joie. Regardez-les comme de précieuses parcelles de la croix de Jésus-Christ, des sources de grâces et de mérites, et le plus riche trésor que vous puissiez posséder. Pour adoucir vos peines, et aplanir le chemin de la croix, levez souvent les yeux au

ciel ; contemplez-y ce que Dieu prépare à ceux qui auront souffert avec patience et pour l'amour de lui.



LXXI

Je vous laisse ma patience ; elle a été à l'épreuve de tout, parce que j'en connaissais le prix. Comme les croix sont le partage des élus, la patience fait

leur caractère : c'est la marque la plus assurée de la vertu solide ; sans elle, les autres vertus sont imparfaites et demeurent sans récompense. Soyez donc patient dans vos maladies, dans l'humiliation, dans la persécution, dans tous les maux qui vous arrivent. Ne vous plaignez ni du froid, ni du chaud, ni des autres incommodités. Supportez la grossièreté, la mauvaise humeur, les importunités du prochain ; pensez souvent à ce qu'ont souffert les martyrs, à la manière indigne dont mon Fils a été traité par les Juifs, et dont il l'est encore tous les jours par les pécheurs. Il ne laisse pas pourtant de leur faire du bien et de les attendre à la pénitence.

LXXII

Je vous laisse ma constance dans les peines : j'en ai éprouvé de toutes sortes durant la vie et après la mort de mon Fils. Elles n'ont fait qu'augmenter mon courage. J'étais debout au pied de la croix sur laquelle ce Fils bien-aimé expirait



dans la douleur et l'ignominie. Soyez persuadé que la terre est un champ de bataille, et que l'on trouve partout des peines. Celles de votre état ne vous paraissent plus grandes que les autres que parce que vous ne connaissez pas les autres



et que vous manquez de courage. Regardez les peines de l'esprit et du corps comme des visites de Dieu, qui veut vous détacher de la terre. Ces peines sont légères en comparaison de ce que vos péchés méritent.

LXXIII

Je vous laisse mon attrait pour la vie intérieure. Si vous vivez de la vie des sens, vous mourrez et vous n'aurez point de part à la vie éternelle. Retirez-vous souvent au dedans de vous-même ; travaillez à déraciner jusqu'aux plus petits défauts, et à enrichir votre âme des vertus intérieures. Aimez les exercices spirituels ; évitez la dissipation ; tenez-vous assis aux pieds de Jésus pour écouter ce qu'il dit à votre cœur ; entre-prenez-le de vos peines et du désir que vous avez de le servir en esprit et en vérité. Ainsi votre vie sera cachée, avec Jésus-Christ, en Dieu.

LXXIV

Je vous laisse ma fidélité à marcher continuellement en la présence de Dieu. Il était bien plus présent à mon esprit et à mon cœur qu'à mes yeux ; il était le principe de ma joie, ma conso-

lation dans mes peines, le compagnon de mes voyages et de mes travaux. Ne le perdez jamais de vue ; consultez-le dans vos doutes ; recourez à lui dans vos alarmes ; bénissez-le toujours. N'oubliez jamais qu'il pénètre les replis des cœurs, et qu'il connaît les moindres pensées de votre esprit. Respectez-le partout.

LXXV

Je vous laisse mon amour pour l'oraison (c'est le nom de la méditation recueillie). Elle était mon exercice ordinaire et la nourriture de mon âme. Faites-en vos délices, et vous y trouverez un trésor de grâces. Elle purifiera votre âme de toutes ses taches ; elle l'ornera des vertus de votre état ; elle vous donnera des forces pour résister à vos passions et repousser les tentations du démon. C'est dans l'oraison que Dieu parle à une âme, qu'il l'instruit de ses volontés, qu'il la console, qu'il lui fait goûter par avance les délices du ciel. Que vos occupations matérielles ne vous empê-

chent pas d'élever votre cœur vers Dieu. Représentez-lui vos besoins ; communiquez-lui vos peines comme à un ami fidele et au meilleur de tous les peres. Évitez, en méditant devant Dieu, le trouble et la dissipation ; mais cherchez le recueillement et le silence.

LXXVI

Je vous laisse mon esprit de recueillement. C'est par lui que la prière faisait mes délices, et que la méditation m'enlevait dans les cieux.

La méditation éclaire l'âme et la purifie ; elle fait germer la vertu ; et la prière recueillie attire les grâces.

LXXVII

Je vous laisse mon amour pour la retraite : j'y ai passé la plus grande partie de ma vie. Je n'ai paru en public que lorsqu'il le fallait absolument, ou lorsque la charité pour le prochain m'y obli-

geait. Aimez la retraite, si vous voulez obtenir et conserver les grâces de Dieu ; car son esprit ne se communique point aux âmes qui vivent dans le tumulte. La pureté court des risques dans le commerce du monde. Dans la retraite, vous apprendrez à vous connaître ; vous parviendrez à vous corriger de vos défauts ; vous entendrez la voix du céleste Époux ; vous lui parlerez, vous avancerez dans son amour.

LXXVIII

Je vous laisse mon amour pour le silence. J'aurais pu instruire les autres ; mais j'ai mieux aimé le faire par mon silence, qui apprend aux âmes chrétiennes que c'est là leur partage. En effet il est impossible de parler beaucoup sans faire beaucoup de fautes. Parlez donc peu ; ne parlez jamais qu'à propos : c'est le moyen de conserver votre âme en paix et de faire rapidement de grands progrès dans la vie intérieure. Moins vous parlerez aux créatures, plus vous serez en état de vous entretenir avec Dieu.

LXXIX

Je vous laisse ma liberté d'esprit. Sans elle vous ne servirez jamais Dieu d'un culte parfait. Ayez horreur des moindres fautes, parce que Dieu est jaloux de la pureté de votre âme, et qu'il déteste le péché. Mais il connaît votre faiblesse ; il ne veut pas que vos petites chutes vous jettent dans le chagrin et les scrupules. Quand vous êtes tombé, recourez à lui comme à un bon père qui vous tend les bras, et qui a compassion de l'état où il vous voit. Le trouble de votre âme lui déplairait plus que les fautes qui vous inquiètent. Déférez aux lumières de votre confesseur ; laissez-vous conduire comme un enfant ; conservez votre âme en paix : sans cela vous vous égarez.

LXXX

Je vous laisse la paix et la tranquillité de mon âme. Rien au monde n'a été capable de la trou-

bler, parce que je la tenais de Dieu. Le démon aime le trouble ; il s'en sert pour éloigner les âmes de la pratique des vertus et pour les faire tomber dans le péché. Dans le trouble, on est aveugle ; on est faible pour le bien ; on est incapable de servir le Dieu de paix : il n'habite que dans les âmes pacifiques. Cherchez donc cette paix qui vous soutiendra toujours dans les afflictions de cette vie. Elle a sa source dans la fidélité à la loi de Dieu et dans le témoignage de la bonne conscience ; elle est le partage des humbles et de ceux qui n'ont d'autre volonté que celle de Dieu.

LXXXI

Je vous laisse ma joie intérieure. Je l'ai acquise en renonçant aux vaines joies du monde, et en me rendant fidèle aux grâces de Dieu. Votre joie doit procéder du témoignage de votre bonne conscience. Quel sujet avez-vous de vous attrister ? Dieu vous aime et il a écrit votre nom dans le livre de vie. Les grâces qu'il vous fait sans cesse,

le désir qu'il vous a inspiré d'être à lui et de l'aimer jusqu'à la mort, sont des arrhes du



royaume éternel qu'il vous promet. Servez-vous de cette pensée pour dissiper vos scrupules, et soyez persuadé que la meilleure manière de

servir mon divin Fils et d'augmenter en vous son amour, c'est la joie du cœur.

LXXXII

Je vous laisse mon indifférence pour tout ce qui arrive dans la vie. Cette disposition était en moi une source de paix. Ne désirez rien que la gloire de Dieu et le salut de votre âme. Tous les autres désirs sont inutiles : ils ne changeront pas les ordres de la divine Providence. Rien n'arrive ici-bas que par l'ordre exprès ou par la permission de Dieu. Soumettez-vous-y humblement ; tâchez de profiter de tout pour votre salut. Loin de murmurer quand les choses ne vont pas selon vos fantaisies, bénissez Dieu dans le silence : aimez l'état où il vous met. Si ce bon Père vous refuse quelquefois ce que vous lui demandez, c'est pour vous accorder ce qui vous convient.

LXXXIII

Je vous laisse ma constance dans tous les états

où il a plu à Dieu de me mettre. Je m'y suis plu, parce que telle était sa volonté et que j'y trouvais les moyens de lui plaire. Il connaît mieux que vous ce qui vous est avantageux, et il sait faire tout servir au salut de ceux qui s'abandonnent à sa providence. Deinez jusqu'à la mort dans l'état où il vous a mis, ou que vous avez choisi par le mouvement de son esprit. En changeant d'état, on ne fait que changer de peines, et on se prive des bénédictions du Ciel. Malheur à vous si Dieu ne vous trouve pas, à l'heure de la mort, dans l'état où il vous veut !

LXXXIV

Je vous laisse mon esprit ; c'est-à-dire, un esprit de foi, de pureté, de douceur, d'humilité d'oraison, et de charité ; un esprit égal et constant, bienfaisant et docile ; un esprit de patience, de mortification, et de paix. Si vous n'êtes animé de ce même esprit, qui est celui de Jésus-Christ, vous êtes mort à ses yeux, et toutes vos actions



ne sont d'aucun mérite devant lui, parce que c'est l'esprit seul qui vivifie. Travaillez donc sans relâche à attirer en vous cet esprit ; demandez-le souvent à Dieu ; pratiquez les vertus qui sont propres à votre état ; dépouillez-vous de votre propre esprit et celui du Seigneur se communiquera à vous. Il vous éclairera de sa lumière ; il échauffera votre cœur de son amour ; il vous aplanira le chemin du ciel.

LXXXV

Je vous laisse mon exemple. Imitiez-moi comme j'ai moi-même imité mon Fils. Prenez ma vie pour le modèle de la vôtre ; méditez souvent mes actions. Quand vous les lisez, ou que vous en entendez parler, proposez-vous de les pratiquer, selon votre état et vos forces. Apprenez de moi à être doux et humble de cœur, à être chaste, mortifié, obéissant et charitable ; que mon exemple vous inspire la patience, la simplicité, la ferveur, l'amour de la pauvreté, du travail, de la vie

cachée, du silence et de la prière. Vous m'invoquerez utilement si vous travaillez à m'imiter ; car la meilleure manière de m'honorer, c'est de pratiquer les vertus qui m'ont rendue agréable à Dieu et digne d'être honorée par toutes les créatures.

LXXXVI

Je vous laisse ma persévérance dans le bien. Si vous ne persévérez jusqu'à la mort, tout le reste ne vous servira de rien. Prenez une généreuse résolution de ne jamais abandonner le sentier de la vertu ; marchez-y à grands pas ; renoncez à tout ce qui peut vous retarder dans votre course ; prémunissez-vous contre les tentations ; ne laissez passer aucun jour sans faire quelque progrès dans la vertu ; défiez-vous de vous-même ; évitez avec soin toutes les occasions qui peuvent vous faire perdre le trésor de la grâce ; aimez la prière et les autres exercices spirituels ; fréquentez les sacrements avec les dispositions qu'ils demandent ;

mortifiez-vous sans cesse ; fuyez les compagnies dangereuses ; aimez la vie retirée.

LXXXVII

Je vous laisse mon détachement parfait de toutes les choses de ce monde. Je les ai regardées comme une fumée , ne songeant qu'aux biens éternels. Pourquoi vous attacher à des choses vaines, qui ne peuvent vous rendre heureux, et qui doivent vous être ravies par la mort ? Votre cœur est fait pour Dieu ; les objets sensibles ne peuvent que le troubler et le souiller. Méprisez tout ce qui passe avec le temps, et n'ayez d'ardeur que pour ce qui est éternel.

LXXXVIII

Je vous laisse l'ardent désir que j'ai toujours eu de me réunir à mon divin Fils dans le ciel. Quoique mon corps fût sur la terre, mon esprit et mon cœur étaient dans ce bienheureux séjour.

Méprisez, à mon exemple, les plaisirs, les richesses et les honneurs du monde. Supportez avec joie les peines qui vous arrivent, étant persuadé que cette vie n'est rien en comparaison de l'éternité. Hâtez-vous de détacher votre affection de ce qui



doit finir, et n'attendez pas que la mort vous le ravisse. Ce monde est un lieu de bannissement : le ciel est votre véritable patrie ; c'est là qu'est votre trésor, votre chef, votre Père ; c'est là qu'est Jésus, le bien-aimé de votre cœur.

LXXXIX

Je vous laisse les saintes dispositions de mon cœur au moment de ma mort. Ce moment avait toujours été l'objet de mes désirs ; ainsi il ne fit que redoubler mon ardeur pour Dieu. Pensez souvent à ce dernier passage ; disposez-vous-y dans tous les moments de votre vie ; accoutumez-vous tellement à former des actes de foi, d'espérance, de contrition et de charité, que la violence du mal ou l'abattement ne vous empêche point alors de les réitérer avec ferveur. Détachez-vous dès à présent de tout ce qu'il vous faudra quitter en mourant ; aspirez sans cesse au bien du ciel ; ne remettez rien à la dernière heure ; faites aujourd'hui ce que vous voudriez avoir fait au moment de votre mort ; ne laissez rien à expier dans l'autre monde ; faites tout le bien que vous pourrez, pour vous amasser un trésor de mérites ; vivez de la vie des justes, afin que vous obteniez la grâce de mourir comme eux dans le Seigneur.

XC



Je vous laisse mon divin Fils, les délices de mon âme, et le plus tendre objet des affections de mon cœur. Après l'avoir imité dans ses abaissements et ses souffrances, je le possède pour jamais dans la gloire. Que la pureté, l'humilité et la ferveur lui préparent une demeure dans votre âme ; qu'il soit l'unique objet de vos pensées et de vos désirs. N'épargnez rien pour lui plaire ; découvrez-lui vos besoins spirituels : il sera votre médecin, votre force et votre consolation. Approchez-vous souvent de lui dans l'Eucharistie. Apportez tous vos soins à conserver le don que je vous fais ; craignez de le perdre ; accourez à moi quand vos ennemis voudront vous l'enlever, — et soyez benî.

FIN





